LA VIE
ET
LES AVENTURES
DE
ROBINSON CRUSOÉ.

TOME II.

L

RC

Cont
qu
ſle
pr
Or

LA VIE
ET
LES AVENTURES
SURPRENANTES
DE
ROBINSON CRUSOÉ,

Contenant, entre autres événemens, le ſéjour
qu'il a fait, pendant vingt-huit ans, dans une
île déſerte, ſituée ſur la côte de l'Amérique,
près l'embouchure de la grande riviere
Orooneque.

TOME SECOND.

A LONDRES.

M. DCC. LXXXIV.

BRITISH MUSEUM

LA VIE

ET

LES AVENTURES

DE

ROBINSON CRUSOÉ.

IL y avoit déja long-tems, ainſi que je l'ai dit, qu'il ne me reſtoit plus qu'un peu d'encre ; je tâchois de la conſerver, en y mettant de l'eau de tems en tems ; mais enfin elle devint ſi pâle, qu'à peine pouvois-je remarquer ſa noirceur ſur le papier. Tant qu'elle dura, je marquois les jours où il m'étoit arrivé quelque choſe de remarquable. Il me ſouvient que ces jours extraordinaires tomboient preſque tous ſur les mêmes jours de l'année. Si j'avois eu quelque penchant ſuperſtitieux pour le ſentiment, *qu'il y a des jours heureux & des jours malheureux*, je n'aurois pas manqué d'appuyer mon opinion ſur un concours ſi curieux.

Le même jour de l'année que je m'enfuis de chez mon pere, que j'arrivai à Hull, & que je me fis matelot ; ce même jour de l'année, dis-je, je fus pris par un vaiſſeau de guerre de Salé, & fait eſclave.

Le même jour de l'année que j'échappai d'un naufrage dans la rade de Yarmouth, je me ſauvai auſſi de Salé dans un bateau.

Le même jour que je naquis, & qui étoit le 30 ſeptembre ; ce même jour, dis-je, vingt-ſix ans après, je fus miraculeuſement ſauvé lorſque la tempête me jeta ſur cette île. Ainſi ma vie dépravée & ma vie ſolitaire ont commencé par le même jour de l'année.

La premiere choſe qui me manqua après l'encre, fut le pain, ou plutôt le biſcuit que j'avois apporté du vaiſſeau. Quoique je l'euſſe ménagé avec la derniere frugalité, ne m'en étant accordé, pendant l'eſpace de plus d'une année, qu'un petit gâteau par jour, cependant il me manqua tout-à-fait un an avant que je puſſe en faire du bled que j'avois ſemé.

Mes habits commençoient auſſi à dépérir. Il y avoit long-tems que je n'avois plus de linge, hors quelques chemiſes bigarrées, que j'avois trouvées dans les coffres des matelots, & que je conſervois autant qu'il m'étoit poſſible, parce que très-ſouvent je ne pouvois ſouffrir que la chemiſe. Ce fut un grand bonheur pour moi, de ce que parmi les habits des matelots je trouvai preſque trois douzaines de chemiſes. Je ſauvai auſſi quelques ſurtouts groſſiers; mais ils me furent de peu d'uſage, parce qu'ils étoient trop chauds.

Bien que les chaleurs fuſſent ſi violentes que je n'avois aucun beſoin d'habits, cependant, quoique je fuſſe ſeul, je ne pus jamais me réſoudre à aller nu. Je n'y avois aucune inclination, je n'en pouvois pas même ſupporter la penſée. D'ailleurs, la chaleur du ſoleil m'étoit plus inſupportable quand j'étois nu, que lorſque j'avois des habits ſur moi. Elle me cauſoit ſouvent des veſſies ſur toute ma peau; au lieu que lorſque j'étois en chemiſe, l'air entrant par-deſſous, l'agitoit de façon que j'en étois deux fois plus au frais. De même je ne pus jamais m'accoutumer à m'expoſer au ſoleil ſans avoir la tête couverte ; le ſoleil dardoit ſes rayons avec une telle violence, que quand j'étois tête nue, j'y reſſentois à l'inſtant de grands maux, mais qui me quittoient dès que je mettois un chapeau.

L'expérience de toutes ces choſes me fit ſonger à employer les haillons que j'avois (& que j'appellois des habits) à un uſage conforme à l'état où j'étois. Toutes mes veſtes étoient uſées. Je m'appliquai donc à faire une eſpece de robe des gros ſurtouts, & de quelques autres matériaux de cette nature que j'avois ſauvés du naufrage. J'exerçois donc le métier de tailleur, ou plutôt de ravaudeur ; car mon travail étoit pitoyable, & je vins à bout, après bien des peines, de faire deux ou trois nouvelles veſtes, des culottes, ou des caleçons ; mais, comme je l'ai dit, mon travail étoit maſſacré d'une étrange façon.

J'ai dit que j'avois conſervé les peaux de toutes les bêtes que j'avois tuées, j'entends les bêtes à quatre pieds. Mais comme je les avois étendues au ſoleil, la plupart devinrent ſi ſéches & ſi dures, que je ne pus les employer à aucun uſage. Mais de celles dont je pus me ſervir, j'en fis premiérement un grand bonnet, en tournant le poil en dehors, pour me mettre mieux à couvert de la pluie, & enſuite je m'en fabriquai un habit entier, je veux dire une veſte lâche & des culottes ouvertes, car mes habits devoient me ſervir plutôt contre la chaleur que contre le froid. La vérité de l'hiſtoire veut que j'avoue ici qu'ils étoient maſſacrés de la plus pitoyable maniere. Si j'entendois peu le métier de charpentier, j'entendois moins encore celui de tailleur. Quoi qu'il en ſoit, ces habits me ſervirent très-bien, la pluie ne pouvoit les percer.

Tous ces travaux finis, j'employai beaucoup de tems & bien des peines à faire un paraſol. J'en avois vu faire dans le Bréſil, où ils ſont d'un grand uſage pour les chaleurs extraordinaires. Or, comme le climat que j'habitois, étoit tout auſſi chaud, ou même davantage, car j'étois plus près de l'équateur; comme d'ailleurs mes néceſſités m'obligeoient ſouvent de ſortir par la pluie, je ne pouvois me paſſer d'une auſſi grande commodité que celle-là. Cet ouvrage me coûta extrêmement; car, après avoir pris des peines infinies, il ſe paſſa bien du tems avant que je puſſe faire quelque choſe qui fût capable de me préſerver de la pluie & des rayons du ſoleil : encore cet ouvrage ne put-il me ſatisfaire, ni deux ou trois autres que je fis enſuite. Je pouvois bien les étendre, mais je ne pouvois pas les plier, ni les porter autrement que ſur la tête, ce qui me cauſoit trop d'embarras. Enfin pourtant j'en fis un qui répondit aſſez à mes beſoins; je le couvris de peaux, en tournant le poil du côté d'en-haut. J'y étois à l'abri de la pluie, comme ſi j'euſſe été ſous un auvent, & je marchois par les chaleurs les plus brûlantes, avec plus d'agrement que je ne faiſois auparavant dans les jours les plus frais. Quand je n'en avois nul beſoin, je le fermois & le portois ſous le bras.

Je vivois auſſi avec beaucoup de douceur. Mon eſprit étoit tranquille. Je m'étois réſigné à la volonté de Dieu. Je m'étois entiérement ſoumis aux ordres de la Providence. Je préférois cette vie à celle que j'aurois pu mener dans le commerce du monde ; car s'il m'arrivoit quelquefois de regretter la converſation des hommes, je me diſois auſſi-tôt à moi-même : « Ne » converſes-tu pas avec toi-même ? & pour » parler ainſi, ne converſes-tu pas avec » Dieu lui-même, par des éjaculations » vers lui ? La ſociété peut-elle te pro» curer d'auſſi grands avantages ? »

Après avoir fini les ouvrages dont j'ai parlé, il ne m'eſt rien arrivé d'extraordinaire pendant l'eſpace de cinq ans. Je vivois dans le train de vie que j'ai repréſenté ci-deſſus. J'étois dans les mêmes circonſtances & dans la même place que j'ai déja dit. Ma principale occupation, outre celle de ſemer mon orge & mon riz, d'accommoder mes raiſins, & d'aller à la chaſſe, fut, pendant ces cinq années, celle de faire un canot. Je l'achevai, & en creuſant un canal profond de ſix pieds, & large de quatre, je l'amenai dans la baie. Pour le premier, qui étoit d'une prodigieuſe grandeur, & que j'avois fait inconſidérément, je ne pus jamais ni le mettre à l'eau, ni faire un canal aſſez grand pour y conduire l'eau de la mer. Je fus obligé de le laiſſer dans ſa place, comme s'il eût dû me ſervir de leçon pour être plus circonſpect à l'avenir. Mais, comme on vient de le voir, ce mauvais ſuccès ne me rebuta point. Je profitai de ma premiere inadvertance. Et, quoique l'arbre que j'avois coupé pour faire un ſecond canot, fût à un demi-mille de la mer, & qu'il étoit bien difficile d'y amener l'eau de ſi loin, cependant, comme la choſe n'étoit pas impraticable, je ne déſeſpérai pas de la porter à ſon exécution. J'y travaillai pendant deux ans. Je ne plaignois point mon travail, tant étoit grand l'eſpoir de me remettre en mer.

Voilà donc mon petit canot fini; mais ſa grandeur ne répondoit point au deſſein que j'avois, lorſque je commençai à y travailler; c'étoit de haſarder un voyage en terre ferme, & qui auroit été de quarante milles. Je quittai donc mon travail, & me réſolus au moins à faire le tour de l'île. Je l'avois déja traverſée par terre, comme je l'ai dit ; & les découvertes que j'avois faites alors, me donnoient un violent deſir de voir les autres parties de mes côtes. Je ne ſongeai donc qu'à mon voyage. Et pour agir avec plus de précaution, j'équipai mon canot le mieux qu'il me fut poſſible ; j'y fis un mât & une voile. J'en fis l'eſſai ; & trouvant que mon canot feroit très-bien voile, je fis des boulins, ou des layettes dans ſes deux extrémités, pour y préſerver mes proviſions & mes munitions contre la pluie & l'eau de la mer qui pourroit entrer dans le canot. J'y fis encore un grand trou pour mes armes, & je les couvris du mieux que je pus, afin de le conſerver ſec.

Je plantai enſuite mon paraſol à la pouppe de mon canot, pour m'y mettre à l'ombre. Je me promenois de tems en tems dans mon canot ſur la mer, mais ſans m'écarter jamais de ma petite baie. Enfin, impatient de voir la circonférence de mon royaume, je me réſolus entiérement à en faire le tour. J'avitaillai pour cet effet mon bateau. Je pris deux douzaines de mes pains d'orge, (je devois plutôt les appeller des gâteaux) un pot de terre plein de riz ſec, dont j'uſois beaucoup, une petite bouteille de rhum, la moitié d'une chevre, de la poudre & de la dragée pour en tuer d'autres ; enfin, deux des gros ſurtouts dont j'ai parlé ci-deſſus, l'un pour m'y coucher, & l'autre pour me couvrir pendant la nuit.

C'étoit le ſix de novembre, & l'an ſixieme de mon regne ou de ma captivité, (vous l'appellerez comme il vous plaira) que je m'embarquai pour ce voyage, qui fut plus long que je ne m'y étois attendu. L'île en elle-même n'étoit pas fort large, mais elle avoit à ſon eſt un grand rebord de rochers, qui s'étendoient deux lieues avant dans la mer : les uns s'élevoient au-deſſus de l'eau, & les autres étoient cachés : il y avoit outre cela, au bout de ces rochers, un grand fond de ſable, qui étoit à ſec, & avancé dans la mer d'une demi-lieue, tellement que pour doubler cette pointe, j'étois obligé d'aller bien avant en mer.

A la premiere vue de toutes ces difficultés, j'allois renoncer à mon entrepriſe, fondé ſur l'incertitude, ſoit du grand chemin qu'il me faudroit faire, ſoit de la maniere dont je pourrois revenir ſur mes pas. Je revirai même mon canot & me mis à l'ancre; car j'ai oublié de dire, que je m'en étois fait une d'une piece rompue d'un grapin que j'avois ſauvé du vaiſſeau.

Mon canot étant en ſûreté, je pris mon fuſil & je débarquai; puis je montai ſur une petite éminence, d'où je découvris toute cette pointe & toute ſon étendue; ce qui me fit réſoudre à continuer mon voyage.

Entre autres obſervations que je fis ſur la mer de ces endroits, j'obſervai un furieux courant qui portoit à l'eſt, & qui touchoit la pointe de bien près. Je l'étudiai donc autant que je pus, car j'avois raiſon de craindre qu'il ne fût dangereux, & que ſi j'y tombois il ne me portât en pleine mer, d'où j'aurois eu peine à regagner mon île. La vérité eſt, que les choſes ſeroient arrivées comme je le dis, ſi je n'euſſe eu la précaution de monter ſur cette pétite éminence; car le même courant régnoit de l'autre côté de l'île, avec cette différence pourtant qu'il s'en écartoit de beaucoup plus loin. Je remarquai auſſi qu'il y avoit une grande barre au rivage; d'où je conclus que je franchirois aiſément toutes ces difficultés, ſi j'évitois le premier courant, car j'étois ſûr de pouvoir profiter de cette barre.

Je couchai deux nuits ſur cette colline, parce que le vent qui ſouffloit aſſez fort, étoit à l'eſt-ſud-eſt; & que d'ailleurs, comme il portoit contre le courant, & qu'il cauſoit divers briſemens de mer ſur la pointe, il n'étoit pas ſûr pour moi, ni de me tenir trop au rivage, ni de m'écarter loin en mer; car alors je riſquois de tomber dans le courant.

Mais au troiſieme jour le vent étant tombé, & la mer calme, je recommençai mon voyage. Que les pilotes téméraires & ignorans profitent de ce qui m'eſt arrivé en cette rencontre. Je n'eus pas plutôt atteint la pointe, que je me trouvai dans une mer très-profonde, & dans un courant auſſi violent que le pourroit être une écluſe de moulin. Je n'étois pourtant pas plus éloigné de terre que de la longueur de mon canot. Ce courant m'emporta, moi & mon canot, avec une telle violence, que je ne pus jamais retenir mon bateau auprès du rivage. Je me ſentois emporté loin de la barre qui étoit à ma gauche. Le grand calme qui régnoit ne me laiſſoit rien à eſpérer des vents, & toute ma manœuvre n'aboutiſſoit à rien. Je me conſidérai donc comme un homme mort; car je ſavois bien que l'île étoit entourée de deux courans, & que par conſéquent ils devoient ſe rejoindre à la diſtance de quelques lieues. Je crus donc être irrévocablement perdu; je n'avois plus aucune eſpérance de vie, & je comptois ſur une mort certaine : non que je craigniſſe d'être noyé, la mer étoit calme, mais je ne voyois pas que je puſſe manquer de périr de faim. Toutes mes proviſions n'étoient qu'un de mes pots de terre plein d'eau fraîche, & une grande tortue. Mais ces proviſions ne pouvoient pas me ſuffire. Je prévoyois que ce courant me jetteroit en pleine mer, où je n'avois pas d'eſpérance de rencontrer, après un voyage peut-être de plus de mille lieues ; ni rivage , ni île , ni continent.

Qu'il eſt facile à la Providence , diſois-je en moi-même , de changer la condition la plus triſte en une autre plus déplorable encore ! Mon île me paroiſſoit alors le lieu du monde le plus délicieux. Toute la félicité que je ſouhaitois , c'étoit d'y rentrer. « Heureux déſert , *m'écriai-je* , *en y* » *tournant la vue* , heureux déſert , je ne » te verrai donc plus ! Que je ſuis miſérable ! je ne ſais où je fus porté. Malheu» reuſe inquiétude ! tu m'as fait quitter ce » ſéjour charmant , ſouvent tu m'as fait » murmurer contre ma ſolitude ; mais » maintenant que ne donnerois je point » pour y retourner ? » En effet , nous ſommes tels de notre nature , que nous ne ſentons les avantages d'un état , qu'en éprouvant les incommodités d'un autre.

Nous ne connoiſſons le prix des choſes que par leur privation. Perſonne ne concevra jamais la conſternation où j'étois , de me voir emporté de ma chere île dans la haute mer. J'en étois alors éloigné de deux lieues , & je n'avois plus d'eſpérance de la revoir. Je travaillai cependant avec beaucoup de vigueur; je dirigeois mon canot vers le nord autant qu'il m'étoit poſſible, c'eſt-à-dire, vers le côté du courant où j'avois remarqué une barre. Sur le midi je crus ſentir une briſe qui me ſoufſloit au viſage, & qui venoit du ſud-ſud-eſt. J'en reſſentis quelque joie, qui augmenta beaucoup une demi-heure après, lorſqu'il s'éleva un vent qui m'étoit très-favorable. J'étois alors à une diſtance prodigieuſe de mon île. A peine pouvois-je la découvrir; & ſi le tems eût été chargé, c'étoit fait de moi, j'avois oublié mon compas de mer. Je n'avois par conſéquent d'autre voie de rattraper mon île que par la vue. Mais le tems continuant au beau, je mis à la voile portant vers le nord, en tâchant de ſortir du courant.

Je n'eus pas plutôt mis à la voile, que j'apperçus, par la clarté de l'eau, qu'il alloit arriver quelque altération au courant; car lorſqu'il étoit dans toute ſa force, les eaux en étoient ſales, & elles devenoient claires à meſure qu'il diminuoit. Je rencontrai à un demi-mille plus loin, c'étoit à l'eſt, un briſement de mer cauſé par quelques rochers. Ces rochers partageoient le courant en deux. La plus grande partie s'écouloit par le ſud, laiſſant les rochers au nord-eſt, & l'autre étant repouſſée par les rocs, portoit avec force vers le nord-oueſt.

Ceux qui ont éprouvé ce que c'eſt que recevoir ſa grace dans le tems qu'on alloit les exécuter, ou d'être ſauvés de la main des brigands qui alloient les égorger, ſont ſeuls capables de concevoir la joie que je reſſentis alors. Il eſt difficile de comprendre l'empreſſement avec lequel je mis à la voile, & profitai du vent qui m'étoit favorable, & du courant de la barre dont j'ai parlé.

Ce courant me ſervit pendant une heure; il portoit droit vers mon île, c'eſt-à-dire, deux lieues plus au nord que le courant qui m'en avoit éloigné. Ainſi, lorſque j'arrivai près de l'île, j'étois à ſon nord; je veux dire que j'étois dans la partie de l'île qui étoit oppoſée à celle d'où j'étois parti.

J'étois préſentement entre deux courans, l'un du côté du ſud, c'eſt celui qui m'avoit emporté, & l'autre du côté du nord, qui en étoit éloigné de la diſtance d'une lieue, & qui portoit d'un autre côté. La mer où j'étois étoit entiérement morte, les eaux étoient tranquilles & ne ſe mouvoient nulle part. Mais profitant de la briſe fraîche qui ſouffloit vers mon île, j'y fis voile & m'en approchai, quoiqu'avec plus de lenteur que lorſque j'étois aidé par le courant.

Il étoit alors quatre heures du ſoir, & j'étois éloigné d'une lieue de mon île, quand je trouvai la pointe des rochers qui cauſoient tout ce déſaſtre. Ils s'étendoient au ſud, & comme ils y avoient formé ce furieux courant, ils avoient auſſi fait une barre qui portoit au nord. Elle étoit forte, & ne me conduiſoit pas directement à bord de mon île. Mais profitant du vent, je traverſai cette barre le moins obliquement que je pus, & une heure après j'arrivai à un mille du bord. L'eau y étoit tranquille, & peu de tems après je regagnai le rivage.

Dès que je fus abordé, me jetant à genoux, je remerciai Dieu de ma délivrance, & réſolus de ne plus courir les mêmes riſques en vue de me ſauver. Je me rafraîchis du mieux que je pus ; je mis mon canot dans un petit caveau que j'avois remarqué ſous des arbres ; & accablé comme j'étois du travail & des fatigues de mon voyage, je m'endormis peu de tems après.

Etant éveillé, j'étois fort en peine comment je pourrois tranſporter mon canot dans la baie qui étoit près de ma maiſon. De l'y conduire par mer, c'étoit trop riſquer ; je connoiſſois les dangers qu'il y avoit du côté de l'eſt, & je n'oſois me haſarder à prendre la route de l'oueſt. Je réſolus donc de côtoyer les rivages de l'oueſt ; j'eſpérois d'y rencontrer quelque baie pour y mettre mon canot, afin de pouvoir le retrouver en cas de beſoin. J'en trouvai une après avoir côtoyé l'eſpace d'une lieue ; elle me paroiſſoit fort bonne, & alloit en ſe rétréciſſant juſqu'à un petit ruiſſeau qui s'y déchargeoit. J'y mis mon canot, je ne pouvois pas ſouhaiter de meilleur havre pour ma frégate ; on auroit dit qu'il avoit été travaillé exprès pour la contenir.

Je m'occupai enſuite à connoître l'endroit où j'étois ; je vis que je n'étois pas éloigné de celui où j'avois été lorſque je traverſai mon île. Ainſi laiſſant toutes mes proviſions dans le canot, hors le fuſil & le paraſol, car il faiſoit fort chaud, je me mis en chemin. Quoique je fuſſe très-fatigué, je marchai néanmoins avec aſſez de plaiſir ; j'arrivai ſur le ſoir à la vieille treille que j'avois faite autrefois. Tout y étoit dans le même état ; je l'ai toujours cultivée depuis avec beaucoup de ſoin ; c'étoit, comme je l'ai dit, ma maiſon de campagne.

J'en ſautai la haie & me couchai à l'ombre, car j'étois d'une laſſitude extraordinaire ; je m'endormis d'abord. Lecteur qui lirez cette hiſtoire, jugez quelle fut ma ſurpriſe, de me voir réveiller par une voix qui m'appelloit à diverſes fois par mon nom : « Robinſon, Robinſon, Ro-
» binſon Cruſoé, pauvre Robinſon Cru-
» ſoé, où avez-vous été, Robinſon Cru-
» ſoé ? où êtes-vous Robinſon ? Robinſon
» Cruſoé, où avez-vous été ? »

Comme j'avois ramé tout le matin &

marché tout l'après-midi, j'étois tellement fatigué, que je ne m'éveillai pas entiérement. J'étois aſſoupi, moitié endormi & moitié éveillé, & je croyois ſonger que quelqu'un me parloit. Mais la voix continuant de répéter : *Robinſon Cruſoé*, *Robinſon Cruſoé*, je m'éveillai enfin tout-à-fait, mais tout épouvanté & dans la derniere conſternation. Je me remis néanmoins un peu, après avoir vu mon perroquet perché ſur la haie ; je connus d'abord que c'étoit lui qui m'avoit parlé, car je l'avois ainſi appris. Souvent il venoit ſe repoſer ſur mon doigt, & approchant ſon bec de mon viſage, ſe mettoit à crier : « Pauvre Robinſon Cruſoé, où êtes-vous, » où avez-vous été, comment êtes-vous » venu ici, & autres choſes ſemblables ? »

Mais quoique je fuſſe certain que perſonne ne pouvoit m'avoir parlé que mon perroquet, j'eus pourtant quelque peine à me remettre. « Comment, diſois-je, » eſt-il venu ici ? pourquoi eſt-il venu dans » cet endroit plutôt que dans tout autre ? » Comme néanmoins il n'y avoit que lui qui pût m'avoir parlé, je quittai ces réflexions, & l'appellant par ſon nom, cet aimable oiſeau vint ſe repoſer ſur mon pouce & me diſoit, comme s'il eût été ravi de me revoir : *Pauvre Robinſon Cruſoé, où avez-vous été ?* &c. Je l'emportai enſuite au logis.

J'avois maintenant aſſez couru ſur mer, & avois grand beſoin de me repoſer & de réfléchir ſur les dangers par où j'avois paſſé. J'aurois été ravi d'avoir mon canot dans la baie qui étoit près de ma maiſon, mais je ne voyois pas que cela fût poſſible. Je ne voulois plus me haſarder à faire le tour de l'île du côté de l'eſt. Mon cœur ſe reſſerroit à cette ſeule penſée, & mon ſang ſe glaçoit dans mes veines. Pour l'autre côté de l'île, je ne le connoiſſois point ; mais j'avois tout lieu de croire que le courant dont j'ai parlé, y régnoit auſſi bien que dans l'eſt, & qu'ainſi je courrois riſque d'y être précipité, & d'être emporté bien loin de mon île. Je me paſſai donc de canot, & me réſolus ainſi à perdre les fruits d'un travail de pluſieurs mois.

Je vécus dans cet état pendant près d'un an, menant une vie retirée, comme on peut bien ſe l'imaginer. J'étois tranquille par rapport à ma condition, je m'étois réſigné aux ordres de la Providence; & hors la ſociété, il ne me manquoit rien pour être parfaitement heureux.

Durant cet intervalle de tems, je me perfectionnai beaucoup dans les profeſſions méchaniques, auxquelles mes néceſſités m'obligeoient; & je conclus particuliérement, vu le manque où j'étois de pluſieurs outils, que j'avois des diſpoſitions toutes particulieres pour la charpenterie.

Je devins auſſi un excellent maître potier; j'avois inventé une roue admirable, par laquelle je donnai à mes vaiſſelles, auparavant d'une étrange groſſiéreté, un tour & une forme très-commode. Je trouvai auſſi le moyen de faire une pipe; cette invention me cauſa une joie extraordinaire, &, ſi je l'oſe dire, une ſi grande vanité, que je n'en ai jamais ſenti de pareille dans toute ma vie. Quoiqu'elle fût groſſiere, & de la même couleur & matiere que mes autres uſtenſiles de terre, cependant elle tiroit la fumée, & ſervoit aſſez bien à mon plaiſir. J'aimois à fumer, & dans la créance qu'il n'y avoit point de tabac dans mon île, j'avois négligé de prendre avec moi les pipes qui étoient dans le vaiſſeau.

Je fis auſſi des progrès très-conſidérables dans la profeſſion de vannier ; je trouvai moyen de faire pluſieurs corbeilles, qui, quoiqu'elles fuſſent mal tournées, ne laiſſoient pas de m'être très-utiles. Elles étoient aiſées à porter, & propres à y ſerrer pluſieurs choſes, & à en aller chercher d'autres. Si, par exemple, je tuois une chevre, je la pendois à un arbre, je l'écorchois, l'accommodois, la découpois, & l'apportois ainſi au logis. J'en faiſois de même à l'égard de la tortue ; je l'éventrois, en prenois les œufs & quelques morceaux de ſa chair que j'apportois au logis dans ma corbeille, laiſſant le ſuperflu ou l'inutile. De profondes corbeilles me ſervoient de greniers pour mon bled, que j'accommodois dès qu'il étoit ſec.

Ma poudre commençoit à diminuer ; ſi elle m'avoit manqué, j'étois hors d'état d'y ſuppléer de nouveau. Cette penſée me fit craindre pour l'avenir. Qu'auroisje fait ſans poudre ? comment aurois je pu tuer des chevres ? Je nourriſſois à la vérité une chevrette depuis huit ans ; je l'avois apprivoiſée dans l'eſpérance que j'attraperois peut-être quelque bouc ; mais je ne pus le faire, que lorſque ma chevrette fut devenue une vieille chevre. Je n'eus jamais le courage de la tuer, & la laiſſai mourir de vieilleſſe.

Etant préſentement dans la onzieme année de ma réſidence, & mes proviſions étant fort diminuées, je commençai à ſonger aux moyens d'avoir les chevres par adreſſe. Je ſouhaitois fort d'en attraper qui fuſſent en vie, & s'il étoit poſſible d'avoir des chevrettes qui portaſſent.

Pour cet effet, je tendis des filets, & je je ſuis perſuadé qu'il y en eut quelques-unes qui s'y prirent; mais comme le fil en étoit très-foible, elles s'en échapperent aiſément. La vérité eſt que je trouvois toujours mes filets rompus & les amorces mangées ; je n'en pouvois pas faire de plus forts, manquant de fil d'archal.

Enfin, j'eſſayai de les prendre par le moyen d'un trébuchet. Je fis donc plu-

ſieurs

ſieurs creux dans les endroits où elles avoient coutume de paître ; je couvris ces creux de claies, que je chargeai de beaucoup de terre, en y parſemant des épis de riz & de bled. Mais mon projet ne réuſſit point ; les chevres venoient manger mon grain, s'enfonçoient même dans le trébuchet, mais enſuite elles trouvoient moyen d'en ſortir. Je m'aviſai donc enfin de tendre une nuit trois trapes, & fus les viſiter le lendemain matin, & je trouvai qu'elles étoient encore tendues, mais que les amorces en avoient été arrachées. Tout autre que moi ſe ſeroit rebuté ; mais au contraire, je travaillai à perfectionner ma trape, & pour ne vous pas arrêter trop long-tems, mon cher lecteur, je vous dirai qu'allant un matin pour viſiter mes trapes, je trouvai dans l'une un vieux bouc d'une grandeur extraordinaire, & dans l'autre trois chevreaux, l'un mâle & les deux autres femelles.

Le vieux bouc étoit ſi farouche, que je ne ſavois qu'en faire. Je n'oſois ni entrer dans ſon trébuchet, ni par conſéquent l'emmener en vie, ce que j'aurois néanmoins ſouhaité avec beaucoup d'ardeur. Il m'auroit été facile de le tuer, mais cela ne répondoit point à mon but. Je le dégageai donc, & le laiſſai en pleine liberté. Je ne crois pas qu'on ait jamais vu d'animal s'enfuir avec plus de frayeur. Il ne me revint pas alors dans l'eſprit que l'on pouvoit apprivoiſer même les lions par la faim, autrement je l'aurois laiſſé dans ſon trébuchet, & là, le faiſant jeûner pendant trois ou quatre jours, & lui apportant enſuite à boire & un peu de bled, je l'aurois apprivoiſé avec la même facilité que les autres trois chevreaux. Ces animaux ſont fort dociles, quand on leur donne le néceſſaire.

Pour les chevreaux, je les tirai de leur foſſe un par un, & les attachant tous trois à un même cordon, je les amenai chez moi, mais avec beaucoup de difficulté.

Il ſe paſſa quelque tems avant qu'ils vouluſſent manger; mais enfin, tentés par le bon grain que je mettois devant eux, ils commencerent à manger & à s'apprivoiſer. Je commençai alors à eſpérer que je pourrois me nourrir de la chair de chevres, quand même la poudre & la dragée me manqueroient. Selon toutes les apparences, diſois-je, j'aurai dans la ſuite autour de ma maiſon un troupeau de boucs à ma diſpoſition.

Il me vint en penſée que je devois enfermer mes chevreaux dans un certain eſpace de terrain, que j'entourerois d'une haie très-épaiſſe, pour qu'ils ne puſſent pas ſe ſauver, & que les chevres ſauvages ne puſſent pas les approcher non plus; car j'appréhendois que par ce mêlange mes chevreaux ne devinſſent ſauvages.

Le projet étoit grand pour un ſeul homme, mais l'exécution en étoit d'une néceſſité abſolue. Je cherchai donc une piece de terre propre au pâturage, où il y eût de l'eau pour les abreuver, & de l'ombre pour les garantir des chaleurs extraordinaires du ſoleil.

Ceux qui entendent la maniere de faire cette eſpece d'enclos, me traiteront ſans doute d'homme peu inventif, après qu'ils auront vu, qu'ayant trouvé un lieu tel que je le deſirois, c'étoit une plaine de pâturage que deux ou trois petits filets d'eaux traverſoient, & qui d'un côté étoit toute ouverte, & de l'autre aboutiſſoit à de grands bois; ils ne pourront, dis-je, s'empêcher de ſe jouer de ma grande prévoyance, quand je leur dirai que ſelon mon plan je devois faire une haie d'une circonférence au moins de deux milles. Le ridicule de ce plan n'étoit pas en ce que la haie étoit diſproportionnée à ſon enclos, mais en ce que faiſant un enclos d'une ſi grande étendue, les chevres y auroient pu devenir ſauvages, preſque ni plus ni moins que ſi je leur euſſe donné la liberté de courir dans l'île; & d'ailleurs je n'aurois jamais pu les attraper.

Ma haie étoit déja avancée d'environ 50 aunes, lorſque cette penſée me vint. Je changeai donc le plan de mon enclos, & je réſolus que ſa longueur ne ſeroit que d'environ 120 aunes, & ſa largeur que d'environ 200. Cela me ſuffiſoit; cet eſpace étoit aſſez grand pour qu'un troupeau médiocre de boucs pût s'y maintenir. Que s'il devenoit fort grand, il m'étoit aiſé d'étendre mon enclos.

Comme ce projet me paroiſſoit bien

inventé, j'y travaillai avec beaucoup de vigueur ; & pendant tout cet intervalle, je faiſois paître mes chevreaux auprès de moi, avec des entraves aux jambes, crainte qu'ils ne s'enfuiſſent. Je leur donnois ſouvent des épis d'orge, & quelques poignées de riz ; ils les prenoient dans ma main, & de cette maniere je les apprivoiſai ſi bien, que lorſque mon enclos fut fini, & que je les eus débarraſſés de leurs entraves, ils me ſuivoient par-tout, bêlant pour quelques poignées d'orge ou de riz.

Dans l'eſpace d'un an & demi, j'eus un troupeau de douze, tant boucs que chevres & chevreaux ; & deux ans après j'en eus quarante-trois, quoique j'en euſſe tué pluſieurs pour mon uſage. Je travaillai après cela à faire cinq nouveaux enclos, mais plus petits que le premier. J'y fis pluſieurs petits parcs pour y chaſſer les chevres, afin de les prendre plus commodément, & des portes, afin qu'elles puſſent paſſer d'un enclos à l'autre.

Ce ne fut qu'aſſez tard que je ſongeai à profiter du lait de mes chevres. La premiere penſée que j'en eus, me cauſa un très-grand plaiſir : ainſi, ſans balancer long-tems, je fis une laiterie. Mes chevres me rendoient quelquefois huit ou dix pintes de lait par jour : je n'avois jamais trait ni vache ni chevre, & n'avois jamais vu faire le beurre ni le fromage : mais comme la nature, en fourniſſant aux animaux tous les alimens qui leur ſont néceſſaires, leur dicte auſſi les moyens d'en faire uſage, je vins à bout, après bien des eſſais & pluſieurs fauſſes tentatives, de faire du beurre & du fromage, & depuis je n'en ai jamais manqué.

Que la bonté de Dieu paroît bien viſiblement, en ce qu'il tempére les conditions qui ſemblent les plus affreuſes, de marques toutes particulieres de ſon affection ! En combien de manieres ne peut-il pas adoucir l'état le plus fâcheux, & fournir à ceux-là même qui ſont dans les plus noirs cachots, de puiſſans motifs pour lui rendre leurs plus ſinceres actions de graces ! Quelle apparence pour moi, que dans ce déſert, où je croyois périr de faim, j'y duſſe trouver une table auſſi abondante !

Il n'y a point de Stoïcien qui ne ſe fût diverti de me voir dîner avec toute ma famille. J'étois le roi & le ſeigneur de toute l'île. Maître abſolu de tous mes ſujets, j'avois en ma puiſſance leur vie & leur mort. Je pouvois les prendre, les écarteler, les priver de leur liberté & la leur rendre. Point de rebelles dans mes états.

Je dînois comme un roi à la vue de toute ma cour. Mon perroquet, comme s'il eût été mon favori, avoit ſeul la permiſſion de parler. Mon chien, qui préſentement étoit devenu vieux & chagrin, & qui n'avoit pas trouvé d'animaux de ſon eſpece pour la multiplier, étoit toujours aſſis à ma droite. Mes deux chats étoient l'un à un bout de la table, & l'autre à l'autre bout, attendant que par une faveur ſpéciale je leur donnaſſe quelques morceaux de viande.

Ces deux chats n'étoient pas les mêmes que ceux que j'apportai avec moi du vaiſſeau; il y avoit long-tems qu'ils étoient morts, & enterrés de mes propres mains. Mais l'un ayant fait des petits, de je ne ſais quelle eſpece d'animal, j'en apprivoiſai deux; car les autres s'enfuirent dans les bois, & devinrent ſauvages. Ils s'étoient tellement multipliés, qu'ils me devinrent très-incommodes. Ils pilloient tout ce qu'ils pouvoient attraper de mes proviſions; je ne pus m'en défaire tout-à-fait qu'en les tuant.

Je ſouhaitois fort d'avoir mon canot, mais je ne pouvois me réſoudre à m'expoſer à de nouveaux haſards. Quelquefois je ſongeois aux moyens de l'amener en côtoyant dans ma baie, & d'autres fois je m'en conſolois. Mais il me prit un jour une ſi violente envie de faire un voyage à la pointe de l'île où j'avois déja été, & d'obſerver de nouveau les côtes en montant ſur la petite colline dont j'ai parlé ci-deſſus, que je ne pus réſiſter à mon penchant. Je m'y acheminai donc. Si dans la province de Yorck on rencontroit un homme dans l'équipage où j'étois alors, ou l'on s'épouvanteroit, ou l'on feroit des éclats de rire extraordinaires. Formez-vous une idée de ma figure, ſur ce crayon abrégé que j'en vais faire.

Je portois un chapeau d'une hauteur

effroyable & ſans forme, fait de peaux de chevres. J'y avois attaché par derriere la moitié d'une peau de bouc, qui me couvroit tout le cou ; c'étoit afin de me préſerver des chaleurs du ſoleil, & que la pluie n'entrât pas ſous mes habits ; car rien n'eſt plus dangereux dans ces climats.

J'avois une eſpece de robe courte, faite de peaux de chevres, comme mon chapeau. Les bords en deſcendoient juſques ſous mes genoux ; mes culottes étoient tout ouvertes, c'étoit la peau d'un vieux bouc. Le poil en étoit d'une longueur ſi extraordinaire, qu'il deſcendoit, comme font les pantalons, juſqu'au milieu de mes jambes. Je n'avois ni bas ni ſouliers, mais je m'étois fait pour couvrir mes jambes une paire de je ne ſais quoi, qui reſſembloit néanmoins aſſez à des bottines ; je les attachois comme on fait les guêtres : elles étoient d'une forme étrange & barbare, de même que tous mes autres habits.

J'avois un ceinturon fait de la même étoffe que mes habits. Au lieu d'une épée & d'un ſabre, je portois une ſcie & une hache, l'une d'un côté, & l'autre de l'autre. Je portois un autre ceinturon, mais qui n'étoit pas auſſi large ; il pendoit par-deſſus mon cou, & à ſon extrémité qui étoit ſous le bras gauche, pendoient deux poches faites de la même matiere que le reſte ; dans l'une je mettois ma poudre, & dans l'autre ma dragée. Sur mon dos je portois une corbeille, ſur mes épaules un fuſil, & ſur ma tête un paraſol aſſez groſſiérement travaillé ; mais qui pourtant, après mon fuſil, étoit ce dont j'avois le plus de beſoin.

Pour mon viſage, il n'étoit pas auſſi brûlé qu'on l'auroit pu croire d'un homme qui n'en prenoit aucun ſoin, & qui n'étoit éloigné de la ligne équinoxiale que de huit à neuf degrés. Pour ma barbe, je l'avois une fois laiſſé croître juſqu'à la longueur d'un quart-d'aune ; mais comme j'avois des ciſeaux & des raſoirs, je me la coupois ordinairement d'aſſez près, hors celle qui me croiſſoit ſur la levre ſupérieure. Je m'étois fait un plaiſir d'en faire une mouſtache à la Mahométane,

& telle que la portoient les Turcs que j'avois vu à Salé ; car les Maures n'en portent point. Je ne dirai pas ici que mes mouſtaches étoient ſi longues que j'y aurois pu pendre mon chapeau ; mais j'oſe bien dire qu'elles étoient d'une longueur & d'une conformation ſi monſtrueuſe, qu'elles auroient paru effroyables en Angleterre.

Mais ceci ſoit dit en paſſant, je reviens au récit de mon voyage. J'y employai cinq ou ſix jours, marchant d'abord le long des côtes, droit vers l'endroit où j'avois mis autrefois mon canot à l'ancre ; de-là je découvris aiſément la colline où j'avois fait mes obſervations. J'y montai ; & quel ne fut pas mon étonnement, de voir la mer calme & tranquille ! Point de mouvement impétueux, point de courant, non plus que dans ma petite baie.

Je donnai la torture à mon eſprit, pour pénétrer les raiſons de ce changement. Je me réſolus à obſerver la mer pendant quelque tems ; car je conjecturois que le furieux courant dont j'ai parlé, n'avoit d'autre cauſe que le reflux de la marée. Je ne fus pas long-tems ſans être au fait de cet étrange changement de la mer ; car je vis, à n'en pouvoir douter, que le reflux de la marée, partant de l'oueſt, & ſe joignant au cours de quelque riviere, étoit la cauſe du courant qui m'avoit emporté avec tant de violence. Et ſelon que les vents d'oueſt & de nord étoient plus ou moins violens, le courant auſſi s'étendoit juſques ſur l'île, ou ſe perdoit à une moindre diſtance dans la mer. C'étoit avant midi que je faiſois toutes ces obſervations ; mais celles que je fis ſur le ſoir, me confirmerent dans mon opinion. Je revis le courant tout de même que je l'avois vu autrefois, avec cette différence pourtant, qu'il ne portoit pas directement à mon île ; il s'en éloignoit d'une demi lieue.

De toutes ces obſervations je conclus qu'en remarquant le tems du flux & du reflux de la marée, il me ſeroit très-aiſé d'amener mon canot auprès de ma maiſon. Mais le ſouvenir des dangers paſſés me cauſoit une frayeur ſi extraordinaire, que je n'oſai jamais porter ce projet à ſon exécution. Je n'y pouvois ſonger ſans

frayeur.

frayeur. J'aimai mieux prendre une autre réſolution, qui étoit plus sûre, quoique plus laborieuſe ; c'étoit de faire un autre canot. Ainſi j'en aurois eu deux, l'un pour ce côté de l'île, & l'autre pour l'autre côté.

J'avois donc à préſent deux plantations, s'il eſt permis de m'exprimer ainſi. L'une étoit ma tente ou ma petite fortereſſe, entourée de paliſſade & creuſée dans le roc ; j'y avois pluſieurs appartemens ou caves. Dans celle qui étoit la moins humide & la plus grande, & qui avoit une porte pour ſortir de la paliſſade, j'y tenois les grands pots de terre dont j'ai fait la deſcription ci-deſſus, & quatorze ou quinze grandes corbeilles, dont chacune contenoit cinq à ſix boiſſeaux. Dans ces corbeilles je mettois mes proviſions, & particuliérement mes grains ; les uns encore dans leurs épis, & les autres tout nus, les ayant froiſſés hors de leurs épis avec les mains.

Les pieux de ma paliſſade étoient devenus de grands arbres, & tellement touffus, qu'il étoit comme impoſſible d'appercevoir qu'ils renfermaſſent dans leur centre aucune eſpece de lieu habité.

Tout auprès, mais dans un lieu moins élevé, j'avois comme une petite terre pour y ſemer mes grains ; & comme je la tenois toujours fort bien cultivée, j'en tirois chaque année une abondante récolte. S'il y avoit eu de la néceſſité pour moi d'avoir plus de grains, j'aurois pu l'agrandir ſans beaucoup de peine.

Outre cette plantation, j'en avois une autre aſſez conſidérable ; je l'appellois ma maiſon de campagne. J'y avois un petit berceau, que j'entretenois avec beaucoup de ſoin ; c'eſt-à-dire, que j'émondois la haie qui fermoit ma plantation, de façon qu'elle n'excédât pas ſa hauteur ordinaire. Les arbres, qui au commencement n'étoient que des pieux, mais qui étoient devenus hauts & fermes, je les cultivois de maniere qu'ils puſſent étendre leurs branches, devenir touffus, & par-là jeter un agréable ombrage. J'avois ma tente au milieu de ce circuit ; c'étoit une piece d'une voile que j'avois étendue ſur des perches. Sous cette tente je plaçai un lit de repos, ou une petite couche faite de la peau des bêtes que j'avois tuées, & d'autres choſes molles. Une couverture de lit que j'avois ſauvée du naufrage & un gros ſurtout, ſervoient à me couvrir. Voilà quelle étoit la maiſon de campagne où je me retirois, lorſque mes affaires ne me retenoient point dans ma capitale.

A côté, & tout aux environs de mon berceau, étoient les pâturages de mon bétail, c'eſt-à-dire de mes chevres. Et comme j'avois pris des peines inconcevables à partager ces pâturages en divers enclos, j'étois auſſi fort ſoigneux d'en préſerver les haies. Je portai même mon travail ſur cet article, juſqu'à planter, tout autour de mes haies, de petits pieux en très-grand nombre & fort ſerrés. C'étoit une paliſſade plutôt qu'une haie. On n'y pouvoit pas fourrer la main, & dans la ſuite, ces pieux ayant pris racine, & étant crûs, comme ils firent par le premier tems pluvieux, rendirent mes haies auſſi fortes, & même plus fortes que les meilleures murailles.

Tous ces travaux témoignent bien que

je n'étois pas pareſſeux, & que je n'épargnois ni ſoins, ni peines, pour me procurer de quoi vivre avec quelque aiſance. « Le troupeau de boucs, *diſois-je en moi-» même*, eſt pour toute ma vie, fût-elle » de quarante ans, un magaſin vivant de » viande, de lait, de beurre & de fro» mage. Je ne dois donc rien négliger pour » ne les pas perdre. »

Mes vignes étoient auſſi dans ces quartiers; j'en tirois des proviſions de raiſins pour tout l'hiver; je les ménageois avec toute la précaution poſſible. C'étoient mes mets les plus délicieux. Ils me ſervoient de médecine, de nourriture, & de rafraîchiſſemens.

D'ailleurs, cet endroit étoit juſtement à mi-chemin de ma fortereſſe, & de la baie où j'avois mis mon canot. Lorſque j'allois le viſiter, je m'y arrêtois & y couchois une nuit. J'ai toujours eu grand ſoin de mon canot: je prenois beaucoup de plaiſir à me promener ſur la mer, mais ce n'étoit que ſur ſes bords. Je n'oſois m'en éloigner tout au plus que de deux jets de pierre. J'appréhendois que les vents, quelque courant, ou quelque autre haſard ne m'emportât bien loin de mon île. Mais me voici inſenſiblement arrivé à une condition de vie bien différente de celle que j'ai dépeinte juſqu'ici.

Un jour, comme j'allois à mon canot, je découvris très-diſtinctement ſur le ſable les marques d'un pied nu d'homme. Je n'eus jamais une plus grande frayeur, je m'arrêtai tout court, comme ſi j'euſſe été frappé de la foudre, ou comme ſi j'euſſe eu quelque apparition. Je me mis aux écoutes, je regardai tout autour de moi, mais je ne vis & n'entendis rien. Je montai ſur une petite éminence pour étendre ma vue; j'en deſcendis & j'allai au rivage, mais je n'apperçus rien de nouveau, aucun autre veſtige d'homme que celui dont j'ai parlé. J'y retournai, dans l'eſpérance que ma crainte n'étoit peut-être qu'une imagination ſans fondement: mais je revis les mêmes marques d'un pied nu, les orteils, le talon, & tous les autres indices d'un pied d'homme; je ne ſavois qu'en conjecturer. Il me vint une infinité de penſées effrayantes; je m'enfuis tout troublé à ma fortification, regardant derriere moi preſqu'à chaque pas, & prenant pour des hommes tous les buiſſons que je rencontrois. Il n'eſt pas poſſible de décrire les diverſes figures qu'une imagination effrayée trouve dans tous les objets. Combien d'idées folles & de penſées bizarres ne m'eſt-il pas venu dans l'eſprit, pendant que je m'enfuyois à ma fortereſſe ?

Je n'y fus pas plutôt arrivé, que je m'y jetai comme un homme qu'on pourſuit. Il ne me ſouvient pas ſi j'y entrai ou par l'échelle, ou par le trou qui étoit dans le roc, & que j'appellois une porte ; j'étois trop effrayé pour en conſerver le ſouvenir. Jamais lapin, ni renard, ne ſe terra avec plus de frayeur que je me ſauvai dans mon château ; car c'eſt ainſi que je l'appellerai dans la ſuite.

Je ne pus dormir de toute la nuit ; à meſure que je m'éloignois de la cauſe de ma frayeur, mes craintes augmentoient auſſi, bien oppoſé à cet égard à ce qui arrive ordinairement à tous les animaux qui ont peur. Mais mes idées effrayantes me troubloient tellement, que quoique éloigné de l'endroit où j'avois été ſaiſi de cette crainte, mon imagination ne me repréſentoit rien qui ne fût triſte & affreux. Je m'imaginois quelquefois que c'étoit le diable ; j'en avois pour raiſon, qu'il étoit impoſſible à un homme d'être venu dans cet endroit. Où étoit le vaiſſeau qui l'avoit amené ? y avoit-il quelque autre marque d'aucun pied d'homme dans toute l'île ? Mais cependant, diſois-je, quelle apparence que Satan ſe revête dans cette île d'une figure humaine ? quel pourroit être en cela ſon but ? pourquoi laiſſer une marque de ſon pied ? étoit-il ſûr que je la rencontraſſe ? le diable n'avoit-il pas d'autres moyens de m'effrayer ? Je vivois dans l'autre quartier de l'île : s'il eût eu le deſſein de me donner de la terreur, il n'auroit pas été ſi ſimple que de laiſſer des veſtiges ſi équivoques dans un lieu où il y avoit dix mille contre un que je ne le verrois pas ; dans un lieu qui, étant ſablonneux, ne pouvoit pas conſerver long-tems ces marques qui y étoient imprimées. En un mot, la conjecture que Satan avoit fait cette marque, ne pouvoit pas s'accorder avec les idées que nous avons de ſa ſubtilité & de ſon adreſſe.

Toutes ces preuves étoient plus que ſuffiſantes pour détourner mon eſprit de la crainte du diable, & pour me faire conclure que des êtres encore plus dangereux étoient la cauſe de ce que je venois d'appercevoir. Je m'imaginai que ce ne pouvoit être que des Sauvages du continent, qui, ayant mis en mer avec leurs canots, avoient été portés dans l'île par les vents contraires ou par les courans, & qui avoient eu auſſi peu d'envie de reſter ſur ce rivage déſert, que j'en avois de les y voir.

Pendant que ces réflexions me rouloient dans l'eſprit, je rendois graces au ciel, de ce que je n'avois pas été alors dans cet endroit de l'île, & de ce qu'ils n'avoient pas remarqué ma chaloupe, dont ils auroient certainement conclu que l'île étoit habitée, ce qui les auroit pu porter à me chercher & à me découvrir.

Dans certains momens je m'imaginois que ma chaloupe avoit été trouvée, & cette penſée m'agitoit de la maniere la plus cruelle; je m'attendois à les voir revenir en plus grand nombre, & je craignois que quand même je pourrois me dérober à leur barbarie, ils ne trouvaſſent mon enclos, ne détruiſiſſent mon bled, n'emmenaſſent mon troupeau, & ne me forçaſſent à mourir de diſette.

Ce fut alors que mes appréhenſions bannirent de mon cœur toute ma confiance en Dieu, fondé ſur l'expérience merveilleuſe que j'avois faite de ſes bontés pour moi; comme ſi celui qui juſqu'à ce jour m'avoit nourri par une eſpece de miracle, manquoit de pouvoir pour me conſerver les choſes que j'avois reçues de ſes mains paternelles. Dans cette ſituation je me reprochois la pareſſe de n'avoir ſemé qu'autant de grain qu'il m'en falloit juſqu'à la nouvelle ſaiſon; & je trouvois ce reproche ſi juſte, que je pris la réſolution de me pourvoir toujours pour deux ou trois années, afin de n'être pas expoſé à périr de faim, quelque accident qui pût m'arriver.

De combien de ſources ſecrettes, oppoſées les unes aux autres, les différentes circonſtances ne font-elles pas ſortir nos paſſions? Nous haïſſons le ſoir ce que nous avons chéri le matin ; nous évitons aujourd'hui ce que nous cherchions hier ; nous deſirons un objet avec paſſion, & quelques momens après nous ne ſaurions ſeulement en ſoutenir l'idée. J'étois alors un triſte & vif exemple de cette vérité. Autrefois je m'affligeois mortellement de me voir entouré du vaſte océan, condamné à la ſolitude, banni de la ſociété humaine ; je me regardois comme un homme que le ciel trouvoit indigne d'être au nombre des vivans, & de tenir le moindre rang parmi ſes créatures. La ſeule vue d'un homme m'auroit paru une eſpece de réſurrection, & la plus grande grace, après le ſalut, que je puſſe obtenir de la bonté divine. A préſent je tremble à la ſeule idée d'un être de mon eſpece ; l'ombre d'une créature humaine, un ſeul de ſes veſtiges me cauſe les plus mortelles frayeurs.

Telles ſont les viciſſitudes de la vie humaine : ſource féconde de réflexion pour moi, quand je me trouvois dans une aſſiette plus calme.

Dès que je fus un peu remis de mes alarmes, je conſidérai que ma triſte ſituation étoit l'effet d'une Providence infiniment bonne, infiniment ſage; qu'incapable d'un côté de pénétrer dans les vues de la ſageſſe ſuprême à mon égard, je commettois de l'autre la plus haute injuſtice, en prétendant me ſouſtraire à la ſouveraineté d'un être, qui, comme mon créateur, a un droit abſolu de diſpoſer de mon ſort, & qui, comme mon juge, eſt le maître de me punir comme il le trouve à propos; puiſque je m'étois attiré ſon indignation par mes péchés, c'étoit à moi à plier ſous ſes châtimens. Je ſongeai que Dieu, auſſi puiſſant que juſte, ayant trouvé bon de m'affliger, avoit le pouvoir de me tirer de mes malheurs, & que s'il continuoit à appeſantir ſa main ſur moi, j'étois obligé à attendre dans une réſignation parfaite, les directions de ſa providence, en continuant d'eſpérer en lui, & de lui adreſſer mes prieres.

Ces réflexions m'occuperent des heures, des jours, & même des ſemaines & des mois, & je ne ſaurois m'empêcher d'en rapporter une particularité qui me frappa beaucoup. Un matin étant dans mon lit, inquiété, par mille penſées, ſur le danger que j'avois à craindre des Sauvages du continent, je me trouvai dans l'accablement le plus triſte, quand tout d'un coup ce paſſage me vint dans l'eſprit : « Invoque-» moi au jour de ta détreſſe, & je t'en » délivrerai, & tu me glorifieras. »

Là-deſſus je me leve, non-ſeulement rempli d'un nouveau courage, mais encore porté à demander à Dieu ma délivrance par les plus ferventes prieres. Lorſqu'elles furent finies, je pris la bible, & en l'ouvrant, les premieres paroles qui frapperent mes yeux, étoient celles-ci : « Attends-toi au Seigneur, & aie bon cou-» rage, & il fortifiera ton cœur ; attends-» toi, dis-je, au Seigneur. » La conſolation que j'en tirai eſt inexprimable. Elle remplit mon ame de reconnoiſſance pour la divinité, & diſſipa abſolument mes frayeurs.

Parmi ce flux & reflux de penſées & d'inquiétudes, je me mis un jour dans l'eſprit, que le ſujet de ma crainte n'étoit peut-être qu'une chimere, & que le veſtige que j'avois remarqué, pourroit bien être

être la marque de mon propre pied. Peut-être, dis-je en ſortant de ma chaloupe, ai-je pris le même chemin qu'en y rentrant; mes propres veſtiges m'ont effrayé, & j'ai joué le rôle de ces fous, qui font des hiſtoires de ſpectres & d'apparitions, & qui enſuite ſont plus alarmés de leurs fables, que ceux devant qui ils les débitent.

Là-deſſus je repris courage, & je ſortis de ma retraite pour aller fureter par-tout à mon ordinaire : je n'étois pas ſorti de mon château de trois jours & d'autant de nuits, & je commençois à languir de faim, n'ayant rien chez moi que quelques biſcuits & de l'eau : je ſongeai d'ailleurs que mes chevres avoient grand beſoin d'être traites, ce qui étoit d'ordinaire mon amuſement du ſoir. Je n'avois pas tort d'en être en peine ; les pauvres animaux avoient beaucoup ſouffert, pluſieurs en étoient gâtés abſolument, & le lait de la plupart étoit deſſéché.

Encouragé donc par la penſée que je n'avoie eu peur que de ma propre ombre, je fus à ma maiſon de campagne, pour traire mon troupeau; mais on m'auroit pris pour un homme agité par la plus mauvaiſe conſcience, à voir avec quelle crainte je marchois, combien de fois je regardois derriere moi; à me voir de tems en tems poſer à terre mon ſeau à lait, & courir comme s'il s'agiſſoit de me ſauver la vie.

Cependant au bout de deux ou trois jours je devins plus hardi, & je me confirmai dans le ſentiment que j'avois été la dupe de mon imagination; je ne pouvois pourtant pas en être pleinement convaincu avant que de me tranſporter ſur les lieux, & de meſurer le veſtige qui m'avoit donné tant d'inquiétude. Dès que je fus dans l'endroit en queſtion, je vis évidemment qu'il n'étoit pas poſſible que je fuſſe ſorti de ma barque près de-là : je trouvai d'ailleurs le veſtige dont il s'agit bien plus grand que mon pied, ce qui remplit mon cœur de nouvelles agitations, & mon cerveau de nouvelles vapeurs; un friſſon me ſaiſit, comme ſi j'avois eu la fievre, & je m'en retournai chez moi, perſuadé que des hommes étoient deſcendus ſur ce rivage, ou bien que l'île étoit habitée, & que je courois riſque d'être attaqué à l'improviſte, ſans ſavoir comment me précautionner.

Dans quelles bizarres réſolutions les hommes ne donnent-ils pas quand ils ſont agités par la crainte ! Cette paſſion les détourne de ſe ſervir des moyens que la raiſon même leur offre pour les ſecourir. Je me propoſai d'abord de jeter à bas mes enclos, de faire rentrer dans les bois mon troupeau apprivoiſé, & d'aller chercher dans un autre coin de l'île des commodités pareilles à celles que je voulois ſacrifier à ma conſervation. Je réſolus encore de renverſer ma maiſon de campagne & ma hute, & de bouleverſer mes deux terres couvertes de bled, pour ôter aux Sauvages juſqu'aux moindres ſoupçons capables de les animer à la découverte des habitans de l'île.

C'étoit-là le ſujet de mes réflexions pendant la nuit ſuivante, quand les frayeurs qui avoient ſaiſi mon ame, étoient encore dans toute leur force. C'eſt ainſi que la peur du danger eſt mille fois plus effrayante que le danger même, quand on le conſidere de près ; c'eſt ainſi que l'inquiétude que cauſe un mal éloigné, eſt ſouvent infiniment plus inſupportable que le mal même. Ce qu'il y avoit de plus affreux dans ma ſituation, c'eſt que je ne tirai aucun ſecours de la réſignation qui m'avoit été ſi familiere autrefois. Je me conſidérai comme un autre Saül qui ſe plaignoit non-ſeulement que les Philiſtins étoient ſur lui, mais encore que Dieu l'avoit abandonné : je ne ſongeois point à me ſervir des véritables moyens de me tranquilliſer, en criant à Dieu dans mes inquiétudes, & en me repoſant ſur ſa providence, comme j'avois fait autrefois. Si j'avois pris cette même route, je me ſerois roidi avec plus de fermeté contre mes nouvelles appréhenſions, & je m'en ſerois débarraſſé avec une plus grande réſolution.

Cette confuſion de penſées me tint éveillé pendant toute la nuit ; mais je m'endormis à l'approche du jour, & la fatigue de mon ame, & l'épuiſement de mes eſprits, me procurerent un ſommeil très-profond. Quand je me réveillai, je me trouvai beaucoup plus tranquille, & je commençai à raiſonner ſur mon état avec beaucoup de calme. Après un long plaidoyer avec moi-même, je conclus qu'une île ſi agréable, ſi fertile, ſi voiſine du continent, ne devoit pas être tellement abandonnée que je l'avois cru. Qu'à la vérité il n'y avoit point d'habitans fixés, mais qu'apparemment on y venoit quelquefois avec des chaloupes, ou de propos délibéré, ou par la force des vents contraires. De l'expérience de quinze années, dans leſquelles je n'avois pas apperçu ſeulement l'ombre d'une créature humaine, je croyois pouvoir inférer, que ſi de tems en tems les gens du continent étoient forcés d'y prendre terre, ils ſe rembarquoient dès qu'ils le pouvoient, puiſque juſqu'ici ils n'avoient pas trouvé à propos de s'y établir. Je vis parfaitement bien que tout ce que j'avois à craindre, c'étoit des deſcentes accidentelles, contre leſquelles la prudence vouloit que je cherchaſſe une retraite ſûre.

Je commençai alors à me repentir d'avoir percé ma caverne ſi avant, & de lui avoir donné une ſortie dans l'endroit où ma fortification joignoit le rocher. Pour remédier à cet inconvénient, je réſolus de me faire un ſecond retranchement dans la même figure d'un demi-cercle, à quelque diſtance de mon rempart, juſtement là où douze ans auparavant j'avois planté une double rangée d'arbres. Je les avois mis ſi ſerrés, qu'il ne me falloit qu'un petit nombre de paliſſades entre deux, pour en faire une fortification ſuffiſante.

J'étois ainſi retranché dans deux remparts : celui de dehors étoit rembarré de pieces de bois, de vieux cables, & de tout ce que j'avois jugé propre à le renforcer ; & je le rendis épais de plus de dix pieds, à force d'y apporter de la terre, & de lui donner de la conſiſtance en marchant deſſus. J'y fis cinq ouvertures aſſez larges pour y paſſer le bras, dans leſquelles je mis les cinq mouſquets que j'avois tirés du vaiſſeau, comme je l'ai dit auparavant, & je les plaçai en guiſe de canon ſur des eſpeces d'affûts, de façon que je pouvois faire feu de toute mon artillerie en deux minutes de tems ; je me fatiguai pendant pluſieurs mois à mettre ce retranchement dans ſa perfection, & je n'eus point de repos avant que de le voir fini.

Cet ouvrage étant achevé, je remplis un grand eſpace de terre hors du rempart, de rejetons d'un bois ſemblable à de l'oſier, propre à s'affermir & à croître de tems en tems ; je crois que j'en fichai en terre dans une ſeule année plus de vingt mille, de ſorte que je laiſſois un vide aſſez grand entre ces bois & mon rempart, afin de pouvoir découvrir l'ennemi, & qu'il ne pût me dreſſer des embûches au milieu de ces jeunes arbres.

Deux ans après ils formoient déja un bocage épais ; & dans ſix ans j'avois devant ma demeure une forêt d'une telle épaiſſeur, & d'une ſi grande force, qu'elle étoit abſolument impénétrable, & qu'ame qui vive ne ſe ſeroit mis dans l'eſprit qu'elle cachât l'habitation d'une créature humaine.

Comme je n'avois point laiſſé d'avenue à mon château, je me ſervois, pour y entrer & en ſortir, de deux échelles ; avec la premiere je montois juſqu'à un endroit du roc où il y avoit place pour poſer la ſeconde ; & quand je les avois retirées l'une & l'autre, il n'étoit pas poſſible à ame vivante de venir à moi, ſans courir les plus grands dangers. D'ailleurs, quand quelqu'un auroit eu aſſez de bonheur pour deſcendre du roc, il ſe ſeroit encore trouvé au-delà de mon retranchement extérieur.

C'eſt ainſi que, pour ma conſervation, je pris toutes les meſures que la prudence humaine étoit capable de me ſuggérer; & l'on verra bientôt que ces précautions n'étoient pas abſolument inutiles, quoique ce ne fût alors qu'une crainte vague qui me l'inſpirât.

Pendant ces occupations je ne laiſſois pas d'avoir l'œil ſur mes autres affaires, je m'intéreſſois ſur-tout à mon petit troupeau de chevres, qui commençoient non-ſeulement à être d'une grande reſſource pour moi dans les occaſions préſentes, mais qui pour l'avenir me faiſoient eſpérer l'épargne de mon plomb, de ma poudre & de mes fatigues, que ſans elles j'aurois dû employer à la chaſſe des chevres ſauvages. J'aurois été au déſeſpoir de perdre un avantage ſi conſidérable, & d'être obligé à la peine d'aſſembler & d'élever un nouveau troupeau.

Après une mûre délibération, je ne trouvai que deux moyens de les mettre hors d'inſulte. Le premier étoit de creuſer une autre caverne ſous terre, & de les y faire entrer toutes les nuits; & le ſecond, de faire deux ou trois autres petits enclos, éloignés les uns des autres, & les plus cachés qu'il fût poſſible, dans chacun deſquels je puſſe renfermer une demi-douzaine de jeunes chevres, afin que ſi quelque déſaſtre arrivoit au troupeau en général, je puſſe le remettre ſur pied en peu de tems, & avec peu de peine: quoique ce dernier parti demandât beaucoup de fatigue & de tems, il me parut le plus raiſonnable.

Pour exécuter ce deſſein, je me mis à parcourir tous les recoins de l'île, & je trouvai bientôt un endroit auſſi détourné que je le ſouhaitois. C'étoit une piece de terre unie au beau milieu des bois les plus épais, où, comme je l'ai dit, j'avois failli à me perdre un jour en revenant de la partie orientale de l'île. C'étoit déja une eſpece d'enclos dont la nature avoit preſque fait tous les frais, & qui par conſéquent n'exigeoit pas un travail ſi rude que celui que j'avois employé à mes autres enclos.

Je mis auſſi-tôt la main à l'œuvre, & dans moins d'un mois j'avois ſi bien aidé la nature, que mes chevres, qui étoient déja paſſablement bien apprivoiſées, pouvoient être en ſûreté dans cet aſyle : j'y conduiſis d'abord deux mâles & deux femelles, après quoi je me mis à perfectionner mon ouvrage à loiſir.

Le ſeul veſtige d'un homme me coûta tout ce travail, & il y avoit déja deux ans que je vivois dans ces tranſes mortelles, qui répandoient une grande amertume ſur ma vie, comme s'imagineront ſans peine tous ceux qui ſavent ce que c'eſt que d'être engagé perpétuellement dans les pieges d'une terreur panique. Je dois remarquer ici avec douleur, que les troubles de mon eſprit dérangeoient extrêmement ma piété ; car la crainte de tomber entre les mains des antrhopophages, occupoit tellement mon imagination, que je me trouvois rarement en état de m'adreſſer à mon Créateur avec ce calme, & cette réſignation qui m'avoit été ordinaire autrefois. Je ne priois Dieu qu'avec l'accablement d'un homme environné de dangers, & qui doit s'attendre chaque ſoir à être mis en pieces, & mangé avant la fin de la nuit; & ma propre expérience m'oblige d'avouer, qu'un cœur rempli de tranquillité, d'amour & de reconnoiſſance pour ſon Créateur, eſt beaucoup plus propre à cet exercice de piété, qu'une ame ſaiſie, & troublée par de continuelles appréhenſions. A mon avis, le dérangement d'eſprit, cauſé par la crainte d'un malheur prochain, nous rend auſſi incapables de former une bonne priere, qu'une maladie qui nous atterre dans un lit de mort, nous rend diſpoſés à une véritable repentance.

La priere eſt un acte de l'eſprit, & un eſprit malade doit avoir bien de la peine à s'en acquitter comme il faut.

Après avoir mis ainſi en ſûreté une partie de ma proviſion vivante, je parcourus toute l'île pour chercher un ſecond lieu propre à recevoir un pareil dépôt. Un jour, m'avançant davantage vers la pointe occidentale de l'île que je n'avois encore fait, je crus voir d'une hauteur où j'étois une chaloupe bien avant dans la mer ; j'avois trouvé quelques lunettes d'approche dans un des coffres que j'avois ſauvé du vaiſſeau ; mais par malheur je n'en avois pas alors ſur moi, & je ne pus diſtinguer l'objet en queſtion, quoique j'euſſe fatigué mes yeux à force de les y fixer. Ainſi je reſtai dans l'incertitude ſi c'étoit une chaloupe ou non, & je réſolus de ne jamais plus ſortir ſans une de mes lunettes.

Etant deſcendu de la colline, & me trouvant dans un endroit où je n'avois jamais été auparavant, je fus pleinement convaincu qu'un veſtige d'homme n'étoit pas une choſe fort rare dans mon île, & que ſi une Providence particuliere ne m'avoit pas jeté du côté où les Sauvages ne venoient jamais, j'aurois ſu qu'il étoit très-ordinaire aux canots du continent de chercher une rade dans cette île, quand ils ſe trouvoient par haſard trop avant dans la haute mer. J'aurois appris encore qu'après quelque combat naval, les vainqueurs menoient leurs priſonniers ſur mon rivage, pour

pour les tuer & pour les manger en vrais Cannibales, comme ils étoient.

Ce qui m'inſtruiſit de ce que je viens de dire, étoit un ſpectacle que je vis alors ſur le rivage du côté du ſud-oueſt, ſpectacle qui me remplit d'étonnement & d'horreur ; j'apperçus la terre parſemée de crânes, de mains, de pieds, & d'autres oſſemens d'hommes ; j'obſervai près de là les reſtes d'un feu, & un banc creuſé dans la terre en forme de cercle, où ſans doute ces abominables Sauvages s'étoient placés, pour faire leur affreux feſtin.

Cette cruelle vue ſuſpendit pour quelque tems les idées de mes propres dangers; toutes mes appréhenſions étoient étouffées par les impreſſions que me donnoit cette brutalité infernale. J'en avois entendu parler ſouvent, & cependant la vue m'en choqua tout comme ſi la choſe ne m'étoit jamais entrée dans l'imagination ; je détournai mes yeux de ces horreurs, je ſentis de cruelles penſées, & je ſerois tombé en foibleſſe, ſi la nature ne m'avoit ſoulagé par un vomiſſement très-violent. Quoique revenu à moi-même, je ne pus me réſoudre à reſter dans cet endroit, & je tournai mes pas du côté de ma demeure.

Quand je me fus éloigné de ce lieu horrible, je m'arrêtai tout court comme un homme frappé de la foudre, & quand j'eus repris mes ſens, j'élevai mes yeux au ciel, & le cœur attendri, les yeux pleins de larmes, je rendis graces à Dieu de ce qu'il m'avoit fait naître dans une partie du monde éloignée d'un ſi abominable peuple; je le remerciai de ce que dans ma condition, que j'avois trouvée ſi miſérable, il m'avoit donné tant de différentes conſolations; ſur-tout celle de le connoître, & d'avoir lieu d'eſpérer en ſes bontés; félicité qui contrebalançoit abondamment la miſere que j'avois ſoufferte, & que je pouvois ſouffrir encore.

L'ame pleine de ces ſentimens de reconnoiſſance, je revins chez moi plus tranquille que je n'avois jamais été auparavant; parce que je remarquois que ces miſérables n'abordoient jamais l'île dans le deſſein de s'y mettre en poſſeſſion de quelque choſe, n'ayant pas beſoin d'y rien chercher, ou ne s'attendant pas apparemment d'y trouver grand'choſe ; en quoi ils étoient peut-être confirmés par les courſes qu'ils pouvoient avoir faites dans les forêts.

J'avois déja paſſé dix-huit ans ſans rencontrer perſonne, & je pouvois eſpérer d'en paſſer encore autant avec le même bonheur, à moins de me découvrir moi-même ; ce qui n'étoit nullement mon deſſein, qu'au cas que je trouvaſſe occaſion de faire connoiſſance avec une meilleure eſpece d'hommes que les Cannibales.

Cependant, l'horreur qui me reſta de leur brutale coutume, me jeta dans une eſpece de mélancolie, qui me tint pendant deux ans renfermé dans mes *propres domaines ;* j'entends par-là *mon château*, *ma maiſon de campagne*, *& mon nouvel enclos dans les bois*. Je n'allois dans ce dernier lieu, qui étoit la demeure de mes chevres, que quand il le falloit abſolument ; car la nature m'inſpiroit une ſi grande averſion pour ces abominables Sauvages, que j'avois auſſi peur de les voir, que de voir le diable en propre perſonne. Je n'avois garde non plus d'aller examiner l'état de ma chaloupe, & je réſolus plutôt d'en conſtruire une autre; car de faire le tour de l'île avec la vieille, pour l'approcher de mon habitation, il n'y falloit pas ſonger; c'étoit le vrai moyen de les rencontrer en mer, & de tomber entre leurs mains.

Le tems & la certitude où j'étois que je ne courois aucun riſque d'être déterré, me remit peu-à-peu dans mon train de vie ordinaire, excepté que j'avois l'œil plus alerte qu'auparavant, & que je ne tirois plus mon fuſil, de peur d'exciter la curioſité des Sauvages, ſi par haſard ils ſe trouvoient dans l'île. C'étoit par conſéquent un grand bonheur pour moi, de m'être pourvu d'un troupeau de chevres apprivoiſées, de n'être pas contraint d'aller à la chaſſe des Sauvages; ſi j'en attrapois quelqu'une, ce n'étoit que par le moyen de pieges & de trapes. Je ne ſortois pourtant jamais ſans mon mouſquet; & comme j'avois ſauvé trois piſtolets du vaiſſeau, j'en avois toujours deux pour le moins, que je portois dans ma ceinture de peau de chevre. J'y ajoutois un de mes grands coutelas que je m'étois mis à fourbir, & pour lequel j'avois fait de la même peau un porte-épée. On croira facilement que dans mes ſorties j'avois l'air formidable, ſi l'on ajoute à la deſcription que j'ai déja faite de ma figure, les deux piſtolets, & ce large ſabre qui pendoit à mon côté ſans fourreau.

Ces précautions néceſſaires étoient la ſeule choſe qui m'inquiétoit en quelque ſorte; & conſidérant ma condition d'un œil tranquille, je commençai à ne la trouver guere miſérable en comparaiſon de bien d'autres. En réfléchiſſant là-deſſus, je vis qu'il y auroit peu de murmure parmi les hommes dans quelque état qu'ils puſſent ſe trouver, s'ils ſe portoient à la reconnoiſſance par la conſidération d'un état plus déplorable, plutôt que de nourrir leurs plaintes, en portant leurs yeux ſur ceux qui ſont plus heureux.

Quoiqu'il me manquât peu de choſes, j'étois ſûr pourtant que mes frayeurs, & les ſoins que j'avois eu de ma conſervation, avoient émouſſé ma ſubtilité ordinaire dans la recherche de mes commodités ; entre autres choſes , j'avois négligé par-là un bon deſſein qui m'avoit occupé autrefois, ſavoir, de ſécher une partie de mon grain , & de le rendre propre à faire de la biere.

Cetre penſée me paroiſſoit fort bizarre à moi-même , à cauſe du grand nombre de moyens qui me manquoient pour parvenir à mon but : je n'avois point de tonneaux pour conſerver ma biere ; & comme je l'ai déja obſervé , j'avois employé autrefois le travail de pluſieurs mois pour en conſtruire , ſans pouvoir en venir à bout : d'ailleurs , j'étois dépourvu de houblon pour la rendre durable , de levure pour la faire fermenter, & de chaudiere pour la faire bouillir : malgré tous ces inconvéniens, je ſuis perſuadé que ſans les appréhenſions que les Sauvages m'avoient cauſées , je l'aurois entrepris , & peut-être avec ſuccès ; puiſque j'abandonnois rarement un deſſein quand je me l'étois une fois fourré dans la tête , & que j'avois commencé à y mettre la main.

Mais à préſent mon eſprit inventif s'étoit tourné d'un tout autre côté , & je ne faiſois que ruminer nuit & jour ſur les moyens de détruire quelques-uns de ces monſtres au milieu de leurs divertiſſemens ſanguinaires, & de ſauver leur victime, s'il étoit poſſible. Je remplirois un plus grand volume que celui-ci, de toutes les penſées qui me rouloient dans l'eſprit ſur la maniere de tuer une troupe de ces Sauvages, ou du moins de leur donner une alarme aſſez chaude pour les détourner de remettre jamais les pieds dans l'île; mais tout cela n'aboutiſſoit à rien; toute ma reſſource étoit en moi-même; & que pouvoit faire un ſeul homme au milieu d'une trentaine de gens armés de javelots, de dards & de fleches, dont les coups étoient auſſi ſûrs que ceux de mes armes à feu?

Quelquefois je ſongeois à creuſer une mine ſous l'endroit où ils faiſoient leur feu, & d'y placer cinq ou ſix livres de poudre à canon, qui s'allumant dès que leur feu y pénétreroit, feroit ſauter en l'air tout ce qui ſe trouveroit aux environs. Mais j'étois fâché de perdre tout d'un coup tant de poudre de ma proviſion, qui ne conſiſtoit plus que dans un ſeul baril : de plus, je ne pouvois avoir aucune certitude du bon effet de ma mine, qui peut-être n'auroit fait que leur griller les oreilles, ſans leur donner aſſez de frayeur pour abandonner l'île pour toujours. Je renonçai donc à cette entrepriſe, & je me propoſai plutôt de me mettre en embuſcade dans un lieu convenable, avec mes trois fuſils chargés à double charge, & de tirer ſur eux au milieu de leur cérémonie ſanguinaire ; ſûr d'en tuer ou d'en bleſſer du moins deux ou trois à chaque coup, & de venir facilement à bout du reſte, quand même ils ſeroient une vingtaine, en tombant ſur eux avec mes trois piſtolets & mon ſabre.

J'employai pluſieurs jours à chercher un endroit propre à mon entrepriſe, & je deſcendis même fréquemment vers le lieu de leur feſtin, avec lequel je commençai à me familiariſer, ſur-tout dans le tems que mon eſprit étoit plein d'idées de vengeance & de carnage ; je n'étois que plus animé à l'exécution de mon deſſein, par les marques de la barbarie de ces cruels anthropophages.

A la fin, je trouvai un lieu dans un des côtés de la colline, où je pouvois attendre en ſûreté l'arrivée de leurs barques, & d'où, pendant qu'ils débarqueroient, je pouvois me gliſſer dans le plus épais du bois ; j'y avois découvert un arbre creux, capable de me cacher entiérement ; de-là je pouvois épier toutes leurs actions, & viſer ſur eux, quand en mangeant ils ſeroient ſi ſerrés, qu'il ſeroit preſque impoſſible de n'en pas mettre trois ou quatre hors de combat du premier coup.

Content de cet endroit, & réſolu d'exécuter mon entrepriſe, je préparai deux mouſquets & mon fuſil de chaſſe ; je chargeai chacun des premiers de ferraille, & de quatre ou cinq balles de piſtolet, & l'autre, d'une poignée de la plus groſſe dragée ; je laiſſai couler auſſi quatre balles ſur chaque piſtolet ; & dans cette poſture, fourni de munition pour une ſeconde & troiſieme décharge, je me préparai au combat.

Dans cette réſolution, je ne manquai pas de me trouver tous les matins au haut de la colline, éloignée de mon château d'un peu plus d'une lieue ; mais je fus ainſi plus de deux mois en ſentinelle, ſans faire la moindre découverte, & ſans voir la moindre barque, non-ſeulement auprès du rivage, mais même dans tout l'Océan, autant que ma vue, aidée par mes lunettes, pouvoit s'étendre.

Pendant tout ce tems, mon deſſein ſubſiſtoit dans toute ſa vigueur, & je continuai à être dans toute la diſpoſition néceſſaire pour maſſacrer une trentaine de ces Sauvages, pour un crime où je n'étois intéreſſé que par la chaleur d'un faux zele animé par la coutume inhumaine de ces barbares. Il ne me venoit pas ſeulement dans l'eſprit, que la Providence, dans ſa direction infiniment ſage de ce monde, avoit ſouffert que ces pauvres gens n'euſſent pas d'autres guides pour leur conduite que leurs paſſions corrompues, & que par une tradition malheureuſe ils s'étoient familiariſés avec une coutume affreuſe, où rien n'auroit pu les porter que la corruption humaine, abandonnée du ciel, & ſoutenue par des inſtigations infernales.

A la fin, la fatigue de tenter ſi longtems en vain la même entrepriſe, me fit raiſonner avec juſteſſe ſur l'action que j'allois commettre. Quelle autorité, dis-je, quelle vocation ai-je pour m'établir juge & bourreau ſur ces gens, que depuis pluſieurs ſiecles le ciel a permis d'être les exécuteurs de ſa juſtice les uns envers les autres ? Quel droit ai-je de venger le ſang qu'ils répandent tour à tour ? Comment ſais-je ce que la Divinité elle-même juge de cette action, qui me paroît ſi criminelle ? Du moins eſt-il certain que ces peuples, en la commettant, ne péchent point contre les lumieres de leurs conſciences, & qu'ils ſont fort éloignés de la conſidérer comme un crime. Ils n'ont pas le moindre deſſein de braver la juſtice divine, comme nous faiſons nous autres dans la plupart de nos péchés. Ils ne ſe font pas une plus grande affaire de tuer un priſonnier & de le manger, que nous de tuer un bœuf, ou de manger un mouton.

Il ſuivoit de-là, que mon entrepriſe n'étoit rien moins que légitime, & que ces Sauvages ne devoient non plus paſſer pour meurtriers, que les chrétiens qui, dans un combat, font paſſer, ſans quartier, au fil de l'épée des troupes entieres de leurs ennemis, quoiqu'ils aient mis bas les armes,

Enfin, ſuppoſé que rien ne fût plus criminel que la brutalité de ces peuples, ce n'étoit pas mon affaire; ils ne m'avoient jamais offenſé perſonnellement; & ce que j'entreprenois, ne pouvoit être excuſé que par la néceſſité de me défendre moi-même contre leurs attaques, deſquelles je n'avois rien à craindre, ces gens ne me connoiſſant pas ſeulement, bien loin de former des deſſeins contre ma vie. En former contre la leur, c'étoit juſtifier la barbarie par laquelle les Eſpagnols avoient détruit des millions d'Africains, qui, bien que barbares & idolâtres, coupables des cérémonies les plus horribles, comme celle, par exemple, d'immoler des hommes à leurs idoles, étoient pourtant un peuple fort innocent, par rapport à leurs bourreaux.

Auſſi eſt-il certain que les Eſpagnols eux-mêmes conſpirent avec tous les autres chrétiens, à parler de cette deſtruction

comme

comme d'un carnage abominable, qu'il n'eſt poſſible de juſtifier ni devant Dieu, ni devant les hommes. Le nom même d'*Eſpagnols* eſt devenu par-là terrible à tous les peuples, comme ſi les royaumes d'Eſpagne produiſoient une race particuliere d'hommes dépourvus de ces principes de tendreſſe & de pitié, qui forment le caractere d'une ame généreuſe.

Ces conſidérations calmerent ma fureur, & peu-à-peu je renonçai à mes meſures, en concluant qu'elles étoient injuſtes, & qu'il falloit attendre à les exécuter, juſqu'à ce qu'ils euſſent commencé les hoſtilités.

Je pris d'autant plus cette réſolution, que le premier parti, loin d'être un moyen de me conſerver, tendoit abſolument à ma ruine; car c'étoit aſſez d'un ſeul Sauvage de toute une troupe, échappé à mes mains, pour donner de mes nouvelles à tout un peuple, & pour l'attirer dans l'île, afin de venger la mort de leurs compatriotes; & je pouvois fort bien me paſſer d'une pareille viſite.

Je conclus donc que la raiſon & la politique devoient me détourner également de me mêler des actions des Sauvages, & que mon unique affaire étoit de me tenir à l'écart, & de ne pas faire ſoupçonner par la moindre marque, qu'il y avoit des êtres raiſonnables dans l'île.

Cette prudence étoit ſoutenue par la religion, qui me défendoit de tremper mes mains dans le ſang innocent; innocent, dis-je, par rapport à moi; car, pour les crimes que l'habitude avoit rendus communs à tous ces peuples, je devois les abandonner à la juſtice de Dieu, qui eſt le roi des nations, & qui ſait punir les crimes des nations entieres par des punitions nationales.

Je trouvois tant d'évidence dans toutes ces réflexions, que j'eus une ſatisfaction inexprimable de n'avoir pas commis une action, que la raiſon me dépeignoit auſſi noire qu'un meurtre volontaire; & je rendis graces à Dieu à genoux, d'avoir délivré mes mains de ſang, en le ſuppliant de me ſauver par ſa providence de la main des barbares, & de m'empêcher de rien attenter contre eux, que dans la néceſſité d'une défenſe légitime.

Je reſtai dans cette diſpoſition pendant tout un an, ſi éloigné de chercher le moyen d'attaquer les Sauvages, que je ne daignois pas monter une ſeule fois ſur la colline, pour en découvrir, ou pour examiner s'ils étoient débarqués ou non, craignant toujours d'être tenté par quelque occaſion avantageuſe de renouveller mes deſſeins contre eux. Je ne fis qu'en éloigner ma barque, & la mener du côté oriental de l'île, où je la plaçai dans une cavité que je trouvai ſous des rochers élevés, & que les courans rendoient impraticables aux canots des Sauvages.

Je vécus depuis ce tems-là plus retiré que jamais, ne ſortant que pour m'acquitter de mes devoirs ordinaires, pour traire mes chevres femelles, & pour nourrir le petit troupeau que j'avois caché dans le bois, qui étant tout-à-fait de l'autre côté de l'île, étoit entiérement hors d'inſulte: car, ſelon toutes les apparences, les Cannibales n'étoient pas d'humeur à abandonner jamais le rivage, & ils y avoient été ſouvent, auſſi-bien avant que j'euſſe pris toutes mes précautions, qu'après. Quand j'y penſois, je réfléchiſſois avec horreur ſur la ſituation où j'aurois été, ſi je les avois rencontrés autrefois, quand, nu & déſarmé, je n'avois pour ma défenſe qu'un ſeul fuſil chargé de dragées. Dans ce tems-là je parcourois ſans ceſſe toute l'île; & quelle auroit été ma frayeur, ſi, au lieu de voir un ſeul veſtige, j'avois trouvé une vingtaine de Sauvages, qui n'auroient pas manqué de me donner la chaſſe, & de m'atteindre bientôt par la vîteſſe extraordinaire de leur courſe!

Je friſſonnois en ſongeant qu'il n'y auroit eu aucune reſſource pour moi dans cette occaſion, & que même je n'aurois pas eu la préſence d'eſprit néceſſaire pour m'aider des moyens qui auroient pu être en mon pouvoir; moyens bien inférieurs à ceux que mes précautions m'avoient fournis à la fin. Ces idées me jetoient ſouvent dans un profond abattement, qui étoit ſuivi par des ſentimens de reconnoiſſance pour Dieu, qui m'avoit délivré de tant de dangers inconnus, & de tant de malheurs dont j'aurois été capable de me ſauver, n'ayant pas la moindre notion de leur poſſibilité.

Tout ceci renouvella dans mon eſprit une réflexion que j'avois faite ſouvent, quand je commençai à remarquer les bénignes diſpoſitions du ciel, à l'égard des dangers qui nous environnent dans cette vie. Combien de fois en ſommes-nous délivrés comme par miracle, ſans le ſavoir ? Combien de fois n'arrive-t-il pas qu'en héſitant ſi nous irons par un chemin ou par un autre, un motif ſecret nous détermine vers une autre route que celle où nous portoient notre deſſein, nos inclinations & nos affaires ? Nous ignorons quel pouvoir nous dirige de cette maniere ; mais nous découvrons enſuite, que ſi nous avions pris le chemin où notre intérêt apparent ſembloit nous appeller, nous aurions pris le chemin de notre ruine.

Après pluſieurs expériences de cette vérité, je me ſuis fait une regle de ſuivre conſtamment les ordres de ce pouvoir inconnu, ſans en avoir d'autre raiſon, que l'impreſſion même que je ſens alors dans mon ame. Je pourrois donner pluſieurs exemples du ſuccès de cette conduite dans tout le cours de ma vie, tirés ſur-tout des dernieres années de mon ſéjour dans cette île ; j'y aurois plus réfléchi, ſi je les avois contemplées de l'œil dont je les regarde à préſent ; mais il n'eſt jamais trop tard pour devenir ſage, & je ne puis qu'avertir tout homme capable de prudence, dont la vie eſt ſujette à des incidens extraordinaires, de ne pas négliger de pareils avertiſſemens ſecrets de la Providence, de quelque intelligence inviſible qu'ils puiſſent venir. Pour moi je les regarde comme une preuve certaine du commerce & de la communication ſecrette des eſprits purs avec ceux qui ſont unis à des corps : preuve inconteſtable que j'aurai occaſion de confirmer par pluſieurs exemples, dans le récit du reſte de mes aventures dans cette ſolitude.

Le lecteur ne trouvera pas étrange, ſi je confeſſe que les inquiétudes & les dangers où je paſſois ma vie, m'avoient détourné entiérement du ſoin de mes commodités, & que je ſongeois plus à vivre, qu'à vivre agréablement : je ne me ſouciois plus de mettre un clou nulle part, ou d'affermir un morceau de bois, crainte de faire du bruit; beaucoup moins avois-je le cœur de tirer un coup de fuſil, & c'étoit avec toute l'inquiétude poſſible que je me haſardai à allumer du feu, dont la fumée viſible, à une grande diſtance, auroit pu aiſément me trahir. Pour cette raiſon je tranſportai mes affaires, qui demandoient du feu du côté de mon nouvel appartement dans le bois, où je trouvai enfin, après pluſieurs allées & vennes, & avec tout le raviſſement imaginable, une cave naturelle d'une grande étendue, dont je ſuis ſûr que jamais Sauvage n'avoit vu l'ouverture, bien loin d'être aſſez hardi pour y entrer; ce que peu d'hommes euſſent oſé haſarder, à moins que d'avoir, comme moi, un beſoin extrême d'une retraite aſſurée.

L'entrée de cet antre étoit derriere un grand rocher, & je la découvris par haſard, ou, pour parler plus ſagement, par un effet particulier de la Providence, en coupant quelques groſſes branches d'arbres pour les brûler & en conſerver le charbon; moyen dont je m'étois aviſé, pour éviter de faire de la fumée en cuiſant mon pain, & en préparant mes autres mets.

Dès que j'eus trouvé cette ouverture derriere quelques brouſſailles épaiſſes, ma curioſité me porta à y entrer, ce que je fis avec peine. J'en trouvai le dedans ſuffiſamment large pour m'y tenir debout ; mais j'avoue que j'en ſortis avec plus de précipitation que je n'y étois entré ; après que, portant mes regards plus loin dans cet antre obſcur, j'y eus apperçu deux grands yeux brillans comme deux étoiles, ſans ſavoir ſi c'étoit les yeux d'un homme ou d'un démon.

Après quelques momens de délibération, je revins à moi, & je me reprochai la foibleſſe de craindre le diable, moi qui avois vécu vingt ans dans ce déſert, & qui avois l'air plus effroyable peut-être que tout ce qu'il pouvoit y avoir de plus affreux dans la caverne. Là-deſſus je repris courage, & me ſaiſiſſant d'un tiſon enflammé, je rentrai bruſquement dans l'antre ; mais à peine eus-je fait trois pas en avant, que ma frayeur redoubla par un grand ſoupir que j'entendis, ſuivi d'un ſon ſemblable à des paroles mal articulées, & d'un autre ſoupir encore plus terrible. Une ſueur froide ſortit de tous côtés de mon corps ; & ſi j'avois eu un chapeau ſur la tête, je crois que mes cheveux, à force de ſe dreſſer, l'auroient fait tomber à terre. Je fis cependant tous mes efforts pour diſſiper ma crainte, par la penſée que la Puiſſance divine, qui étoit préſente ici comme ailleurs, pouvoit me protéger contre les plus grands périls ; & avançant avec intrépidité, je découvris bientôt une vieille chevre mâle d'une grandeur extraordinaire, couchée à terre, & prête à mourir de vieilleſſe.

Je la pouſſai un peu, pour eſſayer ſi je pouvois la faire ſortir de là ; elle fit effort pour ſe lever, mais ſans y pouvoir réuſſir. Je m'en mettois peu en peine, perſuadé que tant qu'elle ſeroit en vie, elle feroit la même peur à quelque Sauvage, s'il étoit aſſez hardi pour ſe fourrer dans cet antre.

Pleinement tranquilliſé alors, je portai les yeux de tous côtés, & je trouvai la caverne aſſez étroite & ſans figure réguliere, puiſque la nature ſeule y avoit travaillé ſans aucun ſecours de l'induſtrie humaine. Je découvris dans l'enfoncement une ſeconde ouverture, mais ſi baſſe qu'il étoit impoſſible d'y entrer qu'à quatre pieds, ce que je différai juſqu'à ce que je puſſe tenter l'aventure, muni de chandelles & d'un fuſil à faire du feu. J'y revins le jour après avec une proviſion de ſix groſſes chandelles, que j'avois faites de graiſſe de chevre; & après avoir rampé par cette étroite ouverture l'eſpace de dix aunes, je me mis beaucoup plus au large. Je me trouvai ſous une voûte élevée à peu près à la hauteur de vingt pieds, & je puis proteſter que dans toute l'île il n'y avoit rien de ſi beau, & de ſi digne d'être conſidéré que ce ſouterrain; la lumiere de deux chandelles que j'avois allumées, étoit réfléchie de plus de cent mille manieres, par les murailles qui étoient à l'entour. Je ne ſaurois dire ce qui étoit la cauſe d'un objet ſi brillant; ſi c'étoient des diamans, d'autres pierres précieuſes, ou bien de l'or: le dernier me paroît le plus vraiſemblable.

En un mot, c'étoit la plus charmante grotte qu'on puiſſe imaginer: quoique parfaitement obſcure, le fond en étoit uni & ſec, couvert d'un gravier fin & délié : on n'y voyoit aucune trace d'animal venimeux ; aucune vapeur, aucune humidité ne paroiſſoit ſur les murailles.

Le ſeul déſagrément qu'il y avoit, c'étoit la difficulté de l'entrée ; mais ce déſagrément même en faiſoit la ſûreté. J'étois charmé de ma découverte, & je réſolus d'abord de porter, dans cette grotte, tout ce dont la conſervation m'inquiétoit le plus ; ſur-tout mes munitions & mes armes de réſerve.

Ce deſſein me donna occaſion d'ouvrir mon baril de poudre, que j'avois ſauvé de la mer. Je trouvai que l'eau y avoit pénétré de tous côtés, à peu près à la profondeur de trois ou quatre pouces, & que la poudre mouillée avoit formé une eſpece de croûte, qui avoit conſervé le reſte, comme une noix eſt conſervée dans ſa coque : de cette maniere il me reſtoit au centre du baril une ſoixantaine de livres de fort bonne poudre à canon, que je portai toute dans ma grotte avec tout le plomb que j'avois encore, & je n'en gardai dans mon château que ce qui m'étoit néceſſaire pour me défendre, en cas de ſurpriſe.

Dans cette ſituation je me comparois aux géans de l'antiquité, qui habitoient des antres inacceſſibles, perſuadé que quand les Sauvages me donneroient la chaſſe, quelque nombreux qu'ils fuſſent, ils ne m'attraperoient pas, ou du moins n'oſeroient pas m'attaquer dans ma nouvelle grotte.

La vieille chevre mourut le jour après ma découverte, à l'entrée de la caverne, où je trouvai plus à propos de l'enterrer, que de m'efforcer à en tirer le cadavre dehors.

J'étois alors dans la vingt-troiſieme année de ma réſidence dans cette île, & ſi accoutumé à ma façon d'y vivre, que, ſans la crainte des Sauvages, j'aurois été content d'y paſſer le reſte de mes jours, & de mourir dans la grotte, où j'avois enſeveli la chevre. Je m'étois même ménagé de quoi m'amuſer & me divertir, ce qui m'avoit manqué autrefois; j'avois enſeigné à parler à mon perroquet, comme je l'ai déja

déja dit ; & il s'en acquittoit ſi bien, que ſa converſation a été d'un grand agrément pour moi pendant vingt-ſix ans que nous avons vécu enſemble. On débite dans le Bréſil que ces animaux vivent un ſiecle. Il vit donc peut-être encore, & il appelle, ſelon ſa coutume, le *pauvre Robinſon Cruſoé.* Certainement ſi quelque Anglois avoit le malheur d'aborder à cette île, & l'entendoit cauſer, il le prendroit pour le diable. Mon chien me fut encore un agréable & fidele compagnon pendant ſeize ans, après leſquels il mourut de pure vieilleſſe. Pour mes chats, ils s'étoient tellement multipliés, que de peur qu'ils ne me dévoraſſent avec tout ce que je poſſédois, j'avois été obligé d'en tuer pluſieurs à coups de fuſil : mais j'eus du repos de ce côté-là, dés que j'eus forcé les vieux à déſerter, faute d'alimens, & à ſe jeter dans les bois avec toute leur race. Je n'en avois gardé que deux ou trois favoris, dont j'avois grand ſoin de noyer les petits dès qu'ils venoient au monde ; le reſte de mon domeſtique conſiſtoit en deux chevreaux que j'avois accoutumés à manger de ma main,

& deux autres perroquets, qui jaſoient aſſez bien pour prononcer *Robinſon Cruſoé*, mais qui étoient bien éloignés de la perfection de l'autre, pour lequel j'avois auſſi pris beaucoup plus de peine. J'avois encore quelques oiſeaux de mer, dont j'ignore les noms; je les avois attrapés ſur le rivage, & leur avois coupé les ailes; ils habitoient & pondoient dans le jeune bois que j'avois planté devant le retranchement de mon château, & ils contribuoient beaucoup à mon divertiſſement. J'étois content encore un coup, pourvu que les Sauvages ne vinſſent pas troubler ma tranquillité.

Mais le ciel en avoit ordonné autrement; & je conſeille à tous ceux qui liront mon hiſtoire, d'en tirer la réflexion ſuivante. Combien de fois n'arrive-t-il pas, dans le cours de notre vie, que le mal que nous évitons avec le plus de ſoin, & qui nous paroît le plus terrible, quand nous y ſommes tombés, ſoit, pour ainſi dire, la porte de notre délivrance & l'unique moyen de finir tous nos malheurs? Cette vérité a été ſur-tout remarquable les dernieres années de ma vie ſolitaire dans cette île, comme le lecteur le verra bientôt.

C'étoit dans le mois de décembre, le tems ordinaire de ma moiſſon, qui m'obligeoit à être preſque des jours entiers en campagne, quand, ſortant un matin un peu avant le lever du ſoleil, je fus ſurpris par la vue d'une lumiere ſur le rivage, à une grande demi-lieue de moi: ce n'étoit pas du côté où j'avois obſervé que les Sauvages abordoient d'ordinaire; je vis avec la derniere douleur, que c'étoit du côté de mon habitation.

La peur d'être ſurpris me fit entrer bien vîte dans ma grotte, où j'avois beaucoup de peine à me croire en ſûreté, à cauſe que mon grain à moitié coupé pouvoit découvrir aux Sauvages que l'île étoit habitée, & les porter à me chercher par-tout juſqu'à ce qu'ils m'euſſent déterré.

Dans cette appréhenſion je retournai vers mon château, & ayant retiré mon échelle après moi, je me préparai à la défenſe; je chargeai tous mes piſtolets, auſſi-bien que l'artillerie que j'avois placée dans mon nouveau retranchement, réſolu de me battre juſqu'à mon dernier ſoupir, ſans oublier d'implorer la protection divine ; & dans cette poſture j'attendis l'ennemi pendant deux heures, fort impatient de ſavoir ce qui ſe paſſoit au dehors, mais n'ayant perſonne pour aller reconnoître.

Incapable de ſoutenir plus long-tems une ſi cruelle incertitude, je m'enhardis à monter ſur le haut du rocher, par le moyen de mes deux échelles, & me mettant ventre à terre, je me ſervis de ma lunette d'approche, pour découvrir de quoi il s'agiſſoit. Je vis d'abord neuf Sauvages aſſis en rond autour d'un petit feu, non pas pour ſe chauffer, car il faiſoit une chaleur extrême, mais apparemment pour préparer quelques mets de chair humaine, qu'ils avoient apportée avec eux, morte ou en vie, c'eſt ce que je ne pouvois pas ſavoir.

Ils avoient avec eux deux canots qu'ils avoient tirés ſur le rivage ; & comme c'étoit alors le tems du flux, ils paroiſſoient attendre le reflux pour s'en retourner, ce qui calma un peu mon trouble ; puiſque je concluois de là qu'ils venoient & retournoient toujours de la même maniere, &

que je pouvois battre la campagne ſans danger durant le flux, pourvu que je n'en euſſe pas découvert auparavant ſur le rivage ; obſervation qui me fit continuer ma moiſſon, dans la ſuite, avec aſſez de tranquillité.

La choſe arriva préciſément comme je l'avois conjecturé. Dès que la marée commença à aller du côté de l'occident, je les vis ſe jeter dans leurs barques, & faire force de rames : ce n'étoit pas ſans s'être divertis auparavant par des danſes, comme je le remarquai par leurs poſtures & par leurs geſticulations. Quelque forte que fût mon attention à les examiner, ils m'avoient paru abſolument nus, mais il me fut impoſſible de diſtinguer leur ſexe.

Auſſi-tôt que je les vis embarqués, je ſortis avec deux fuſils ſur mes épaules, deux piſtolets à ma ceinture, & mon large ſabre à mon côté, & avec tout l'empreſſement poſſible je gagnai la colline, d'où j'avois vu pour la premiere fois les marques des feſtins horribles de ces Cannibales ; & là je m'apperçus qu'il y avoit eu de ce côté trois autres canots, qui étoient tous en mer, auſſi-bien que les autres, pour regagner le continent.

Deſcendu ſur le rivage, je vis de nouveau les marques horribles de leur brutalité, & j'en conçus tant d'indignation, que je réſolus, pour la ſeconde fois, de tomber ſur la premiere troupe que je rencontrerois, quelque nombreuſe qu'elle pût être.

Les viſites qu'ils faiſoient dans l'île, devoient être fort rares, puiſqu'il ſe paſſa plus de quinze mois avant que j'en reviſſe le moindre veſtige; je vivois pourtant pendant tout ce tems dans les plus cruelles appréhenſions, dont je ne voyois aucun moyen de me délivrer.

Je continuois cependant toujours dans mon humeur meurtriere, & j'employois preſque toutes les heures du jour, dont j'aurois pu faire un meilleur uſage, à dreſſer le plan de mon attaque, la premiere fois que j'en aurois l'occaſion, ſur-tout ſi je trouvois leurs forces diviſées, comme la derniere fois. Je ne conſidérois pas ſeulement qn'en tuant tantôt un de leurs partis, & tantôt un autre, ce ſeroit toujours à recommencer, & qu'à la fin je deviendrois un plus grand meurtrier, que ceux même dont je voulois punir la barbarie.

Mes inquiétudes renouvellées par cette derniere rencontre, répandoient beaucoup d'amertume ſur ma vie : quand je me haſardois à ſortir de ma retraite, c'étoit avec toute la précaution poſſible, & en tournant continuellement les yeux ſur tous les objets dont j'étois environné. Quel bonheur pour moi d'avoir mis mon troupeau en ſûreté, & d'être diſpenſé de faire feu ſur les chevres ſauvages ! Il eſt vrai que le bruit auroit pu mettre en fuite un petit nombre de Sauvages effrayés ; mais je devois être convaincu qu'ils reviendroient avec pluſieurs centaines de canot, & je ſavois ce que j'avois alors à attendre de leur inhumanité. Cependant je fus aſſez heureux pour n'en voir plus juſqu'au mois de mai de la vingt-quatrieme année de ma vie ſolitaire, dans lequel j'eus avec eux une rencontre très-ſurprenante, que je rapporterai dans ſon lieu.

Durant ces quinze mois, je paſſois les

jours dans des penſées inquiétantes, & les nuits j'avois des ſonges effrayans, qui me réveilloient ſouvent en ſurſaut; je rêvois ſouvent que je tuois des Sauvages, & que je peſois les raiſons qui m'autoriſoient à ce carnage.

C'étoit à-peu-près le milieu du mois de mai (ſelon le poteau où je marquois chaque jour, & qui me ſervoit de calendrier) quand il fit une tempête terrible, accompagnée de tonnerre & d'éclairs. La nuit ſuivante ne fut pas moins épouvantable; & dans le tems que j'étois occupé à lire dans la bible, & à faire de ſérieuſes réflexions ſur ma lecture, je fus ſurpris d'un bruit comme celui d'un canon tiré en mer.

Cette ſurpriſe étoit bien différente de celles qui m'avoient ſaiſi juſqu'alors; je me levai avec tout l'empreſſement poſſible, & en moins de rien je parvins au haut du rocher, par le moyen de mes échelles. Dans le même moment une lumiere me prépara à entendre un ſecond coup de canon, qui frappa mes oreilles une demi-minute après, & dont le ſon devoit venir de ce côté de la mer où j'avois été emporté dans ma chaloupe par les courans.

Je jugeai d'abord que ce devoit être quelque vaiſſeau en péril, qui, par ces ſignaux demandoit du ſecours à quelque autre bâtiment qui alloit avec lui de conſerve. Je ſongeai là-deſſus que ſi j'étois incapable de lui donner du ſecours, il m'en pouvoit donner peut-être à moi; & dans cette vue je ramaſſai tout le bois ſec qui étoit aux environs, j'y mis le feu au haut de la colline; & quoique le vent fût violent, il ne laiſſa pas de s'enflammer à merveille, & j'étois ſûr qu'il devoit être apperçu par ceux du vaiſſeau, ſi mes conjectures là-deſſus étoient juſtes. Ils le virent ſans doute, car à peine mon feu fut-il dans toute ſa force, que j'entendis un troiſieme coup de canon, ſuivi de pluſieurs autres, venant tous du même endroit. J'entretins mon feu pendant toute la nuit, & quand il fit jour, & que l'air ſe fut éclairci, je vis quelque choſe à une grande diſtance à l'eſt de l'île, ſans pouvoir le diſtinguer même avec mes lunettes.

J'y fixai conſtamment la vue pendant tout le jour ; & comme je voyois toujours l'objet au même endroit, je crus que c'étoit un vaiſſeau à l'ancre. Ayant grande envie de ſatisfaire pleinement ma curioſité là-deſſus, je pris mon fuſil, & je m'avançai en courant du côté de la partie méridionale de l'île, où les courans m'avoient porté autrefois au pied de quelques rochers : je montai ſur le plus élevé de tous, & le tems étant alors ſerein, je vis clairement à mon grand regret le corps d'un vaiſſeau qui s'étoit briſé pendant la nuit ſur des rocs cachés, que j'avois trouvés quand je mis en mer avec ma chaloupe, & qui, réſiſtant à la violence de la marée, faiſoient une eſpece de contre-marée, par laquelle j'avois été délivré du plus grand danger que j'aie couru de ma vie.

C'eſt ainſi que ce qui cauſe la délivrance de l'un, eſt la deſtruction de l'autre ; car il ſemble que ces gens n'ayant aucune connoiſſance de ces rochers entiérement cachés ſous l'eau, y avoient été portés pendant la nuit, par un vent qui étoit tantôt eſt, & tantôt eſt-nord-eſt. S'ils avoient découvert l'île, ce qu'apparemment ils ne firent point, ils auroient ſans doute tâché de ſe ſauver à terre dans leur chaloupe; mais les coups de canon qu'ils avoient tirés en voyant mon feu, firent naître un grand nombre de penſées différentes dans mon eſprit. Tantôt je croyois qu'appercevant cette lumiere, ils s'étoient mis dans leur chaloupe pour gagner le rivage, mais que les ondes extrêmement agitées les avoient emportées; tantôt je m'imaginois qu'ils avoient commencé par perdre leur chaloupe, ce qui arrive ſouvent, quand les flots entrant dans le vaiſſeau, forcent les matelots à mettre la chaloupe en pieces, ou à la jeter dans la mer. D'autres fois je trouvois vraiſemblable que les vaiſſeaux qui alloient avec celui-ci de conſerve, avertis par ces ſignaux, en avoient ſauvé l'équipage. En d'autres momens je penſois qu'ils étoient entrés tous enſemble dans la chaloupe, & que les courans les avoient emportés dans le vaſte océan, où il n'y avoit aucun bonheur à attendre pour eux, & où ils mourroient peut-être de faim, à moins que de ſe manger les uns les autres, Tout cela n'étoit que conjectures ; & dans l'état où j'étois, tout ce que je pouvois faire, c'étoit de jeter un œil pitoyable ſur la miſere de ces pauvres gens, dont je tirois, par rapport à moi, cet avantage, que j'en devins de plus en plus reconnoiſſant envers Dieu, qui m'avoit donné tant de conſolations dans ma ſituation déplorable ; & qui des deux équipages qui étoient péris ſur ces côtés, avoit trouvé bon de ſauver ma vie ſeule. J'appris par-là à remarquer de nouveau, qu'il n'y a point d'état ſi bas, point de miſere ſi grande, où l'on ne trouve quelque ſujet de reconnoiſſance, en voyant au-deſſous de ſoi des ſituations encore plus malheureuſes.

Telle étoit la condition de ce malheureux équipage, dont la conſervation me ſembloit hors de toute vraiſemblance, à moins qu'il ne fût ſauvé par quelque autre bâtiment ; mais ce n'étoit-là tout au plus qu'une poſſibilité deſtituée de toute certitude par rapport à moi.

Je ne trouve point de paroles aſſez énergiques pour exprimer le deſir que j'avois d'en voir au moins un ſeul homme ſauvé, afin

afin de trouver un compagnon unique, avec qui je puſſe parler : dans tout le tems de ma ſolitude je n'avois jamais tant langui après la ſociété des hommes, ni ſenti ſi vivement le malheur d'en être privé.

Il y a dans nos paſſions certaines ſources ſecretes, qui vivifiées, pour ainſi dire, par des objets réellement préſens ou ſeulement préſens à l'imagination, ſe répandent vers cet objet avec tant de force, que l'abſence en devient la choſe du monde la plus inſupportable.

De cette nature étoient mes ſouhaits pour la conſervation d'un ſeul de ces hommes. Je répétai mille fois de ſuite : *Plût à Dieu qu'un ſeul fût échappé !* & en prononçant ces mots, mes paſſions étoient ſi vives, que mes mains ſe joignoient avec force ; & mes dents ſe ſerroient tellement dans ma bouche, que je fus un tems conſidérable avant de pouvoir les ſéparer.

Que les naturaliſtes expliquent de pareils phénomenes ; pour moi je me contente d'expoſer le fait dont j'ai été moi-même ſurpris, & qui étoit ſans doute cauſé par les fortes idées qui repréſentoient à mon imagination comme réelle & préſente, la conſolation que j'aurois tirée du commerce de quelque Chrétien.

Mais ce n'étoit pas-là le ſort de ces malheureux, ni le mien; car juſqu'à la derniere année de mon ſéjour dans cette île, j'ai ignoré ſi quelqu'un s'étoit ſauvé de ce naufrage: quelques jours après, j'eus ſeulement la douleur de voir ſur le ſable le cadavre d'un mouſſe noyé: il avoit pour tout habillement une veſte de matelot, une mauvaiſe paire de culottes & une chemiſe de toile blanche, de ſorte qu'il m'étoit impoſſible de deviner de quelle nation il pouvoit être: tout ce qu'il avoit dans ſes poches conſiſtoit en deux pieces de huit, & une pipe à tabac, qui étoit pour moi d'une valeur infiniment plus conſidérable que l'argent.

La mer étoit cependant devenue calme, & j'avois grande envie de viſiter le vaiſſeau, moins pour y trouver quelque choſe d'utile pour moi, que pour voir s'il n'y avoit pas quelque créature vivante, dont je puſſe ſauver la vie, & rendre par-là la mienne infiniment plus agréable.

Cette penſée faiſoit de ſi fortes impreſſions ſur moi, que je n'avois repos ni jour ni nuit avant que d'exécuter mon deſſein ; je ne doutois point qu'elles ne me vinſſent du ciel, & que ce ne fût s'oppoſer à mon propre bonheur que de n'y pas obéir.

Dans cette perſuaſion, je préparai tout pour mon voyage ; je pris une bonne quantité de pain, un pot rempli d'eau fraîche, une bouteille de ma liqueur forte, dont j'étois encore ſuffiſamment pourvu, & un panier plein de raiſins ſecs. Chargé de ces proviſions, je deſcendis vers ma chaloupe, je la nettoyai, je la mis à flot, & j'y portai toute cette cargaiſon ; enſuite je retournai pour chercher le reſte de ce qui m'étoit néceſſaire, ſavoir, du riz, un paraſol, deux douzaines de mes gâteaux, un fromage, & un pot de lait de chevre. Mon petit bâtiment étant ainſi chargé, je priai Dieu de bénir mon voyage, & raſant le rivage, je vins à la derniere pointe de l'île du côté du nord-eſt, d'où il falloit entrer dans l'océan, ſi j'étois aſſez hardi pour pourſuivre mon entrepriſe. Je regardai avec frayeur les courans, qui avoient autrefois failli à me perdre, & ce ſouvenir ne pouvoit que me décourager ; car ſi j'avois eu le malheur d'y donner, ils m'auroient emporté à coup ſûr bien avant dans la mer, hors de la vue de mon île ; & ſi un vent un peu gaillard ſe fût levé, c'en eût été fait de moi.

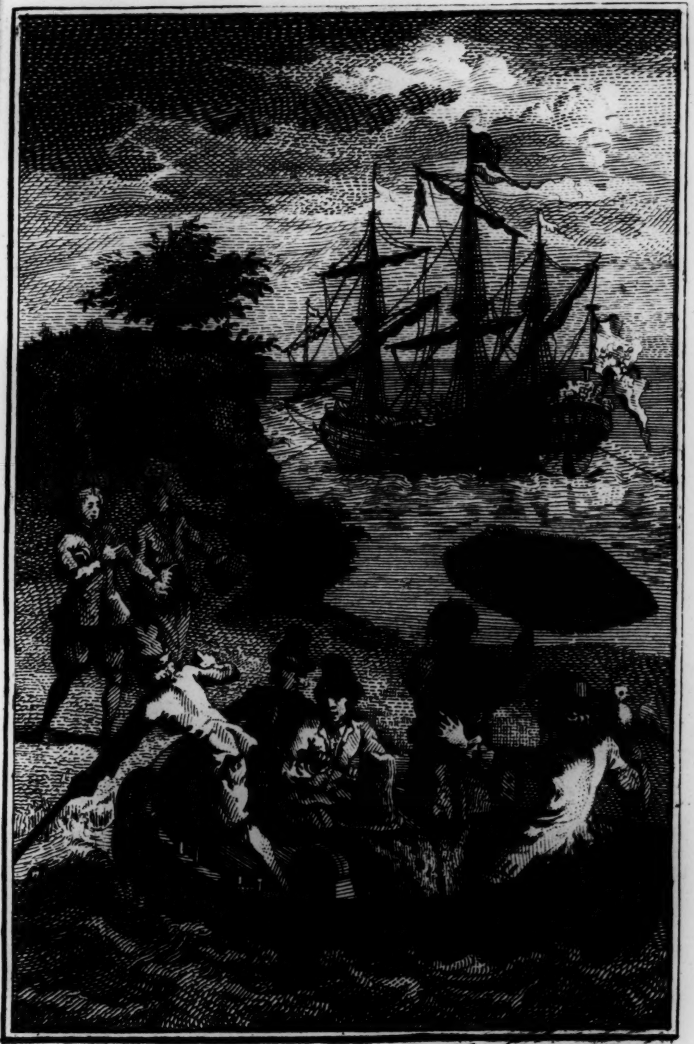
J'en étois ſi effrayé, que je commençai à abandonner ma réſolution, & ayant tiré ma chaloupe dans une petite ſinuoſité du rivage, je me mis ſur un petit tertre, fort balancé entre la crainte & le deſir d'achever mon voyage : j'y reſtai juſqu'à ce que la marée changeât, & que le flux commençât à venir, ce qui rendoit mon deſſein impraticable pendant quelques heures. Là-deſſus je me mis dans l'eſprit de monter ſur la dune la plus élevée, pour obſerver quelle route prenoient les courans pendant le flux, pour juger ſi, emporté par un des courans en mettant en mer, il n'y en avoit pas un autre qui pût me ramener avec la même rapidité. Je trouvai bientôt une hauteur, d'où l'on pouvoit obſerver la mer de côté & d'autre, & de-là je vis clairement que comme le courant du reflux ſortoit du côté de la pointe méridionale de l'île, ainſi le courant du flux rentroit du côté du nord, & qu'il étoit fort propre à me reconduire chez moi.

Enhardi par cette obſervation, je réſolus de ſortir le lendemain avec le commencement de la marée, & je le fis après avoir repoſé la nuit dans ma barque. Je dirigeai d'abord mon cours vers le nord, juſqu'à ce que je commençai à ſentir la faveur du courant, qui m'emporta bien avant du côté de l'eſt, ſans ſe rendre aſſez maître pour m'ôter toute la direction de mon bâtiment, qui avoit un bon gouvernail, & que j'aidois encore par ma rame : de cette façon je fus droit vers le vaiſſeau, & j'y arrivai en moins de deux heures.

C'étoit un fort triſte ſpectacle : le vaiſſeau, qui paroiſſoit Eſpagnol par ſa ſtructure, étoit comme cloué entre deux rocs ; la pouppe & une partie du corps du vaiſſeau étoit fracaſſé par la mer ; & comme la proue avoit donné contre les rochers avec une grande violence, le grand mât & le mât d'artimon s'étoient briſés par la baſe ; mais le beaupré étoit reſté en bon état, & paroiſſoit ferme vers la pointe de l'éperon.

Lorſque j'en fus tout près, un chien parut ſur le tillac , qui me voyant venir ſe mit à aboyer. Dès que je l'appellai il ſauta dans la mer , & je l'aidai à entrer dans ma barque , le trouvant à moitié mort de faim & de ſoif : je lui donnai un morceau de mon pain , qu'il engloutit comme un loup qui auroit langui pendant quinze jours dans la neige ; je lui fis boire enſuite de mon eau fraîche , & ſi je l'avois laiſſé faire il ſe ſeroit crevé.

Le premier ſpectacle qui s'offrit à mes yeux dans le vaiſſeau , étoit deux hommes noyés dans la chambre de proue , qui ſe tenoient embraſſés l'un l'autre. Il eſt probable que lorſque le bâtiment toucha , la mer y étoit entrée ſi fréquemment & avec tant de violence , que ces pauvres gens en avoient été étouffés , tout comme s'ils avoient été continuellement ſous l'eau. Excepté le chien , il n'y avoit rien de vivant dans tout le bâtiment , & preſque toute la charge me parut abîmee par l'eau. Je vis pourtant quelques tonneaux remplis apparemment de vin ou d'eau-de-vie , mais ils étoient trop gros pour en tirer le moindre uſage. Il y avoit encore pluſieurs



B Picart Del C. J. B Chatelain Sculp

Robinson S'Embarque et quitte l'Ile ou il avoit: été plus de 28 ans

BRITISH
8 FE 67
MUSEUM

coffres, dont j'en mis deux dans ma chaloupe, ſans examiner ce qu'il y avoit. Je jugeai enſuite par ce que j'y trouvai, que le vaiſſeau devoit être richement chargé; & ſi je puis tirer quelques conjectures par le cours qu'il prenoit, il y a apparence qu'il étoit deſtiné pour Buénos-Ayres, ou bien pour Rio de la Plata dans le ſud de l'Amérique au-delà du Bréſil, de-là pour la Havana, & enſuite pour l'Eſpagne.

Outre ces deux coffres, j'y trouvai un petit tonneau rempli d'environ vingt pots, & je le mis avec bien de la peine dans ma chaloupe. J'apperçus dans une des chambres pluſieurs fuſils, & un grand cornet à poudre, où il y en avoit à peu près quatre livres; je m'en ſaiſis, mais je laiſſai là les armes, parce que j'en avois ſuffiſamment; je m'appropriai encore une pelle à feu & des pincettes dont j'avois un extrême beſoin, comme auſſi deux chaudrons de cuivre, un gril, & une chocolatiere. Je m'en fus avec cette charge & avec le chien, voyant venir la marée qui devoit me ramener chez moi, & le même ſoir je revins à l'île, fort fatigué de ma courſe.

Après avoir repoſé cette nuit dans la chaloupe, je réſolus de porter mes nouvelles acquiſitions dans ma grotte, & non dans mon château, mais je trouvai bon d'en faire auparavant l'examen. Le petit tonneau étoit rempli d'une eſpece de liqueur nommée rhum, qui n'étoit point de la bonté de celle qu'on trouve dans le Bréſil. Pour les deux coffres ils étoient pleins de pluſieurs choſes d'un grand uſage pour moi; j'y trouvai, par exemple, un petit cabaret plein de liqueurs cordiales excellentes, & en grande quantité; elle étoit dans des bouteilles ornées d'argent, & qui contenoient chacune trois pintes. J'y vis encore deux pots de confitures, ſi bien fermés, que l'eau n'avoit pu y pénétrer, & deux autres qui étoient gâtés par la mer; il y avoit de plus de fort bonnes chemiſes, quelques cravates de différentes couleurs, une demi-douzaine de mouchoirs de toile blanche, fort propres à eſſuyer le viſage dans les grandes chaleurs: toute cette trouvaille me fut fort agréable.

Quand je vins au fond du coffre, j'y trouvai trois grands ſacs de pieces de huit, au nombre à peu près de onze cents, outre un petit papier qui renfermoit ſix doubles piſtoles, & quelques autres petits joyaux d'or, qui tous enſemble pouvoient peſer environ une livre.

Dans l'autre coffre, il y avoit quelques habits, mais de peu de valeur, & trois flacons d'une poudre à canon, fort fine, deſtinée apparemment pour en charger les fuſils de chaſſe, dans l'occaſion. A tout compter je tirai peu de fruit de mon voyage; dans la ſituation où j'étois l'argent m'étoit de peu de valeur, & j'aurois donné tout ce que j'en avois trouvé pour trois ou quatre pairs de bas & de ſouliers d'Angleterre; j'en avois bon beſoin, & il y avoit un grand nombre d'années que j'avois été obligé de m'en paſſer.

Il eſt vrai que je m'étois approprié deux paires de ſouliers des pauvres matelots, que j'avois trouvé noyés dans le vaiſſeau, mais ils ne valoient nos ſouliers anglois, ni pour la commodité, ni pour le ſervice. Afin de finir, je trouvai encore dans le ſecond coffre une cinquantaine de pieces de huit, mais point d'or; d'où je pouvois inférer qu'il avoit appartenu à un plus pauvre maître que le premier, qui avoit été apparemment quelque officier.

Je ne laiſſai pas de porter tout cet argent dans ma grotte ; auprès de celui que j'avois ſauvé de notre propre vaiſſeau. C'étoit dommage que je n'euſſe pas trouvé acceſſible le fond du bâtiment ; j'en aurois pu tirer de quoi charger plus d'une fois ma chaloupe, & j'aurois amaſſé un tréſor conſidérable, qui auroit été en grande ſûreté dans ma grotte, & que j'aurois pu faire venir aiſément dans ma patrie, ſi la bonté du ciel me permettoit un jour de me tirer de l'île.

Après avoir mis toutes mes acquiſitions en lieu ſûr, je remis ma barque dans ſa rade ordinaire, & je m'en revins à ma demeure, où je trouvai tout dans l'état où je l'avois laiſſé ; je me remis à vivre à ma maniere accoutumée, & à m'appliquer à mes affaires domeſtiques. Pendant un tems je jouis d'un aſſez grand repos, excepté que j'étois toujours fort ſur mes gardes, & que je ſortois rarement, toujours avec beaucoup d'inquiétude, à moins que de tourner mes pas du côté de l'oueſt, où j'étois ſûr que les Sauvages ne venoient jamais; ce qui m'exemptoit de me charger dans cette promenade de ce fardeau d'armes, qui m'accabloit toujours dans les autres routes.

C'eſt ainſi que je vécus deux ans de ſuite paſſablement heureux, ſi mon eſprit, qui paroiſſoit être fait pour rendre mon corps miſérable, ne s'étoit rempli de mille projets de me ſauver de mon île. Quelquefois je voulois faire un ſecond tour au vaiſſeau échoué, où je ne devois pas m'attendre à rien trouver qui valût la peine du voyage : tantôt je ſongeois à m'échapper d'un côté, tantôt d'un autre : & je crois fermement, que ſi j'avois eu en ma poſſeſſion la chaloupe avec laquelle j'avois quitté Salé, je me ſerois mis en mer à tout haſard.

J'ai été dans toutes les circonſtances de ma vie un exemple de la miſere qui ſe répand ſur les hommes, du mépris qu'ils ont pour leur état préſent, où Dieu & la nature les ont placés; car, ſans parler de ma condition primitive, & des excellens conſeils de mon pere, que j'avois négligés avec tant d'opiniâtreté, n'étoit-ce pas une folie de la même nature qui m'avoit jeté dans ce triſte déſert ? Si la Providence, qui m'avoit établi ſi heureuſement dans le Bréſil, m'avoit donné des deſirs limités, ſi je m'étois contenté d'aller pas à pas à la fortune, ma plantation ſeroit devenue, ſans doute, une des plus conſidérables de tout le pays, & auroit pu monter dans quelques années juſqu'à la valeur de cent mille *moïdores*.

J'avois en vérité bien affaire de laiſſer là un établiſſement ſûr, pour aller dans la Guinée chercher moi-même des Negres, qui auroient pu m'être amenés chez moi par des gens qui en font leur ſeul négoce. Il eſt vrai qu'il m'en auroit coûté un peu davantage, mais cette différence valoit-elle la peine de m'expoſer à de pareils haſards ?

La folie eſt le ſort de la jeuneſſe, & celui d'un âge plus mûr eſt la réflexion ſur les folies paſſées, achetée bien chere par une longue & triſte expérience. J'étois alors dans ce cas, & cependant l'extravagance

gance particuliere dont je viens de parler, avoit jeté de ſi profondes racines dans mon cœur, que toutes mes penſées rouloient ſur les déſagrémens de ma ſituation préſente, & ſur les moyens de m'en délivrer.

Pour que le reſte de mon hiſtoire donne plus de plaiſir au lecteur, il ſera bon, je crois, d'entrer ici dans le détail de tous mes plans ridicules que je formois alors pour ſortir de l'île, & des motifs qui m'y excitoient. Qu'on me ſuppoſe à préſent retiré dans mon château, ma barque eſt miſe en ſûreté, & ma condition eſt la même qu'elle étoit avant mon voyage vers le vaiſſeau échoué; mon bien s'eſt augmenté, mais je n'en ſuis pas plus riche, & mon or m'eſt auſſi inutile qu'il étoit aux habitans du Pérou avant l'arrivée des Eſpagnols.

Pendant une nuit du mois de mars de la vingt-quatrieme année de ma vie ſolitaire, j'étois dans mon lit, me portant fort bien de corps & d'eſprit, & néanmoins il m'étoit impoſſible de fermer l'œil. Après que mille idées m'eurent roulé dans la tête, mon imagination ſe fixa à la fin ſur les événemens de ma vie paſſée, avant que d'arriver à mon île, deſquels je me repréſentois l'hiſtoire comme en miniature.

Paſſant de-là à ce qui m'étoit arrivé dans l'île même, j'entrai dans une comparaiſon affligeante des premieres années de mon exil, avec celles que j'avois paſſées dans la crainte, dans l'inquiétude & dans la précaution, depuis le moment que j'avois vu le pied d'un homme imprimé dans le ſable. Les Sauvages pouvoient y être venus avant ce moment-là, comme après : je n'en doutois point, mais alors je n'en avois rien ſu, & ma tranquillité avoit été parfaite au milieu des plus grands dangers : les ignorer avoit été pour moi un bonheur égal à celui de n'y être point expoſé du tout.

Cette vérité me donna lieu de réfléchir ſur la bonté que Dieu a pour l'homme, même en limitant ſa vüe & ſes connoiſſances. En faveur de ce double aveuglement, il eſt calme & tranquille au milieu de mille périls qui l'environnent,

& qu'il ne pourroit enviſager ſans horreur, & ſans tomber dans le déſeſpoir, s'il perdoit l'heureuſe ignorance qui les dérobe à ſes yeux.

Ces penſées tournerent naturellement mes réflexions ſur les dangers où j'avois été expoſé à mon inſu pendant un ſi grand nombre d'années, lorſque je m'étois promené par-tout avec la plus grande ſécurité, dans le tems qu'entre moi & la mort la plus terrible il n'y avoit bien ſouvent que la pointe d'une colline, un gros arbre, une légere vapeur : c'étoit des moyens ſi peu conſidérables, ſi dépendans du haſard, qui m'avoient préſervé de la fureur des Cannibales, qui ne ſe feroient pas fait un plus grand crime de me tuer & de me dévorer, que je m'en faiſois de manger un pigeon tué de mes propres mains. Cet affreux ſouvenir me remplit de ſentimens de reconnoiſſance envers Dieu, & je reconnus avec humilité que c'étoit à ſa ſeule protection que je devois attribuer tant de ſecours qui m'avoient délivré, ſans que je m'apperçuſſe de la brutalité des Sauvages.

Cette brutalité même devint alors le

ſujet de mon raiſonnement ; j'avois de la peine à comprendre par quel motif le ſage Directeur de toutes choſes avoit pu livrer des créatures raiſonnables à un excès d'inhumanité, qui les met au-deſſous des brutes mêmes, dont la fin épargne les animaux de leur propre eſpece. Ayant peine à ſortir de cet embarras, je me mis à examiner dans quelle partie du monde ces malheureux peuples pouvoient vivre ; combien leur demeure étoit éloignée de l'île ; par quelle raiſon ils ſe haſardoient à y aborder ; de quelle ſtructure étoient leurs bâtimens ; & ſi je ne pouvois pas aller à eux auſſi facilement qu'ils venoient à moi.

Je ne daignois pas ſonger ſeulement au ſort qui m'attendoit dans le continent, ſi j'étois aſſez heureux pour y parvenir, ſans tomber parmi les canots des Sauvages. Il ne me venoit pas ſeulement dans l'eſprit, de penſer comment en ce cas je trouverois des proviſions, & de quel côté je dirigerois mon cours. Tout ce qui m'occupoit, c'étoit de gagner le continent. Je conſidérois mon état préſent comme tellement miſérable, qu'il m'étoit impoſſible de faire un mauvais troc, à moins que de le changer contre la mort. Je me flattois d'ailleurs de trouver quelque ſecours ineſpéré au continent, ou de réuſſir, comme j'avois fait en Afrique, en ſuivant le rivage, à trouver quelque terre habitée, & la fin de mes miſeres. Peut-être, dis-je, rencontrerai-je quelque vaiſſeau chrétien qui voudra bien me prendre : en tout cas, le pis qui peut m'arriver, c'eſt de mourir, & de finir tout d'un coup mes malheurs.

Cette réſolution bizarre étoit l'effet d'un eſprit naturellement impatient, pouſſé juſqu'au déſeſpoir par une longue & continuelle ſouffrance, & ſur-tout par le malheur d'avoir été trompé dans mon eſpérance de trouver à bord du vaiſſeau quelque homme vivant, qui auroit pu m'informer où étoit ſitué l'endroit de ma demeure, & par quels moyens je pouvois m'en tirer.

Toutes ces penſées m'agiterent d'une telle force, qu'elles ſuſpendirent, pour un tems, la tranquillité que m'avoit donné autrefois ma réſignation à la Providence. Il n'étoit pas en mon pouvoir de détourner mon eſprit du projet de mon voyage, qui excitoit dans mon ame des deſirs ſi impétueux, que ma raiſon étoit incapable d'y réſiſter.

Pendant deux heures entieres, cette paſſion m'emporta avec tant de violence, qu'elle me fit bouillonner le ſang, comme ſi j'avois eu la fievre; mais un épuiſement d'eſprit ſuccédant à cette agitation, me jeta dans un profond ſommeil.

Il eſt naturel de penſer que mes ſonges doivent avoir roulé ſur le même ſujet: cependant, à peine y avoit-il la moindre circonſtance qui s'y rapportât. Je ſongeai que, quittant le matin mon château à mon ordinaire, je voyois près du rivage deux canots, d'où ſortoient onze Sauvages avec un priſonnier, deſtiné à leur ſervir de nourriture. Ce malheureux, dans le moment qu'il alloit être tué, s'échappe, & ſe met à courir de mon côté, dans le deſſein de ſe cacher dans le bocage épais qui couvroit mon retranchement; le voyant tout ſeul ſans être pourſuivi, je me découvre, & le regardant d'un viſage riant, je lui donne courage, je l'aide à monter mon échelle, je le mene avec moi dans mon habitation, & il devint mon eſclave. J'étois charmé de cette rencontre, perſuadé d'avoir trouvé un homme capable de me ſervir de pilote dans mon entrepriſe, & de me donner les conſeils néceſſaires pour éviter toutes ſortes de dangers.

Voilà mon ſonge, qui, pendant qu'il duroit, me remplit d'une joie inexprimable, mais qui fut ſuivi d'une douleur également extravagante, dès que je me fus réveillé.

J'inférai pourtant de mon ſonge, que le ſeul moyen d'exécuter mon deſſein avec ſuccès, étoit d'attraper quelque Sauvage, ſur-tout, s'il étoit poſſible, quelque priſonnier qui me ſût gré de ſa délivrance : mais j'y voyois cette terrible difficulté, que pour y réuſſir il falloit abſolument maſſacrer une caravane entiere ; entrepriſe déſeſpérée, qui pouvoit très-facilement manquer. D'un autre côté je friſſonnois en ſongeant aux raiſons dont j'ai déja parlé, & qui me faiſoient conſidérer cette action comme extrêmement criminelle. Il eſt vrai que j'avois dans l'eſprit quelques autres preuves, qui plaidoient pour l'innocence de mon projet ; ſavoir , que ces Sauvages étoient réellement mes ennemis, puiſqu'il étoit certain qu'ils me dévoreroient dès qu'il leur ſeroit poſſible ; que par conſéquent les attaquer, c'étoit proprement travailler à ma propre conſervation , ſans ſortir des bornes d'une défenſe légitime , d'autant plus que c'étoit l'unique moyen de me délivrer d'une maniere de vivre qu'on pouvoit appeller une eſpece de mort. Ces argumens pourtant ne me tranquilliſoient pas , & j'avois de la peine à me familiariſer avec la réſolution de me procurer ma délivrance au prix de tant de ſang.

Néanmoins , avec pluſieurs délibératons inquietes , après avoir peſé long-tems le pour & le contre , ma paſſion prévalut ſur mon humanité , & je me déterminai à faire tout mon poſſible pour m'emparer de quelque Sauvage , à quelque prix que ce fût. La queſtion étoit comment en venir à bout ; mais comme il ne m'étoit pas poſſible de prendre là-deſſus des meſures plauſibles , je réſolus ſeulement de me mettre en ſentinelle , pour découvrir mes ennemis quand ils débarqueroient, & de former alors mon plan, conformément aux circonſtances qui s'offriroient à mes yeux.

Dans cette vue, je ne manquois pas un jour d'aller reconnoître, mais je ne découvris rien dans l'eſpace de dix-huit mois, quoique pendant tout ce tems j'allaſſe ſans relâche tantôt du côté de l'oueſt de l'île, tantôt du côté du ſud-oueſt, les deux parties les plus fréquentées par les Sauvages. La fatigue que me donnoient ces ſorties inutiles, bien loin de me dégoûter, comme autrefois, de mon entrepriſe, & d'émouſſer ma paſſion, ne fit que l'enflammer davantage, & je ſouhaitois auſſi ardemment de rencontrer les Cannibales, que j'avois deſiré de les éviter.

J'avois même alors tant de confiance en moi-même, que je me faiſois fort de ménager aſſez bien juſqu'à trois de ces Sauvages, pour me les aſſujettir entiérement, & pour leur ôter tout moyen de me nuire. Je me plaiſois fort dans cette idée avantageuſe de mon ſavoir-faire, & rien ne me manquoit, ſelon moi, que l'occaſion de l'employer.

Elle parut à la fin ſe préſenter un matin, que je vis ſur le rivage juſqu'à ſix canots, dont les Sauvages étoient déja à terre, & hors de la portée de ma vue. Je ſavois qu'ils venoient d'ordinaire du moins cinq ou ſix dans chaque barque, & par conſéquent leur nombre rompoit toutes mes meſures. Quelle poſſibilité pour un ſeul homme d'en venir aux mains contre une trentaine ? Cependant, après avoir été irréſolu pendant quelques momens, je préparai tout pour le combat ; j'écoutai avec attention ſi j'entendois quelque bruit ; enſuite, laiſſant mes deux fuſils au pied de mon échelle, je montai ſur le rocher, où pourtant je me plaçai de façon que ma tête n'en paſſoit pas le ſommet. De-là j'apperçus, par le moyen de mes lunettes, qu'ils étoient trente tout au moins, qu'ils avoient allumé du feu pour préparer leur feſtin, & qu'ils danſoient autour avec mille poſtures & mille geſticulations bizarres, ſelon la coutume de leur pays.

Un moment après je les vis qu'ils tiroient d'une barque deux miſérables pour les mettre en pieces. Un des deux tomba bientôt à terre, aſſommé, à ce que je crois, d'un coup de maſſue ou d'un ſabre de bois, & ſans délai deux ou trois de ces bourreaux ſe jeterent deſſus, lui ouvrirent le corps, & en préparerent les morceaux pour leur infernale cuiſine, tandis que l'autre victime ſe tenoit là auprès, attendant ſon tour d'être immolée. Ce malheureux ſe trouvant alors un peu en liberté, la nature lui inſpira quelque eſpérance de ſe ſauver ; il ſe mit à courir avec toute la vîteſſe imaginable droit de mon côté, je veux dire du côté du rivage qui menoit à mon habitation.

J'avoue que je fus terriblement effrayé en le voyant enfiler ce chemin, ſur-tout parce que je m'imaginois qu'il étoit pourſuivi par toute la troupe, & je m'attendis à le voir vérifier mon ſonge en cherchant un aſyle dans mon bocage, ſans avoir lieu de croire que le reſte de mon ſonge ſe vérifieroit auſſi, & que les Sauvages ne l'y trouveroient pas. Je reſtai néanmoins dans le même endroit, & j'eus bientôt de quoi me raſſurer, en voyant qu'il n'y avoit que trois hommes qui le pourſuivoient, &

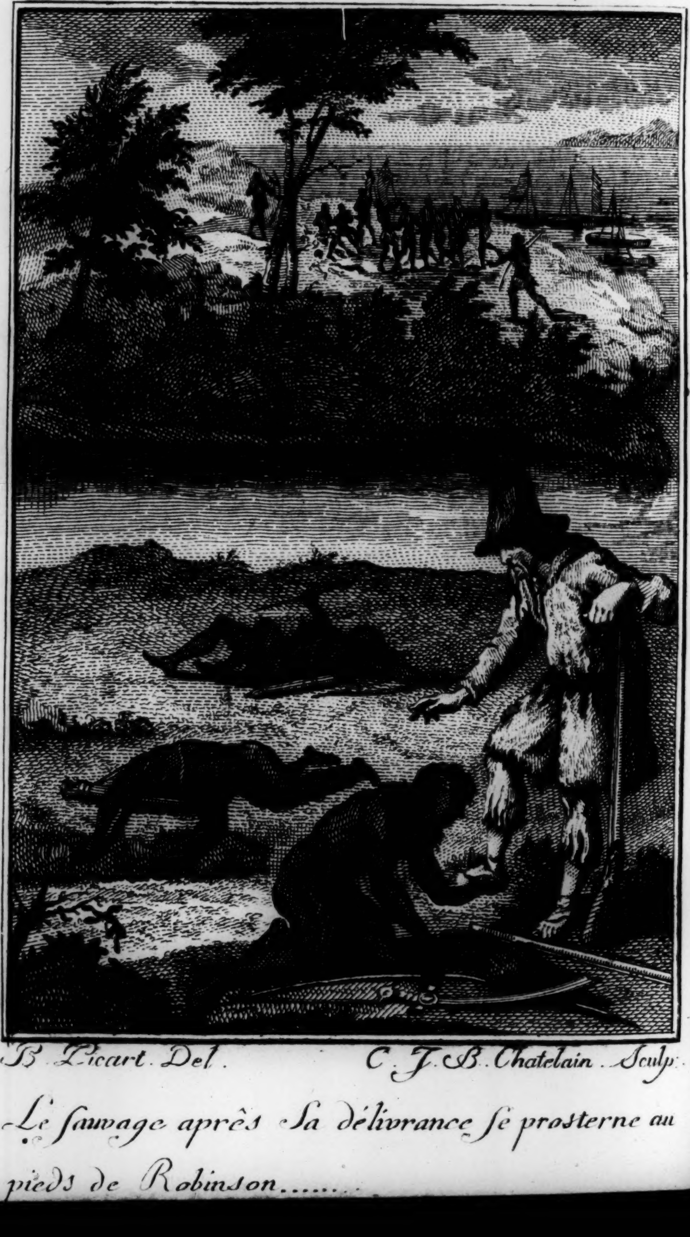
qu'il gagnoit conſidérablement de terrain ſur eux, de maniere qu'il devoit leur échapper indubitablement, s'il ſoutenoit ſeulement cette courſe pendant une demi-heure.

Il y avoit dans le rivage, entre lui & mon château, une petite baie, où il devoit être attrapé de néceſſité, à moins que de la paſſer à la nage : mais quand il fut venu en cet endroit, il ne s'en mit pas fort en peine, & quoique la marée fût venue juſques-là, il s'y jeta à corps perdu, & gagna l'autre bord dans une trentaine d'élans tout au plus, après quoi il ſe remit à courir avec la même force qu'auparavant. Quand ſes trois ennemis vinrent dans le même endroit, je remarquai qu'il n'y en avoit que deux qui ſuſſent nager, & que le troiſieme, après s'être arrêté un peu ſur le bord, s'en retourna à petits pas vers le lieu du feſtin, ce qui n'étoit pas un petit bonheur pour celui qui fuyoit. J'obſervai encore que les deux qui nageoient, mettoient à paſſer cette eau le double du tems que leur priſonnier y avoit employé.

Je fus alors pleinement convaincu que l'occaſion l'occaſion étoit favorable pour acquérir un compagnon & un domeſtique, & que j'étois appellé évidemment par le Ciel à ſauver la vie du miſérable en queſtion. Dans cette perſuaſion, je deſcendis précipitamment du rocher pour prendre mes fuſils, & remontant avec la même ardeur, je m'avançai vers la mer; je n'avois pas grand chemin à faire, & bientôt je me jetai entre les pourſuivans & le pourſuivi, en tâchant de lui faire entendre par mes cris de s'arrêter. Je lui fis encore ſigne de la main; mais je crois qu'au commencement il avoit tout auſſi grand' peur de moi que de ceux dont il tâchoit de s'échapper. J'avançai cependant ſur eux à pas lents, & enſuite me jetant bruſquement ſur le premier je l'aſſommai d'un coup de croſſe. J'aimois mieux m'en défaire ainſi que de faire feu ſur lui, de peur d'être entendu des autres, quoique la choſe fût fort difficile à une ſi grande diſtance, & qu'il eût été impoſſible aux Sauvages de ſavoir ce que ſignifioit ce bruit inconnu.

Le ſecond voyant tomber ſon camarade, s'arrêta tout court comme effrayé; je continue à aller droit à lui ; mais en l'approchant je le vois armé d'un arc, & y mettant la fleche, ce qui m'oblige à le prévenir, & je le jette à terre roide mort du premier coup. Pour le pauvre fuyard, quoiqu'il vît ſes deux ennemis hors de combat, il étoit ſi épouvanté du feu & du bruit qui l'avoient frappé, qu'il s'arrêta tout court, ſans bouger du même endroit, & je vis dans ſon air effaré plus d'envie de s'enfuir de plus belle, que d'approcher. Je lui fis ſigne de nouveau de venir à moi, il fait quelques pas, puis il s'arrête encore, & continue ce même manege pendant quelques momens. Il s'imaginoit ſans doute qu'il étoit devenu priſonnier une ſeconde fois, & qu'il alloit être tué comme ſes deux ennemis. Enfin, après lui avoir fait ſigne d'approcher pour la troiſieme fois, de la maniere la plus propre à le raſſurer, il s'y haſarda en ſe mettant à genoux, à chaque dix ou douze pas, pour me témoigner ſa reconnoiſſance. Pendant tout ce tems je lui ſouriois auſſi gracieuſement qu'il m'étoit poſſible. Enfin, étant arrivé auprès de moi, il ſe jette à mes genoux, il

BRITISH
6 FE 63
MUSEUM



B. Picart. Del. C. J. B. Chatelain. Sculp.

Le ſauvage après Sa délivrance ſe prosterne au pieds de Robinson......

baiſe la terre, il prend un de mes pieds & le poſe ſur ſa tête, pour me faire comprendre ſans doute qu'il me juroit fidélité, & qu'il me faiſoit hommage en qualité de mon eſclave. Je le levai de terre en lui faiſant des careſſes, pour l'encourager de plus en plus. Mais l'affaire n'étoit pas encore finie; je vis bientôt que le Sauvage que j'avois fait tomber d'un coup de croſſe n'étoit pas mort, & qu'il n'avoit été qu'étourdi; je le fis remarquer à mon eſclave, qui là-deſſus prononça quelques mots que je n'entendis pas, & qui ne laiſſerent point de me charmer, comme le premier ſon d'une voix humaine qui avoit frappé mes oreilles dans l'eſpace de vingt-cinq ans.

Mais il n'étoit pas tems encore de m'abandonner à ce plaiſir; le Sauvage en queſtion avoit déja aſſez repris de forces pour ſe mettre ſur ſon ſéant, & la frayeur recommença à paroître dans l'air de mon eſclave; mais dès qu'il me vit faire mine de lâcher mon ſecond fuſil ſur ce malheureux, il me fit entendre par ſignes qu'il ſouhaitoit de m'emprunter mon ſabre, ce que je lui accordai. A peine s'en eſt-il ſaiſi, qu'il ſe jette ſur ſon ennemi, & qu'il lui tranche la tête d'un ſeul coup, auſſi vîte & auſſi adroitement que pourroit faire le plus habile bourreau de toute l'Allemagne. C'étoit pourtant la premiere fois de ſa vie qu'il avoit vu une épée, à moins qu'on ne veuille donner ce nom aux ſabres de bois, qui ſont les armes ordinaires de ces peuples. J'ai pourtant appris dans la ſuite que ces ſabres ſont d'un bois ſi dur & ſi peſant, & qu'ils ſavent ſi bien les affiler, que d'un ſeul coup ils font voler de deſſus les corps la tête avec les épaules.

Après avoir fait cette expédition il revint à moi en ſautant, & en faiſant des éclats de rire pour célébrer ſon triomphe, & avec mille geſtes dont j'ignorois le ſens : il mit mon ſabre à mes pieds, avec la tête du Sauvage.

Ce qui l'embarraſſa extraordinairement, fut la maniere dont j'avois tué l'autre Indien à une ſi grande diſtance ; & me le montrant, il me demanda par ſignes la permiſſion de le voir de près. En étant tout proche, ſa ſurpriſe augmente, il le regarde, le tourne tantôt d'un côté, tantôt de l'autre : il examine la bleſſure que la balle avoit faite juſtement dans la poitrine , & qui ne paroiſſoit pas avoir ſaigné beaucoup , à cauſe que le ſang s'étoit répandu en dedans. Après avoir conſidéré tout cela aſſez de tems , il revint à moi avec l'arc & les fleches du mort ; & moi réſolu de m'en aller , je lui ordonne de me ſuivre , en lui faiſant entendre que je craignois que les Sauvages ne fuſſent bientôt ſuivis d'un plus grand nombre.

Il me fit ſigne enſuite qu'il alloit les enterrer , de peur qu'ils ne nous découvriſſent : je le lui permis , & dans un inſtant il eut creuſé deux trous dans le ſable , où il les enterra l'un après l'autre. Cette précaution étant priſe , je l'emmenai avec moi , non dans mon château , mais dans la grotte que j'avois plus avant dans l'île ; ce qui démentit mon ſonge, qui avoit donné mon bocage pour aſyle à mon eſclave.

C'eſt dans cette grotte que je lui donnai du pain , une grape de raiſins ſecs , & de l'eau, dont il avoit ſur-tout grand beſoin , étant fort altéré par la fatigue d'une ſi longue & ſi rude courſe : je lui fis ſigne d'aller dormir, en lui montrant un tas de paille de riz avec une couverture, qui me ſervoit aſſez ſouvent de lit à moi-même.

C'étoit un grand garçon bien découplé, de vingt-cinq ans à peu-près; il étoit parfaitement bien fait; tous ſes membres, ſans être fort gros, marquoient qu'il étoit adroit & robuſte; ſon air étoit mâle, ſans aucun mélange de férocité: au contraire on voyoit dans ſes traits, ſur-tout quand il ſourioit, cette douceur & cet agrément qui ſont particuliers aux Européens. Il n'avoit pas les cheveux ſemblables à de la laine friſée, mais longs & noirs; ſon front étoit grand & élevé, ſes yeux brillans & pleins de feu. Son teint n'étoit pas noir, mais fort baſané, ſans avoir rien de cette déſagréable couleur tanée des habitans du Bréſil & de la Virginie. Il approchoit plutôt d'une légere couleur d'olive, dont il n'eſt pas aiſé de donner une idée juſte, mais qui me paroiſſoit avoir quelque choſe de fort revenant. Il avoit le viſage rond & le nez bien fait, la bouche belle, les levres minces, les dents bien rangées, & blanches comme de l'ivoire.

Après avoir plutôt ſommeillé que dormi pendant une demi-heure, il ſe réveille, ſort de la grotte pour me rejoindre (car dans cet intervalle j'avois été traire mes chevres, qui étoient dans mon enclos tout près de-là) il vient à moi en courant, ſe jette à mes pieds avec toutes les marques d'une ame véritablement reconnoiſſante, renouvelle la cérémonie de me jurer fidélité en poſant mon pied ſur ſa tête; en un mot, il fait tous les geſtes imaginables pour m'exprimer ſon deſir de s'aſſujettir à moi pour toujours. J'entendois la plupart de ces ſignes, & je fis de mon mieux pour lui faire connoître que j'étois content de lui. Dans peu de tems je commençai à lui parler, & il apprit à me parler à ſon tour. Je lui enſeignai d'abord qu'il s'appelleroit *Vendredi*, nom que je lui donnai en mémoire du jour qu'il étoit venu dans mon pouvoir. Je lui appris encore à me nommer mon maître, & à dire à propos *oui* & *non*. Je lui donnai enſuite du lait dans un pot de terre, j'en bus le premier, & j'y trempai mon pain; en quoi m'ayant imité, il me fit ſigne qu'il le trouvoit bon.

Je reſtai avec lui toute la nuit ſuivante dans la grotte ; mais dès que le jour parut je lui fis comprendre de me ſuivre, & que je lui donnerois des habits, ce qui parut le réjouir, car il étoit abſolument nu. En paſſant par l'endroit où il avoit enterré les Sauvages, il me le montra exactement, auſſi-bien que les marques qu'il avoit laiſſées pour le reconnoître, en me faiſant ſigne qu'il falloit déterrer ces corps & les manger. Je me donnai là-deſſus l'air d'un homme fort en colere ; je lui exprimai l'horreur que j'avois d'une pareille penſée, en faiſant comme ſi j'allois vomir ; & je lui ordonnai de s'en aller, ce qu'il fit dans le moment avec beaucoup de ſoumiſſion. Je le menai enſuite avec moi au haut de la colline, pour voir ſi les ennemis étoient partis, & en me ſervant de ma lunette, je ne découvris que la place où ils avoient été, ſans appercevoir ni eux, ni leurs bâtimens : marque certaine qu'ils s'étoient embarqués.

Je n'étois pas encore ſatisfait de cette découverte, & me trouvant à préſent plus de courage, & par conſéquent plus de curioſité, je pris mon eſclave avec moi armé de mon épée, & l'arc avec les fleches ſur le dos; je lui fis porter un de mes mouſquets, j'en gardai moi-même deux, & de cette maniere nous marchâmes vers le lieu du feſtin.

En y arrivant mon ſang ſe glaça par l'horreur du ſpectacle, qui ne fit pas le même effet ſur *Vendredi*; tout l'endroit étoit couvert d'oſſemens & de chair à moitié mangée; en un mot, de toutes les marques du *repas de triomphe* par lequel les Sauvages avoient célébré la victoire qu'ils avoient obtenue ſur leurs ennemis. Je vis à terre trois crânes, cinq mains, & les os de deux ou trois jambes & d'autant de pieds; & *Vendredi* me fit entendre par ſes ſignes, qu'ils avoient emmené avec eux quatre priſonniers, dont ils en avoient mangé trois, lui-même étant le quatrieme, qu'il y avoit eu une grande bataille entre eux & le roi dont il étoit ſujet, & qu'il y avoit eu beaucoup de priſonniers de part & d'autre, qui avoient été deſtinés au même ſort que ceux dont je voyois les reſtes.

Je fis en ſorte que mon eſclave les ramaſſât tous dans un monceau, & que mettant un grand feu à l'entour, il les réduisît en cendres. Je voyois bien que ſon eſtomac étoit avide de cette chair, & que dans le cœur il étoit encore un vrai Cannibale; mais je lui marquai tant d'horreur pour un appétit ſi dénaturé, qu'il n'oſoit pas le découvrir, crainte que je ne le tuaſſe.

La choſe étant faite, nous nous en retournâmes dans mon château, où je me mis à travailler aux habits de *Vendredi*. Je lui donnai d'abord une paire de culottes de toile, que j'avois trouvée dans le coffre d'un des matelots, & qui changée un peu lui alloit paſſablement bien. J'y ajoutai une veſte de peau de chevre; & comme j'étois devenu tailleur dans les formes, je lui fis encore un bonnet de la peau d'un lievre, dont la façon n'étoit pas tant mauvaiſe. Il étoit charmé de ſe voir preſque tout auſſi brave que ſon maître, quoique dans le commencement il eût un air fort groteſque dans ces habillemens, auxquels il n'étoit pas accoutumé. Les culottes l'incommodoient fort, & les manches de la veſte lui faiſoient mal aux épaules & ſous les bras ; mais tout cela étant élargi un peu dans les endroits néceſſaires, commença bientôt à lui devenir familier.

Le jour après je me mis à délibérer où loger mon domeſtique d'une maniere commode pour lui, ſans que j'en euſſe rien à craindre pour moi, s'il étoit aſſez méchant pour attenter ſur ma vie. Je ne trouvai rien de plus convenable, que de lui faire une hutte entre mes deux retranchemens, & je pris toute la précaution néceſſaire, pour l'empêcher de venir dans mon château malgré moi ; de plus, je réſolus d'emporter toutes les nuits avec moi, dans ma demeure, tout ce que javois d'armes.

Heureuſement cette prudence n'étoit pas fort néceſſaire ; jamais homme n'eut un valet plus fidele, plus rempli de candeur & d'amour pour ſon maître ; il s'attachoit à moi avec une tendreſſe véritablement filiale ; il étoit ſans fantaiſies, ſans opiniâtreté, incapable d'emportement, & en toute occaſion il auroit ſacrifié ſa vie pour ſauver la mienne. Il m'en donna en peu de tems tant de preuves, qu'il me fut impoſſible de douter de ſon mérite & de l'inutilité de mes précautions à ſon égard.

Les bonnes qualités de mon eſclave me faiſoient remarquer ſouvent que s'il avoit plu à Dieu dans ſa ſageſſe, de priver un ſi grand nombre d'hommes du véritable uſage de leurs facultés naturelles, qu'il leur avoit pourtant donné les mêmes principes de raiſonnement qu'à nous, les mêmes deſirs, les mêmes ſentimens de tendreſſe & de reconnoiſſance, la même ſincérité, la même fidélité, & que ces pauvres Barbares employoient toutes ces facultés tout auſſi bien que nous, dès qu'il plaiſoit à la Divinité de leur donner l'occaſion de s'appercevoir eux-mêmes de l'excellence de leur nature.

Cette réflexion me rendoit fort mélancolique, quand je ſongeois juſqu'à quel point nous nous ſervons mal nous-mêmes de toutes les facultés de notre raiſon, quoiqu'éclairée par l'eſprit de Dieu, & par la connoiſſance de ſa parole, & je ne pouvois pas comprendre pourquoi la Providence

vidence avoit refuſé le même ſecours à tant de millions d'ames, qui en auroient fait un meilleur uſage que nous, ſi j'en puis juger par la conduite de mon Sauvage. Ma raiſon étoit quelquefois aſſez inſolente pour s'en prendre à la ſouveraineté de Dieu même, ne pouvant pas concilier avec la juſtice divine, cette diſpoſition arbitraire de la Providence, qui éclaire l'eſprit des uns, laiſſe celui des autres dans les ténébres, & exige pourtant les mêmes devoirs de tous les deux. Tout ce que je pouvois imaginer pour me tirer de cette difficulté embarraſſante, c'eſt que Dieu étant infiniment ſaint & juſte, ne puniroit ces créatures que pour avoir péché contre *les lumieres qui leur ſervent de loi*; & qu'il ne les condamneroit que par des regles de juſtice, qui paſſent pour telles dans leurs propres conſciences. Qu'enfin, nous ſommes l'argile entre les mains du potier, à qui aucun vaiſſeau n'a droit de dire, *pourquoi m'as-tu fait ainſi ?*

Mais pour retourner à mon nouveau compagnon, j'étois charmé de lui, & je me faiſois une affaire de l'inſtruire; je m'efforçois ſur-tout à lui enſeigner à parler, & je le trouvai le meilleur écolier du monde ; il étoit ſi gai, ſi ravi, quand il pouvoit m'entendre, ou faire en ſorte que je l'entendiſſe, qu'il me communiquoit ſa joie, & me faiſoit trouver un plaiſir piquant dans nos converſations. Mes jours ſe couloient alors dans une douce tranquillité, & pourvu que les Sauvages me laiſſaſſent en paix, j'étois content de finir ma vie dans ces lieux.

Trois ou quatre jours après que j'avois commencé à vivre avec *Vendredi*, je réſolus de le détourner de ſon appétit *cannibale*, en lui faiſant goûter d'autres viandes. Je le conduiſis donc un matin dans le bois, où j'avois deſſein de tuer un de mes propres chevreaux pour l'en régaler ; mais en y entrant, je découvris par haſard une chevre femelle couchée à l'ombre, & accompagnée de deux de ſes petits : làdeſſus j'arrêtai *Vendredi*, en lui faiſant ſigne de ne pas bouger, & en même tems je fis feu ſur un des chevreaux, & le tuai. Le pauvre Sauvage, qui m'avoit vu terraſſer de loin un de ſes ennemis, ſans pouvoir comprendre la poſſibilité de la choſe, effrayé de nouveau, trembloit comme la feuille. Sans tourner les yeux du côté du chevreau, pour voir ſi je l'avois tué ou non, il ne ſongea qu'à ouvrir ſa veſte, pour examiner s'il n'étoit pas bleſſé lui-même. Il craignoit ſans doute que je n'euſſe réſolu de m'en défaire, car il vint ſe mettre à genoux devant moi, & embraſſant les miens, il me tint d'aſſez longs diſcours, où je ne comprenois rien, ſinon qu'il me ſupplioit de ne le pas tuer.

Pour le déſabuſer, je le pris par la main en ſouriant, je le fis lever, & lui montrant du doigt le chevreau, je lui fis ſigne de l'aller chercher, ce qu'il fit; & dans le tems qu'il étoit occupé à decouvrir comment cet animal avoit été tué, je rechargeai mon fuſil. Dans le moment même j'apperçus ſur un arbre, à la portée du fuſil, un oiſeau, que je pris d'abord pour un oiſeau de proie, mais qui dans la ſuite ſe trouva être un perroquet. Là-deſſus, j'appelle mon Sauvage, & lui montrant du doigt mon fuſil, le perroquet, & la terre qui étoit ſous l'arbre, je lui fais entendre mon deſſein d'abattre l'oiſeau. Je le fis tomber effectivement, & je vis mon Sauvage encore effrayé, malgré tout ce que j'avois tâché de lui faire comprendre. Ne m'ayant rien vu mettre dans mon fuſil, il le regarda comme une ſource inépuiſable de ruine & de deſtruction. De long-tems il ne put revenir de ſa ſurpriſe, & ſi je l'avois laiſſé faire, je crois qu'il auroit adoré mon fuſil, auſſi-bien que moi : il n'oſa pas y toucher pendant pluſieurs jours, mais il lui parloit, comme ſi cet inſtrument étoit capable de lui répondre ; c'étoit, comme je l'ai appris dans la ſuite, pour le prier de ne lui pas ôter la vie.

Quand je le vis un peu revenu de ſa frayeur, je lui fis ſigne d'aller chercher l'oiſeau, ce qu'il fit ; mais voyant qu'il avoit de la peine à le trouver, parce que la bête, n'étant pas tout-à-fait morte, s'étoit traînée aſſez loin de là, je pris ce tems pour recharger mon fuſil à l'inſu de mon Sauvage ; il revint bientôt après avec ma proie ; & moi ne trouvant plus l'occaſion de l'étonner encore, je m'en retournai avec lui dans ma demeure.

Le même ſoir j'écorchai le chevreau, je le coupai en pieces, & j'en mis quelques morceaux ſur le feu, dans un pot que j'avois; je les fis étuver, j'en fis un bon bouillon, & je donnai une partie de cette viande ainſi préparée à mon valet, qui, voyant que j'en mangeois, ſe mit à le goûter auſſi. Il me fit ſigne qu'il y prenoit plaiſir; mais ce qui lui parut étrange, c'eſt que je mangeois du ſel avec mon bouilli. Il me fit comprendre que le ſel n'étoit pas bon, & après en avoir mis quelques brins dans la bouche, il le cracha, & fit une grimace comme s'il en avoit mal au cœur, & enſuite ſe lava la bouche avec de l'eau fraîche. Pour moi, au contraire, je fis les mêmes grimaces, en prenant une bouchée de viande ſans ſel; mais je ne pus pas le porter à en faire de même, & il fut fort long-tems ſans pouvoir s'y accoutumer.

Après l'avoir ainſi apprivoiſé avec cette nourriture, je voulus le jour après le régaler d'un plat de rôti, ce que je fis en attachant un morceau de mon chevreau à une corde, & en le faiſant tourner continuellement devant le feu, comme je l'avois vu pratiquer quelquefois en Angleterre. Dès que *Vendredi* en eut goûté, il fit tant de différentes grimaces pour me dire qu'il le trouvoit excellent, & qu'il ne mangeroit plus de chair humaine, qu'il y auroit eu bien de la ſtupidité à ne le pas entendre.

Le jour après je l'occupai à battre du bled & à le vanner à ma maniere, ce qu'il fit en peu de tems auſſi-bien que moi; il apprit de même à faire du pain; en un mot, il ne lui fallut que peu de jours d'apprentiſſage pour être capable de me ſervir de toutes les manieres.

J'avois à préſent deux bouches à nourrir, & il me falloit une plus grande quantité de grain que par le paſſé. C'eſt pourquoi je choiſis un champ plus étendu, & je me mis à l'enclore, comme j'avois fait par rapport à mes autres terres, en quoi *Vendredi* m'aida, non-ſeulement avec beaucoup d'adreſſe & de diligence, mais encore avec beaucoup de plaiſir, ſachant que c'étoit pour augmenter mes proviſions, & pour être en état de les partager avec lui. Il parut fort ſenſible à mes ſoins,

& il me fit entendre que ſa reconnoiſſance l'animeroit à travailler avec d'autant plus d'aſſiduité. C'eſt-là l'année la plus agréable que j'aie paſſé dans l'île. *Vendredi* commençoit à parler fort joliment ; il ſavoit déja les noms de preſque toutes les choſes dont je pouvois avoir beſoin, & de tous les lieux où j'avois à l'envoyer ; ce qui me rendoit l'uſage de ma langue, qui m'avoit été ſi long-tems inutile, du moins par rapport au diſcours. Ce n'étoit pas ſeulement par ſa converſation qu'il me plaiſoit ; j'étois charmé de plus en plus de ſa probité, & je commençois à l'aimer avec paſſion, voyant que de ſon côté il avoit pour moi tout l'attachement & toute la tendreſſe poſſible.

Un jour j'eus envie de ſavoir de lui s'il regrettoit beaucoup ſa patrie ; & comme il ſavoit aſſez d'Anglois pour répondre à la plupart de mes queſtions, je lui demandai ſi ſa nation n'étoit jamais victorieuſe dans les combats ; & ſe mettant à ſourire : *Oui*, me dit-il, *nous toujours combattre le meilleur*, c'eſt-à-dire nous remportons toujours la victoire. Là-deſſus nous eumes l'entretien ſuivant, que je range ici en forme de dialogue.

Le Maitre. Votre nation combat toujours le meilleur ? D'où vient donc que vous avez été fait priſonnier ?

Vendredi. Ma nation pourtant combatte beaucoup.

Le Maitre. Mais comment donc avez-vous été pris ?

Vendredi. Eux plus beaucoup que ma nation, où moi être. Eux prendre un, deux, trois & moi ; ma nation battre eux dans l'autre place, où moi n'être pas ; là ma nation prendre un, deux grand mille.

Le Maitre. Pourquoi donc vos gens ne vous ont-ils pas repris ſur les ennemis ?

Vendredi. Eux porter un, deux, trois & moi dans le canot. Ma nation n'avoir point canots alors.

Le Maitre. Eh bien, *Vendredi*, dites-moi que fait votre nation des priſonniers qu'elle fait ? les emmene-t-elle pour les manger ?

Vendredi. Oui, ma nation auſſi manger hommes, manger tout-à-fait.

LE MAITRE. Où les mene-t-elle ?

VENDREDI. Les mener par-tout où trouver bon.

LE MAITRE. Les mene-t-elle quelquefois ici ?

VENDREDI. Oui ici, & beaucoup autres places.

LE MAITRE. Avez-vous été ici avec vos gens ?

VENDREDI. Oui, moi venir ici, dit-il, en montrant du doigt le nord-oueſt de l'île.

Par-là je compris que mon Sauvage avoit été par le paſſé dans l'île, à l'occaſion de quelque feſtin cannibale, ſur le rivage le plus éloigné de moi ; & quelque tems après, lorſque je me haſardai d'aller de ce côté-là avec lui, il reconnut d'abord l'endroit, & me conta qu'il avoit aidé un jour à manger vingt hommes, deux femmes & un enfant. Il ne ſavoit pas compter juſqu'à vingt, mais il mit autant de pierres ſur le ſable, & me pria de les compter.

Ce diſcours me donna occaſion de lui demander, combien il y avoit de l'île au continent, & ſi dans ce trajet les canots ne périſſoient pas ſouvent ? Il me répondit qu'il n'y avoit point de danger, & qu'un peu avant dans la mer on trouvoit tous les matins le même vent & le même courant, & tous les après-dîner un vent & un courant directement oppoſés.

Je crus d'abord que ce n'étoit autre choſe que le flux & le reflux; mais je compris dans la ſuite, que ce phénomene étoit cauſé par la grande riviere *Oroonoque*, dans l'embouchure de laquelle mon île étoit ſituée; & que la terre que je découvrois à l'oueſt & au nord-oueſt, étoit la grande île de la *Trinité*, ſituée au ſeptentrion de la riviere. Je fis mille queſtions à *Vendredi*, touchant le pays, les habitans, la mer, les côtes, & les peuples qui en étoient voiſins, & il me donna ſur tout cela toutes les ouvertures qu'il pouvoit: mais j'avois beau lui demander les noms des différens peuples des environs; il ne me répondit rien, ſinon *Caribs*: d'où j'inférois que c'étoit les îles *Caribes*, que nos cartes placent du côté de l'Amérique, qui s'étend de la riviere *Oroonoque* vers *Gùiana & Sainte Marthe*. Il me dit encore que bien loin derriere la lune (il vouloit dire vers le couchant de la lune, ce qui doit être à l'oueſt de leur pays) il y avoit des hommes blancs & barbus comme moi, & qu'ils avoient tué *grand beaucoup hommes*, c'étoit là ſa façon de s'exprimer. Il étoit aiſé de comprendre qu'il déſignoit par-là les Eſpagnols, dont les cruautés ſe ſont répandues dans tous ces pays, & que les habitans déteſtent par tradition.

Je m'informai de lui là - deſſus, comment je pouvois faire pour venir parmi ces hommes blancs. Il me repartit que j'y pouvois aller *en deux canots*, ce que je ne compris pas d'abord ; mais quand il ſe fut expliqué par ſignes, je vis qu'il entendoit par-là un canot auſſi grand que deux autres.

Cet entretien me fit grand plaiſir, & me donna eſpérance de me tirer quelque jour de l'île, & de trouver par cela un ſecours conſidérable dans mon fidele Sauvage.

Je ne négligeois pas, parmi ces différentes converſations, de poſer dans ſon ame les baſes de la religion chrétienne. Un jour entre autres je lui demandai qui l'avoit fait ? Le pauvre garçon, ne me comprenant pas, crut que je lui demandois qui étoit ſon pere. Je donnai donc un autre tour à ma queſtion, & je lui demandai qui avoit formé la mer, la terre, les collines, les forêts ? Il me dit que c'étoit un vieillard nommé Bénamuckée, *qui ſurvivoit à toutes choſes.* Tout ce qu'il en ſavoit dire, c'eſt qu'il étoit fort âgé, plus âgé que la mer, la lune & les étoiles. Je lui demandai encore pourquoi, puiſque ce vieillard avoit fait toutes choſes, elles ne l'adoroient pas ? Il me repartit avec un air de ſimplicité, que toutes les créatures lui diſoient O ; c'eſt-à-dire, dans ſon ſtyle, lui rendoient hommage. Mais, lui dis-je, où vont les gens de votre pays après leur mort ? Ils vont tous chez *Bénamuckée*, me répliqua-t-il ; & il me donna la même réponſe à la même queſtion, que je lui fis touchant leurs ennemis qu'ils mangeoient.

Je tirai de-là occaſion de l'inſtruire dans la connoiſſance du vrai Dieu ; je lui dis que le grand Créateur de tous les êtres vit dans le ciel, qu'il gouverne tout par le même

même pouvoir & la même ſageſſe, par leſquels il a tout formé ; qu'il eſt tout-puiſſant, capable de faire tout pour nous, de nous donner tout, de nous ôter tout, & je lui ouvris ainſi les yeux par degrés. Il m'écoutoit avec attention, & paroiſſoit recevoir avec plaiſir la notion de Jéſus-Chriſt envoyé au monde pour nous racheter, & de la véritable maniere d'adreſſer nos prieres à Dieu, qui pouvoit les entendre, quoiqu'il fût dans le ciel.

Il me dit là-deſſus, que puiſque notre Dieu pouvoit nous entendre, quoiqu'il demeurât au-delà du ſoleil, il devoit être un plus grand Dieu que leur *Bénamuckée*, qui n'étoit pas ſi éloigné d'eux, & qui cependant ne pouvoit les entendre, à moins qu'ils ne vinſſent lui parler ſur les hautes montagnes, où il avoit ſa demeure. Y avez-vous été quelquefois, lui dis-je, pour avoir une pareille conférence ? Il me répondit, « que les jeunes gens n'y al-» loient jamais, & que c'étoit l'affaire des » *Ookakées*, qui lui vont dire O ! & qui » leur rapportent ſa réponſe. » Par ces

Ookakées il entendoit certains vieillards qui leur tiennent lieu de prêtres.

Je compris par-là qu'il y a des *fraudes pieuſes* même parmi les aveugles payens ; & que la politique de ſe réſerver certains myſteres du culte religieux, ne ſe trouve pas ſeulement chez le clergé papiſte, mais encore chez celui de toutes les communions, quelque abſurdes & quelque barbares qu'ils puiſſent être.

Je fis mes efforts pour rendre ſenſible à mon Sauvage la fraude de leurs prêtres, lui diſant que leur prétention d'aller parler à *Bénamuckée*, & d'en rapporter les réponſes, étoit une fourberie ; ou bien, s'ils avoient réellement de pareilles conférences, que ce ne devoit être qu'avec quelque mauvais génie. J'eus par-là occaſion d'entrer dans un diſcours détaillé concernant le diable, ſon origine, ſa rebellion contre Dieu, ſa haine pour les hommes, qui le porte à ſe placer parmi les peuples les plus ignorans pour s'en faire adorer ; les ſtratagêmes qu'il emploie pour nous duper, la communication ſecrete qu'il ſe ménage avec nos paſſions & nos penchans, & ſa ſubtilité à accommoder ſi bien ſes piéges à nos inclinations naturelles, que nous devenons nos propres tentateurs, & que nous courons à notre perte de notre propre gré.

Les idées juſtes que je m'efforçois à lui donner du diable, ne faiſoient pas ſur ſon eſprit les mêmes impreſſions, que les notions de la Divinité. La nature même l'aidoit à ſentir l'évidence de mes argumens, touchant la néceſſité d'une premiere cauſe, & d'une Providence, comme auſſi touchant la juſtice qu'il y a à rendre hommage à celui à qui nous devons notre exiſtence & notre conſervation. Mais il étoit fort éloigné de trouver les mêmes ſecours pour ſe former l'idée du démon, de ſon origine, de ſon inclination à faire du mal, & à porter le genre humain à l'imiter.

Le pauvre garçon m'embarraſſa un jour terriblement là-deſſus, par une queſtion qu'il me fit ſans malice. En voici l'occaſion.

Je venois de lui parler fort au long de la toute-puiſſance de Dieu, de ſon averſion pour le péché, par laquelle il devient un feu conſumant pour les *ouvriers d'iniquité*, & de ſon pouvoir de nous détruire dans un moment, comme il nous a créés dans un moment. Il avoit écouté tout cela d'un air fort ſérieux & fort attentif.

J'en étois venu enſuite à lui dire, que le diable étoit l'ennemi de Dieu dans le cœur des hommes, & qu'il ſe ſervoit de toute ſa ſubtilité malicieuſe, pour détruire les bons deſſeins de la Providence, & pour ruiner le royaume de Jéſus-Chriſt. « Comment ! dit là-deſſus *Vendredi*, » Dieu être ſi grand, puiſſant, n'être pas » grand, plus puiſſant que le diable ? » Certainement, lui dis-je, & c'eſt pour cette raiſon que nous prions Dieu, de pouvoir fouler le diable ſous nos pieds, réſiſter à ſes tentations, & éteindre ſes dards enflammés. « Mais, répliqua-t-il, » ſi Dieu plus puiſſant, plus grand que » le diable, pourquoi Dieu ne pas tuer » le diable, pour le diable non plus faire » mauvais ? »

La queſtion me ſurprit ; j'étois un homme d'âge, mais fort jeune docteur, & peu qualifié pour réſoudre ſes difficultés.

Comme je ne ſavois que dire, je fis ſemblant de ne pas l'entendre, & je lui demandai ce qu'il vouloit dire. Mais il ſouhaitoit trop ſérieuſement une réponſe, pour oublier ſa queſtion, & il la répéta dans le même mauvais ſtyle. Pour moi, ayant eu le tems de me reconnoître, je lui répondis qu'à la fin Dieu puniroit le diable ſévérement, qu'il étoit réſervé pour le jugement dernier, qui le condamneroit au feu éternel. Ma ſolution ne ſatisfit pas mon Sauvage, & répétant mes paroles : « A la » fin, dit-il, réſervé pour le jugement, » moi non entendre ; pourquoi non tuer » le diable à préſent, pourquoi non tuer » grand auparavant ? » Il vaudroit autant me demander, repartis-je, pourquoi Dieu ne nous tue pas vous & moi quand nous l'offenſons : il nous conſerve pour que nous nous repentions, & qu'il puiſſe nous pardonner. Après avoir un peu ruminé làdeſſus : « Bon, bon, dit-il, avec une » eſpece de paſſion ; ainſi, vous, moi, » diable, tous mauvais, tous préſerver, » tous repentir, Dieu tous pardonner à » la fin. »

Me voilà atterré pour la ſeconde fois ; marque certaine que les ſimples notions de la nature peuvent conduire les créatures raiſonnables à connoître la Divinité, & à lui adreſſer un culte religieux ; mais que la révélation ſeule nous peut mener à la connoiſſance d'un Chriſt, rédempteur du genre humain, médiateur de la nouvelle alliance, & notre interceſſeur au trône de Dieu. Il n'y a, dis-je, qu'une révélation divine qui puiſſe imprimer de telles notions dans notre ame, & par conſéquent la ſainte écriture ſeule, accompagnée de l'eſprit de Dieu, nous peut inſtruire dans la *ſcience du ſalut*.

Cette réflexion me fit interrompre mon entretien avec *Vendredi*, & me levant avec précipitation, je fis ſemblant d'avoir des affaires ; je trouvai même moyen de l'envoyer bien loin de là ſous quelque prétexte, & dans cet intervalle je priai Dieu ardemment de préparer le cœur de ce malheureux Sauvage par ſon Saint-Eſprit, pour le rendre acceſſible à la connoiſſance de l'évangile, qui ſeule pouvoit le réconcilier avec ſon Créateur ; je le ſuppliai de guider tellement ma langue, quand je lui parlerois de ſa ſainte parole, que ſes yeux puſſent s'ouvrir, ſon eſprit être convaincu, & ſon ame ſauvée.

Dès qu'il fut de retour, je me mis à lui parler fort au long de la rédemption du genre humain par notre divin Sauveur, de la doctrine de l'évangile, qui nous a été prêchée par le ciel même, & dont les principaux points ſont la repentance & la foi en Jéſus Chriſt. Je lui expliquai de mon mieux, pourquoi il n'avoit pas revêtu la nature d'un ange, mais celle d'un homme ; & comment pour cette raiſon la rédemption ne regardoit pas les anges tombés, mais uniquement *les brebis égarées de la maiſon d'Iſraël.*

Il y avoit beaucoup plus de bonne volonté, que de connoiſſance, dans ma méthode d'inſtruire mon pauvre *Vendredi ;* & j'avoue qu'il m'arriva ce qui arrive, en pareil cas, à bien d'autres. En travaillant à ſon inſtruction, je m'inſtruiſois moi-même ſur pluſieurs points, qui m'avoient été inconnus auparavant, ou du moins que je n'avois pas conſidérés avec aſſez d'attention, mais qui ſe préſentoient naturèllement à mon eſprit, lorſque j'en avois beſoin. Je me trouvois même plus animé à la recherche des vérités ſalutaires, que je ne l'avois été de ma vie : ainſi, que j'aie réuſſi avec mon Sauvage, ou non, du moins eſt-il ſûr que j'avois de fortes raiſons pour rendre graces au ciel de me l'avoir fait rencontrer. Quel bonheur pour moi, dans l'exil auquel j'étois condamné, d'être non-ſeulement porté par les châtimens de Dieu, à tourner mes yeux du côté du ciel, pour chercher la main qui me frappoit, mais ſur-tout de me trouver un inſtrument de la Providence, pour ſauver le corps d'un malheureux Sauvage, & peut-être auſſi ſon ame, en le conduiſant à la connoiſſance de Jeſus-Chriſt, qui eſt la *vie éternelle.*

Quand je réfléchiſſois ſur toutes ces choſes, une joie ſecrete & calme s'emparoit de mon cœur, & j'étois ravi d'être conduit, par la Providence, dans un lieu que j'avois ſi ſouvent regardé comme la ſource de mes plus cruels malheurs.

Dans cette agréable diſpoſition de mon

cœur, entretenue par les converſations de mon cher Sauvage, je paſſai trois années entieres parfaitement heureux, s'il eſt permis d'appeller bonheur parfait, aucune ſituation de l'homme dans cette vie. Mon eſclave étoit déja auſſi bon chrétien que moi, & peut-être meilleur; nous pouvions jouir enſemble de la lecture de la parole de Dieu, & ſon eſprit n'étoit pas plus éloigné de nous, que ſi nous nous étions trouvés en Angleterre.

Je m'appliquois ſans relâche à cette lecture, & à lui en expliquer le ſens, ſelon mes foibles lumieres; & à ſon tour il aiguiſoit mon eſprit par ſes demandes ſenſées, & me rendoit plus habile dans les vérités ſalutaires, que je ne le ſerois devenu en liſant en mon particulier. L'expérience m'apprit alors, que par une bénédiction inexprimable, la connoiſſance de Dieu, & la doctrine néceſſaire au ſalut, ſont ſi clairement expoſées dans la ſainte écriture, que la ſimple lecture en ſuffit pour nous faire comprendre nos devoirs, pour nous exciter à nous mettre en poſſeſſion d'un Sauveur, & à réformer entiérement notre vie, en nous ſoumettant avec obéiſſance à tous les commandemens de Dieu. Tel étoit mon ſort; je n'avois aucun ſecours, du moins aucun ſecours humain, pour contribuer à mon inſtruction: & les mêmes moyens ſe trouverent ſuffiſans pour éclairer mon Sauvage, & pour en faire un auſſi bon chrétien que j'en aie jamais rencontré.

Pour la connoiſſance des diſputes et des controverſes qui ſont ſi fréquentes dans le monde, & qui roulent ſur le gouvernement eccléſiaſtique, ou ſur quelque ſubtilité en matiere de doctrine, elle nous étoit parfaitement inutile, comme à mon avis elle l'eſt à tout le reſte du genre humain. Nous avions un guide sûr pour le ſalut, ſavoir, la parole de Dieu; &, graces au Seigneur, nous ſentions d'une maniere très-conſolante les graces de ſon Saint-Eſprit, qui nous menoit en toute vérité, & qui nous rendoit ſoumis aux ordres & aux préceptes de ſa parole. A quoi nous auroient ſervi de démêler l'embarras des *points diſputés*, qui ont produit tant de déſordre dans le monde, quand même nous aurions eu aſſez d'habileté pour y parvenir ? Mais il eſt tems de revenir aux ſuites de mon hiſtoire.

Dès que *Vendredi* & moi fûmes en état de conférer enſemble, & qu'il commença à parler couramment du mauvais anglois, je lui fis le récit de mes aventures, au moins de celles qui avoient quelque relation avec mon ſéjour dans cette île, & avec la maniere dont j'y avois vécu; je le fis entrer dans le myſtere de la poudre à canon & des balles, & je lui enſeignai la maniere de tirer; de plus, je lui donnai un couteau, dont il ſe faiſoit un plaiſir extraordinaire; & je lui fis un ceinturon avec une gaîne ſuſpendue, comme celles où l'on met en Angleterre les couteaux de chaſſe, mais appropriée pour y mettre une hache, dont l'utilité eſt beaucoup plus générale.

Je lui fis encore une deſcription de l'Europe, & principalement de l'Angleterre ma patrie; je lui dépeignis notre façon de vivre, notre culte religieux, le commerce que nous faiſons par-tout l'univers par le moyen de nos vaiſſeaux; je n'oubliois pas de lui donner une idée du vaiſſeau que j'avois été viſiter, & de l'endroit où il avoit échoué. Il eſt vrai que cette particularité étoit peu néceſſaire, puiſque, ſelon toutes les apparences, la mer l'avoit ſi bien ruiné, qu'il n'en reſtoit pas la moindre trace.

Je lui fis remarquer auſſi les reſtes de la chaloupe que nous perdîmes quand je m'échappai du naufrage. A peine y eut-il jeté les yeux, qu'il ſe mit à penſer avec un air d'étonnement ſans dire un ſeul mot. Je lui demandai quel étoit le ſujet de ſa méditation; à quoi il ne répondit, ſinon que, *moi voir telle chaloupe ainſi chez ma nation.*

Je ne ſavois pas pendant aſſez longtems ce qu'il vouloit dire; mais après un plus mûr examen, je compris qu'il vouloit faire entendre, qu'une ſemblable chaloupe avoit été portée par un orage ſur le rivage de ſa nation. Je conclus de-là que quelque vaiſſeau Européen devoit avoir fait naufrage ſur ces côtes, & que peut-être les vents ayant détaché la chaloupe, l'avoient pouſſé ſur le ſable; mais je fus

aſſez

aſſez ſtupide pour ne me mettre pas ſeulement dans l'eſprit, que des hommes s'étoient ſauvés du naufrage par ce moyen. La ſeule choſe à quoi je ſongeois, c'étoit de demander à mon Sauvage une deſcription de la chaloupe en queſtion.

Il s'en acquitta aſſez bien; mais il me fit entrer tout-à-fait dans ſa penſée, en ajoutant : *nous ſauver les blancs hommes de noyer.* Je lui demandai d'abord s'il y avoit donc quelques hommes blancs dans cette chaloupe. *Oui*, dit-il, *la chaloupe pleine d'hommes blancs.* Et en comptant par ſes doigts, il me fit comprendre qu'il y en avoit eu juſqu'à dix-ſept, & qu'ils demeuroient chez ſa nation.

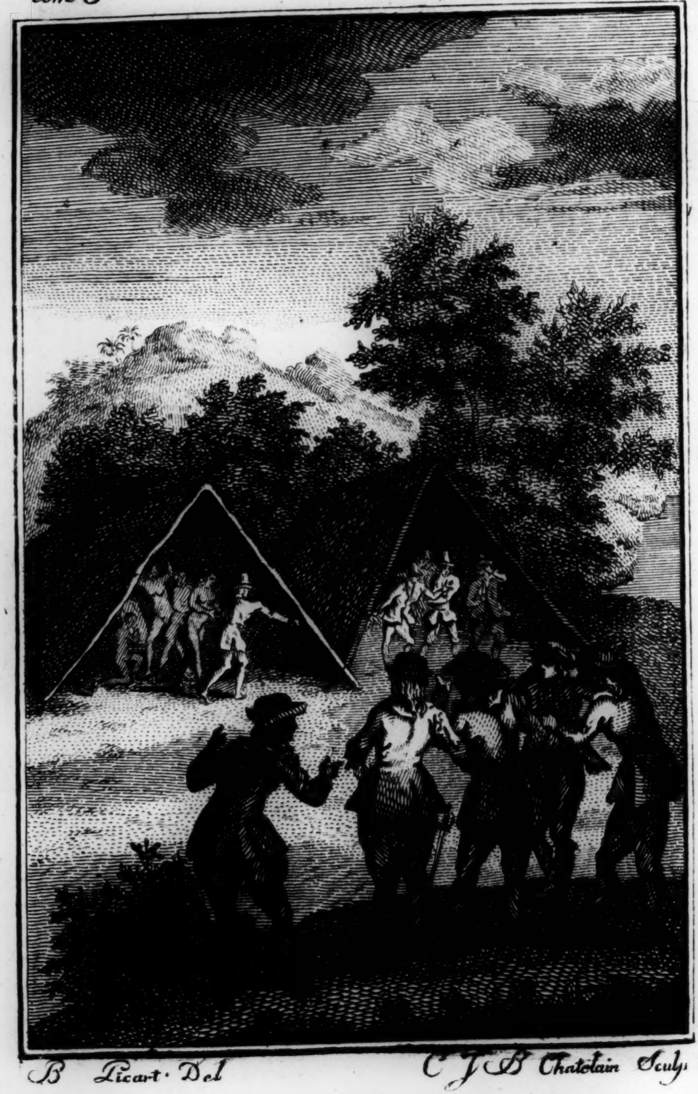
Ce diſcours remplit mon cerveau de nouvelles chimeres; je m'imaginai d'abord que c'étoient les gens du vaiſſeau échoué à la vue de mon île, qui d'abord que le bâtiment avoit donné contre les rochers, & qu'ils s'étoient cru perdus, s'étoient jetés dans la barque, & que par bonheur ils s'étoient ſauvés ſur les côtes des Sauvages. Cette imagination m'excita à demander avec plus d'exactitude ce que ces gens étoient devenus. Il m'aſſura qu'ils étoient encore là ; qu'ils y avoient demeuré pendant quatre ans, ſubſiſtant des vivres qui leur ont été fournis par ſa nation ; & lorſque je lui demandai pourquoi ils n'avoient pas été mangés, il me répondit : « ils faire frere avec eux, non » manger hommes, que quand la guerre » faire battre. » C'est-à-dire, que ſa nation avoit fait la paix avec eux, & qu'elle ne mangeoit que les priſonniers de guerre.

Il arriva aſſez long-tems après, qu'étant au haut d'une colline du côté de l'eſt, d'où, comme je l'ai dit, on pouvoit découvrir, dans un tems ſerein, le continent de l'Afrique, après avoir regardé attentivement de ce côté-là, il parut tout extaſié. Il ſe mit à ſauter & à gambader ; je lui en demandai le ſujet, & il commença à crier de toutes ſes forces : *O joie ! ô plaiſant ! là voir mon pays, là ma nation.*

L'Ameri
que

Le ſentiment de ſa joie étoit répandu ſur tout ſon viſage, & je crus lire dans le feu de ſes yeux un deſir violent de retourner dans ſa patrie. Cette découverte

BRITISH
6 FE 67
MUSEUM



B Picart · Del C J B Chatelain Sculp.

Mariage des Anglais en forme de Loterie

me rendit moins tranquille ſur ſon chapitre, & je ne doutai point que ſi jamais il en trouvoit l'occaſion, il n'oubliât abſolument ce que je lui avois enſeigné ſur la religion, & toutes les obligations qu'il pouvoit m'avoir. Je craignis même qu'il ne fût capable de me découvrir à ſes compatriotes, & d'en mener dans l'île quelques centaines, pour les régaler de ma chair avec la même gaieté qui lui avoit été ordinaire autrefois en mangeant quelqu'un de ſes ennemis.

Mais je faiſois grand tort au pauvre garçon, dont je fus fort mortifié après. Cependant, durant quelques ſemaines que la jalouſie me poſſédoit, je fus plus circonſpect à ſon égard, & je lui fis moins de careſſes, dans le tems que cet honnête Sauvage fondoit toute ſa conduite ſur les plus excellens principes du chriſtianiſme, & d'une nature bien dirigée.

On croira facilement que je ne négligeois rien pour pénétrer les deſſeins dont je le ſoupçonnois ; mais je trouvois dans toutes ſes paroles tant de candeur, tant de probité, que mes ſoupçons devoient néceſſairement tomber à la fin. Il ne s'appercevoit pas ſeulement que mes manieres étoient changées à ſon égard, preuve évidente qu'il ne ſongeoit à rien moins qu'à me tromper.

Un jour me promenant avec lui ſur la colline, dont j'ai déja fait pluſieurs fois mention, dans un tems trop chargé pour découvrir le continent, je lui demandois s'il ne ſe ſouhaitoit pas dans ſon pays au milieu de ſa nation ? *Oui*, répondit-il, *moi fort joyeux voir ma nation.* Eh ! qu'y feriez-vous, lui dis-je ? voudriez-vous redevenir Sauvage, & manger encore de la chair humaine ? Il parut chagrin à cette queſtion, & branlant la tête : « Non, non, » répliqua-t-il ; *Vendredi* leur conter » vivre bons, prier Dieu, manger pain de » bled, chair de bêtes, lait, non plus » manger hommes. » Mais ils vous mangeront, repartis-je : « non, dit-il, eux » non tuer moi, volontiers aimer apprendre ; » à quoi il ajouta qu'ils avoient appris beaucoup de choſes des hommes barbus qui y étoient venus dans la chaloupe. Je lui demandai alors s'il avoit envie d'y retourner, & lorſqu'il m'eut répondu en ſouriant qu'il ne pouvoit pas nager juſques-là, je lui promis de lui faire un canot. Il me dit alors qu'il le vouloit bien, pourvu que je fuſſe de la partie; & il m'aſſura que bien loin de me manger, ils feroient grand cas de moi, lorſqu'il leur auroit conté que j'avois ſauvé ſa vie, & tué ſes ennemis; & pour me tranquilliſer là-deſſus, il me fit un grand détail de toutes les bontés qu'ils avoient eu pour les hommes barbus, que la tempête avoit jetés ſur leur rivage.

Depuis ce tems-là je pris la réſolution de haſarder le paſſage, dans le deſſein de joindre ces étrangers, qui devoient être, ſelon moi, des Eſpagnols ou des Portugais, ne doutant point que je ne regagnaſſe ma patrie, ſi j'avois une fois le bonheur de me trouver ſur le continent avec une ſi nombreuſe compagnie; ce que je ne pouvois guere eſpérer, ſi je demeurois dans une île éloignée de la terre-ferme de plus de quarante lieues.

Dans cette vue, je réſolus de mettre *Vendredi* au travail, & je le menai de l'autre côté de l'île pour lui montrer ma chaloupe, & l'ayant tiré de l'eau ſous laquelle je la conſervois, je la mis à flot, & nous y entrâmes tous deux. Voyant qu'il la manioit avec beaucoup d'adreſſe & de force, & qu'il la faiſoit avancer le double de ce que j'étois capable de faire: eh bien! lui-dis-je, *Vendredi*, nous en irons-nous chez votre nation? Mais quand je le vis tout ſtupéfait par la crainte que la barque ne fût trop foible pour ce voyage, je lui fis voir l'autre, que j'avois faite autrefois, & qui étant demeurée à ſec depuis vingt-trois ans, étoit fendue par-tout, & preſque entiérement pourrie. Il me fit entendre que ce bâtiment étoit grand de reſte pour paſſer la mer avec toutes les proviſions qui nous étoient néceſſaires.

Déterminé à exécuter mon deſſein, je lui dis que nous devions en aller faire un de cette grandeur, afin qu'il pût s'en ſervir pour s'en retourner chez lui. A cette propoſition il baiſſa la tête d'un air fort chagrin, ſans répondre un ſeul mot, & quand je lui demandai la raiſon de ſon ſilence, il me dit d'un ton lamentable:

« Pourquoi vous en colere contre *Vendredi ?* » quoi moi faire contre vous ? » Je lui répondis qu'il ſe trompoit, & que je n'étois point du tout en colere. « Point colere ! » répliqua-t-il, en répétant pluſieurs fois » les mêmes paroles, point colere ! Pourquoi donc envoyer Vendredi auprès de » ma nation ? » Quoi, dis-je, ne m'avez-vous pas dit que vous ſouhaitiez d'y être ? « Oui, oui, repartit-il, ſouhaiter tous » deux là, non Vendredi là, & point » maître là. » En un mot, il ne vouloit pas entendre par-là d'entreprendre le paſſage ſans moi.

Après l'avoir queſtionné ſur l'utilité qui me reviendroit d'un pareil voyage, il me répondit avec vivacité : « Vous faire grand » beaucoup bien, vous enſeigner hommes » Sauvages être bons hommes apprivoiſés, » leur enſeigner connoître Dieu, prier » Dieu, vivre nouvelle vie. » Hélas ! mon enfant, lui dis-je, vous ne ſavez pas ce que vous dites, je ne ſuis moi-même qu'un pauvre ignorant. « Oui, oui, répliqua-t-il, vous moi enſeigner bonnes » choſes, vous enſeigner eux bonnes choſes auſſi.

Malgré ces marques de ſon attachement pour moi, je fis ſemblant de continuer dans mon deſſein de le renvoyer, ce qui le déſeſpéra ſi fort, que courant à une des haches qu'il portoit d'ordinaire, il me la préſenta, en me diſant : « Vous prendre, » vous tuer Vendredi, non envoyer Ven- » dredi chez ma nation. » Il prononça ces mots les yeux pleins de larmes, & d'une maniere ſi touchante, que je fus convaincu de ſa conſtante tendreſſe pour moi, & que je lui promis de ne le renvoyer jamais contre ſon gré.

Tout ce qui portoit mon Sauvage au deſir de me mener avec lui dans ſa patrie, c'étoit ſon amour pour ſes compatriotes, auxquels il croyoit mes inſtructions utiles. Pour moi, mes vues étoient d'une autre nature ; je ne ſongeois qu'à joindre les hommes barbus, &, ſans différer davantage, je me mis à choiſir un grand arbre, pour en faire un grand canot propre pour notre voyage. Il y en avoit aſſez dans l'île, mais je ſouhaitois d'en trouver un aſſez près de la mer, pour pouvoir le lancer ſans beaucoup de peine, dès qu'il ſeroit transformé en barque.

Mon Sauvage en trouva bientôt un d'un bois qui m'étoit inconnu, mais qu'il connoiſſoit propre pour notre deſſein. Il étoit d'avis de le creuſer, en brûlant le dedans; mais après que je lui eus enſeigné la maniere de la faire par le moyen de coins de fer, il s'y prit fort adroitement, & après un mois d'un rude travail il perfectionna ſon ouvrage. La barque étoit fort bien tournée, ſur-tout quand, par le moyen de nos haches, nous lui eûmes donné par dehors la véritable tournure d'une chaloupe; après quoi nous fûmes encore occupés une quinzaine de jours à la mettre à l'eau, ce que nous fîmes pouce après pouce, par le moyen de quelques rouleaux.

J'étois ſurpris de voir avec quelle adreſſe mon Sauvage ſavoit la manier & la tourner, quelque grande qu'elle fût. Je lui demandai ſi elle étoit aſſez bonne pour y haſarder le paſſage; il m'aſſura que nous le pouvions, même dans un grand vent. J'avois pourtant encore un deſſein qui lui étoit inconnu; c'étoit d'y ajouter un mât, une voile, une ancre & un cable. Pour cet effet je choiſis un jeune cedre fort droit, & j'employai *Vendredi* à l'abattre, & à lui donner la figure néceſſaire. Pour moi je fis mon affaire de la voile; je ſavois qu'il me reſtoit un bon nombre de morceaux de vieilles voiles; mais comme je n'avois été guere ſoigneux de les conſerver pendant vingt-ſix ans, je craignois qu'elles ne fuſſent abſolument pourries. J'en trouvai pourtant deux lambeaux paſſablement bons; je me mis à y travailler, & après la fatigue d'une couture longue & pénible, faute d'aiguilles, j'en fis enfin une mauvaiſe voile triangulaire, que nous appellons en Angleterre *une épaule de mouton*, & qu'on emploie d'ordinaire dans les chaloupes de nos vaiſſeaux: c'étoit celle dont la manœuvre m'étoit la plus familiere, puiſqu'avec une pareille voile je m'étois échappé autrefois de *Barbarie*, comme le lecteur l'a vu ci-devant.

Je mis près de deux mois à funer & à dreſſer mon mât & mes voiles, & à mettre la derniere main à tout ce qui étoit néceſſaire à la barque. J'y ajoutai un petit *étai* & une *miſaine*, pour aider le bâtiment, en cas qu'il fût trop emporté par la marée. Qui plus eſt, j'attachai un gouvernail à la pouppe, & quoique je fuſſe un aſſez mauvais charpentier, comme je ſavois l'utilité, & même la néceſſité de cette piece, je travaillai avec tant d'application, qu'enfin j'en vins à bout. Mais quand je conſidere toutes les inventions dont je me ſervis, pour ſuppléer à ce qui me manquoit, je ſuis perſuadé que le gouvernail ſeul me coûta autant de peine que toute la barque.

Il s'agiſſoit alors d'enſeigner la manœuvre à mon Sauvage ; car quoiqu'il ſût parfaitement comment faire aller un canot à force de rames, il étoit fort ignorant dans le manîment d'une voile & d'un gouvernail. Il étoit dans un étonnement inexprimable, quand il me voyoit tourner & virer ma barque à ma fantaiſie, & les voiles changer & s'enfler du côté que je voulois faire cours. Cependant un peu d'uſage lui rendit toutes ces choſes familieres, & en peu de tems il devint un parfaitement bon matelot, excepté qu'il me fut impoſſible de lui faire comprendre la bouſſole. Ce n'étoit pas un grand malheur, car nous avions rarement un tems couvert, & jamais des brouillards; de ſorte que la bouſſole nous étoit aſſez inutile, puiſque pendant la nuit nous pouvions voir les étoiles, & découvrir le continent même pendant le jour, hormis dans les ſaiſons pluvieuſes, dans leſquelles perſonne ne s'aviſoit de mettre en mer.

J'étois alors entré dans la vingt-ſeptieme année de mon exil dans cette île, quoique je ne puiſſe guere appeller exil les trois dernieres années où j'ai joui de la compagnie de mon fidele Sauvage. Je continuois toujours à célébrer l'anniverſaire de mon débarquement dans l'île, avec la même reconnoiſſance envers Dieu, dont j'avois été animé dans le commencement. Il eſt certain même que dans ma ſituation préſente, cette reconnoiſſance devoit redoubler par les nouveaux bienfaits dont la Providence me combloit, & ſur-tout par l'eſpérance prochaine qu'elle me faiſoit concevoir de ma délivrance. J'étois perſuadé que l'année ne ſe paſſeroit pas ſans voir mes vœux accomplis; mais cette perſuaſion ne me faiſoit rien négliger de mon économie ordinaire ; je remuois la terre comme de coutume, je plantois, je faiſois des enclos, je ſéchois mes raiſins ; en un mot, j'agiſſois comme ſi j'euſſe dû finir ma vie dans l'île.

La ſaiſon pluvieuſe étant ſurvenue, j'étois obligé de garder la maiſon plus qu'en d'autres tems ; j'avois déja pris mes meſures pour mettre notre petit bâtiment en ſûreté ; je l'avois fait entrer dans la petite baie, dont j'ai fait pluſieurs fois mention ; je l'avois tiré ſur le rivage pendant la haute marée, & *Vendredi* lui avoit creuſé un petit chantier, juſtement aſſez grand pour la contenir, & aſſez profond pour pouvoir lui donner autant d'eau qu'il en falloit pour le mettre à flot ; & pendant la baſſe marée nous avions pris toutes les précautions néceſſaires pour empêcher l'eau de la mer d'entrer malgré nous dans ce chantier. Pour mettre la chaloupe à l'abri de la pluie, nous la couvrîmes d'un ſi grand nombre de branches d'arbres, qu'un toit de chaume n'eſt pas plus impénétrable. De cette maniere nous attendîmes les mois de novembre & de décembre, dans l'un deſquels je m'étois déterminé à haſarder le paſſage.

Mon deſir d'exécuter mon entrepriſe, s'affermit avec le retour du tems ſtable, & j'étois continuellement occupé à préparer tout, principalement à aſſembler les proviſions néceſſaires pour le voyage, ayant deſſein de mettre en mer dans une quinzaine de jours. Un matin, pendant que je travaillois de cette maniere à nos préparatifs, j'ordonnai à *Vendredi* d'aller ſur le bord de la mer, pour chercher quelque tortue, dont la trouvaille nous étoit fort agréable, tant à cauſe des œufs, qu'à cauſe de la viande. Il n'y avoit qu'un moment qu'il étoit ſorti, quand je le vis revenir à toutes jambes, & voler par deſſus mon retranchement extérieur, comme ſi ſes pieds ne touchoient pas à terre. Sans me donner le tems de lui faire des queſtions, il ſe mit à crier : *O maître, maître ! ô douleur, ô mauvais !* Qu'y a-t-il, *Vendredi ?* lui dis-je : *Oh !* répondit-il, *là-bas, un, deux, trois canots, un, deux, trois.* Je conclus de ſes paroles, qu'il devoit y avoir ſix canots, mais je trouvai dans la ſuite qu'il n'y en avoit que trois.

J'avois beau tâcher de le raſſurer, le pauvre garçon continuoit à être dans des tranſes mortelles, ſe perſuadant que les Sauvages étoient venus exprès pour le découvrir, afin de le mettre en pieces, & le dévorer. Courage, *Vendredi*, lui dis-je, je ſuis dans un auſſi grand danger que toi; s'ils nous attrapent, ils n'épargneront pas plus ma chair que la tienne; c'eſt pourquoi il faut que nous nous réſolvions à les combattre. Sais-tu te battre, mon enfant? *Moi tirer*, répliqua-t-il, *mais venir là pluſieurs grand nombre.* Ce n'eſt pas une affaire, lui dis-je, nos armes à feu effrayeront ceux qu'elles ne tueront pas: je ſuis réſolu de haſarder ma vie pour toi, pourvu que tu m'en promettes autant, & que tu veuilles ſuivre exactement mes ordres: *oui*, répondit-il, *moi mourir*, *quand mon maître ordonne mourir.*

Là-deſſus je lui fis boire un bon coup de mon *rum* pour lui fortifier le cœur; je lui fis prendre mes deux fuſils de chaſſe, que je chargeai de la plus groſſe dragée:

je pris encore quatre mouſquets, ſur chacun deſquels je mis deux clous & cinq petites balles ; je chargeai mes piſtolets à proportion ; je mis à mon côté mon grand ſabre tout nu, & j'ordonnai à *Vendredi* de prendre ſa hache.

M'étant ainſi préparé, je pris une de mes lunettes, & je montai au haut de la colline, pour découvrir ce qui ſe paſſoit ſur le rivage ; j'apperçus bientôt que nos ennemis y étoient au nombre de vingt-un, avec trois priſonniers ; qu'ils étoient venus en trois canots, & qu'ils avoient deſſein de faire un feſtin de triomphe, par le moyen de ces trois corps humains.

J'obſervai encore qu'ils étoient débarqués, non dans l'endroit où *Vendredi* leur étoit échappé, mais plus près de ma petite baie, où le rivage étoit bas, & où un bois épais s'étendoit preſque juſqu'à la mer. Cette découverte m'anima d'un nouveau courage, & retournant vers mon eſclave, je lui dis que j'étois déterminé à les tuer tous, s'il vouloit m'aſſiſter avec vigueur : ſa peur étant alors paſſée, & le *rum* ayant mis ſes eſprits en mouvement, il parut plein de feu, & répéta d'un air ferme, *moi mourir quand vous ordonne mourir.*

Pour mettre à profit ce moment de noble fureur, je partageai les armes entre nous deux; je lui donnai un piſtolet pour mettre à ſa ceinture, je lui mis trois fuſils ſur l'épaule, j'en pris autant pour moi, & nous nous mîmes en marche. Outre mes armes, je m'étois pourvu d'une bouteille de *rum*, & j'avois chargé mon eſclave d'un ſac plein de poudre & de balles. Le ſeul ordre qu'il avoit à ſuivre, étoit de marcher ſur mes pas, de ne faire aucun mouvement, de ne pas dire un mot, ſans mes ordres. Dans cette poſture je cherchai à main droite un détour, pour venir de l'autre côté de la baie, & pour gagner le bois; afin d'avoir les Cannibales à portée du fuſil, avant qu'ils me découvriſſent. Je vins aiſément à bout de trouver cette route par le moyen de mes lunettes d'approche.

Tout en marchant je ralentiſſois beaucoup, par mes réflexions, l'ardeur qui m'avoit porté à cette entrepriſe : ce n'étoit pas que le nombre des ennemis me fît peur, ils étoient nus, & certainement j'avois lieu de nous croire plus forts qu'eux; mais les mêmes raiſons qui m'avoient donné autrefois de l'horreur pour un pareil maſſacre, faiſoient encore de vives impreſſions ſur mon eſprit. « Quelle néceſſité, dis-je en moi-même, me porte » à tremper mes mains dans le ſang d'un » peuple qui n'a jamais eu la moindre in» tention de m'offenſer? Leurs coutumes » barbares font leur propre malheur, & » ſont une preuve que Dieu les a livrés, » auſſi bien que tant d'autres nations, à » leur ſtupide brutalité, ſans m'établir » juge de leurs actions, & exécuteur de ſa » juſtice: il l'exercera lui-même ſur eux » quand il le voudra, & de la maniere » qu'il le trouvera bon. C'eſt une autre » affaire par rapport à *Vendredi*, qui eſt » leur ennemi déclaré, & dans un état de » guerre légitime avec eux; mais il n'y a » rien de tel entr'eux & moi. »

Ces penſées me jeterent dans une grande incertitude, dont je ſortis enfin, en réſolvant d'approcher ſeulement du lieu de leur barbare feſtin, & d'agir ſelon que le ciel m'inſpireroit ; mais de ne me point mêler de leurs affaires, à moins que quelque choſe ne ſe préſentât à mes yeux, comme une vocation plus particuliere.

Dans cette vue j'entrai dans le bois avec toute la précaution & tout le ſilence poſſible, ayant *Vendredi* ſur mes talons, & je m'avançai juſqu'à ce qu'il n'y eût qu'une petite pointe du bois entre nous & les Sauvages : appercevant alors un arbre fort élevé, j'appelle *Vendredi* tout doucement, & je lui ordonne de percer juſques-là, pour découvrir à quoi les Sauvages s'occupoient. Il le fit, & vint bientôt me rapporter qu'on les voyoit de-là diſtinctement ; qu'ils étoient tous autour de leur feu, ſe régalant de la chair d'un de leurs priſonniers, & qu'à quelques pas de-là il y en avoit un autre garroté & étendu ſur le ſable, qui auroit bientôt le même ſort ; que ce dernier n'étoit pas de leur nation, mais un des hommes barbus qui s'étoient ſauvés dans ſon pays avec une chaloupe. Ce rapport, & ſur-tout la particularité du *priſonnier barbu*, ranima toute ma fureur : je m'avançai vers l'arbre, & je vis clairement un homme blanc couché ſur le ſable, les mains & les pieds garrotés; les habits dont il étoit couvert, ne me laiſſerent pas douter un moment que ce ne fût un Européen.

Il y avoit un autre arbre revêtu d'un petit buiſſon plus près de leur horrible feſtin, d'environ cinquante verges, où ſi je pouvois parvenir ſans être apperçu, je vis que je les aurois à demi-portée de fuſil. Cette découverte me donna aſſez de prudence pour maîtriſer ma paſſion pendant quelques momens, quoique ma rage fût montée au plus haut degré; & me gliſſant derriere quelques brouſſailles, je parvins à cet endroit, où je trouvai une petite élévation, d'où je découvris à quatre-vingt verges de moi tout ce qui ſe paſſoit.

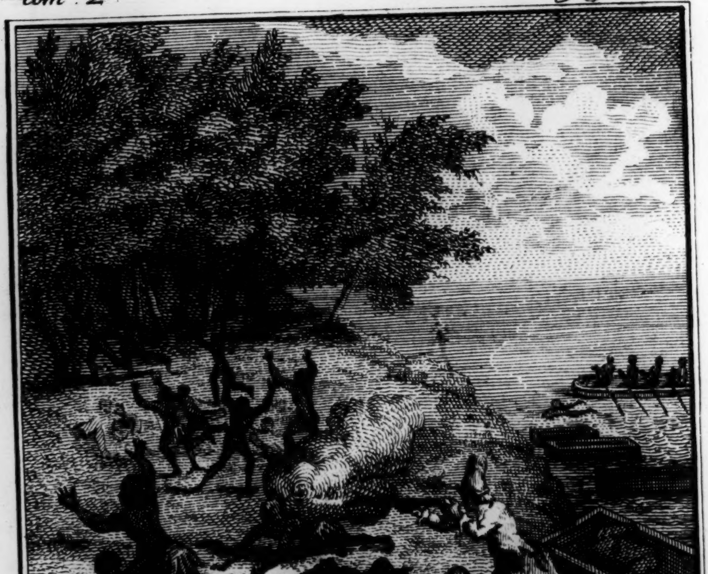
Je vis qu'il n'y avoit pas un inſtant à perdre, dix-neuf de ces barbares étoient aſſis à terre, ſerrés les uns contre les autres, ayant détaché deux bouchers, pour leur apporter apparemment le pauvre chrétien membre à membre. Ils étoient déja occupés à lui délier les pieds, quand me tournant vers mon eſclave : Allons, *Vendredi*, lui dis-je, ſuis exactement mes ordres, fais préciſément ce que tu me verras faire ſans manquer dans le moindre point. Il me le promit, & là-deſſus poſant à terre un de mes mouſquets & un de mes fuſils de chaſſe, je le vis m'imiter avec exactitude. Avec mon autre mouſquet je couchai les Sauvages en joue, en lui ordonnant d'en faire autant. *Es-tu prêt* ? lui dis-je. *Oui*, répondit-il, & en même tems nous fimes feu l'un & l'autre.

Vendredi m'avoit tellement ſurpaſſé à viſer juſte, qu'il en tua deux, & en bleſſa trois ; au lieu que je n'en bleſſai que deux, & ne donnai la mort qu'à un ſeul. On peut juger ſi les autres étoient dans une terrible conſternation : tous ceux qui n'étoient pas bleſſés, ſe leverent précipitamment ſans ſavoir de quel côté tourner leurs pas pour éviter le danger, dont la ſource leur étoit inconnue. *Vendredi* cependant avoit toujours les yeux fixés ſur moi, pour obſerver & pour imiter mes mouvemens. Après avoir vu l'effet de notre premiere décharge, je jetai mon mouſquet pour prendre le fuſil de chaſſe, & mon eſclave en fit de même. Il coucha en joue comme moi : *Es-tu prêt* ? lui demandai-je encore ; & dès qu'il m'eût dit qu'*oui* : *feu donc*, lui dis-je, *au nom de Dieu*, & en même tems nous tirâmes encore parmi la troupe effrayée : & comme nos armes étoient chargées d'une groſſe dragée, comme de petites balles de piſtolet, il n'en tomba que deux ; mais il y en avoit tant de bleſſés, que nous les vîmes courir la plupart çà & là, tout couverts de ſang, & qu'un moment après il en tomba encore trois à demi-morts.

Ayant jeté alors à terre les armes déchargées, je ſaiſis mon ſecond mouſquet ; j'ordonnai à *Vendredi* de me ſuivre, ce qu'il fit avec beaucoup d'intrépidité. Je ſortis bruſquément du bois avec *Vendredi* ſur mes talons, & dès que je fus découvert je pouſſai un grand cri, comme il fit auſſi de ſon côté : enſuite je me mis à courir de toutes mes forces, autant que me le permettoit le fardeau d'armes que je portois, vers la pauvre victime, qui étoit étendue ſur le ſable, entre ce lieu du feſtin & la mer. Les bouchers, qui alloient exercer leur art

BRITISH
6 FE 6
MUSEUM

Tom. 2 page 179



B. Picart. Del. C. J. B. Chatelain. Sculp.

Combat Contre les Sauvages, délivrance d'un Espagnol,

ſur
don
ge ,
fray
dan
par
rir
m'e
d'u
ſur
lés
uns
deu
deu
reſt
I
ain
rai
pa
ſes
ſéa
il
nu
la
do
bo

ſur ce pauvre malheureux, l'avoient abandonné au bruit de notre premiere décharge, & prenant la fuite avec une terrible frayeur du côté de la mer, s'étoient jetés dans un des canots, où ils furent ſuivis par trois autres. Je criai à *Vendredi* de courir de ce côté-là, & de tirer deſſus. Il m'entendit d'abord, & s'étant avancé d'une quarantaine de verges, il fit feu ſur eux. Je crus au commencement qu'il les avoit tous tués, les voyant tomber les uns ſur les autres, mais j'en revis bientôt deux ſur pied : il en avoit pourtant tué deux, & bleſſé un troiſieme de façon qu'il reſta comme mort au fond de la barque.

Pendant que mon Sauvage s'attachoit ainſi à la deſtruction de ſes ennemis, je tirai mon couteau pour couper les liens du pauvre priſonnier, & ayant mis en liberté ſes pieds & ſes mains, je le mis ſur ſon ſéant, & je lui demandai en Portugais qui il étoit. Il me répondit en Latin, *Chriſtianus ;* mais le voyant ſi foible qu'il avoit de la peine à ſe tenir debout & à parler, je lui donnai ma bouteille, & lui fis ſigne de boire : il le fit, & mangea encore un morceau de pain que je lui avois donné auſſi. Après avoir un peu repris ſes eſprits, il me fit entendre qu'il étoit Eſpagnol, & qu'il m'avoit toutes les obligations imaginables pour l'important ſervice que je venois de lui rendre: je me ſervis de tout ce que je ſavois en Eſpagnol, & je lui dis : *Senor*, nous parlerons une autre fois, mais à préſent il faut combattre, s'il vous reſte quelque force ; prenez ce piſtolet & cette épée, & faites-en un bon uſage. Il les prit d'un air reconnoiſſant, & il ſembloit que ces armes lui fiſſent revenir toute ſa vigueur. Il tomba dans le moment ſur ſes ennemis comme une furie, & dans un tour de main il en dépêcha deux à coups de ſabre. Il eſt vrai qu'ils ne ſe défendoient guere. Ces pauvres Barbares étoient ſi effrayés du bruit de nos fuſils, qu'ils étoient auſſi peu en état de ſonger à leur conſervation, que leur chair avoit été capable de réſiſter à nos balles. Je m'en étois bien apperçu, lorſque *Vendredi* avoit fait feu ſur ceux qui étoient dans la barque, dont les uns avoient été terraſſés par la peur, comme les autres par les bleſſures.

Je tenois toujours mon dernier fuſil ſans le tirer, afin de n'être pas pris à dépourvu. C'étoit tout ce que j'avois pour me défendre, ayant donné mon piſtolet & mon ſabre à l'Eſpagnol. J'ordonnai cependant à *Vendredi* de retourner à l'arbre où nous avions commencé le combat, & d'y chercher nos armes déchargées, ce qu'il fit avec une grande rapidité. Pendant que je m'étois mis à terre pour les charger de nouveau, je vis un combat très-vigoureux entre l'Eſpagnol & un des Sauvages, qui étoit allé ſur lui avec un de ces ſabres de bois, qui avoient été deſtinés à le priver de la vie, ſi je ne l'avois empêché. L'Eſpagnol, qui, quoique foible, étoit auſſi brave & auſſi hardi qu'il eſt poſſible de l'être, avoit déja combattu l'Indien pendant quelque tems, & lui avoit fait deux bleſſures à la tête, quand l'autre l'ayant ſaiſi par le milieu du corps, le jeta à terre, & fit tous ſes efforts pour lui arracher mon épée. L'Eſpagnol ne perdit pas ſon ſang froid dans cette extrémité; il quitta ſagement le ſable, mit la main au piſtolet, & tua ſon ennemi ſur le champ. *Vendredi*, qui

Sabre

n'étoit plus à portée de recevoir mes ordres, ſe voyant en pleine liberté, pourſuivit les autres Sauvages avec ſa hache, de laquelle il dépêcha d'abord trois de ceux qui avoient été jetés à terre par nos décharges, & enſuite tous les autres qu'il put attraper. De l'autre côté, l'Eſpagnol, ayant pris un de mes fuſils, ſe mit à la pourſuite de deux autres, qu'il bleſſa tous deux; mais comme il n'avoit pas la force de courir, ils ſe ſauverent dans le bois, où *Vendredi* en tua encore un; pour le ſecond, qui étoit d'une agilité extrême, il lui échappa, ſe jeta à corps perdu dans la mer, & gagna à la nage le canot, où il y avoit trois de ſes camarades, dont l'un, comme je l'ai déja dit, étoit bleſſé: ces quatre furent les ſeuls de toute la troupe qui ſe ſauverent de nos mains, comme il eſt aiſé de le voir par la liſte ſuivante.

Trois tués par notre premiere décharge.	3
Deux tués par la ſeconde.	2
Deux tués par *Vendredi* dans le canot.	2
Deux tués par le même, de ceux qui avoient été d'abord bleſſés.	2
Un tué par le même, dans le bois.	1
Trois tués par l'Eſpagnol.	3
Quatre tués par *Vendredi*, dans le bois, où leurs bleſſures les avoient fait tomber çà & là.	4
Quatre ſauvés dans le canot, parmi leſquels il y en avoit un bleſſé.	4
En tout	21

Ceux qui étoient dans le canot, faiſoient force de rames, pour ſe mettre hors de la portée du fuſil; & quoique mon eſclave leur tirât encore deux ou trois coups, je n'en vis pas un faire mine d'en être touché. Il ſouhaitoit fort que nous priſſions un des canots pour leur donner la chaſſe : ce n'étoit pas ſans raiſon. Il étoit très à craindre, s'ils échappoient, qu'ils ne fiſſent le récit de leur triſte aventure à leurs compatriotes, & qu'ils ne revinſſent avec quelques centaines de barques, pour nous accabler par leur nombre. J'y conſentis donc ; je me jetai dans un de leurs canots, en commandant à *Vendredi* de me ſuivre : mais je fus bien ſurpris en y voyant un troiſieme priſonnier, garroté de même que l'avoit été l'Eſpagnol, & preſque mort de peur, n'ayant pas ſu ce dont il s'agiſſoit ; car il étoit tellement lié, qu'il n'avoit pu lever la tête, & qu'il lui reſtoit à peine un ſouffle de vie.

Je me mis d'abord à couper les cordes qui l'incommodoient ſi fort, je m'efforçai à le lever, mais il n'avoit pas la force de ſe ſoutenir, ou de parler. Il jeta ſeulement des cris ſourds, mais lamentables, craignant, ſans doute, qu'on ne le déliât que pour lui ôter la vie.

Dès que *Vendredi* fut entré dans la barque, je lui dis de l'aſſurer de ſa délivrance, & de lui donner un coup de mon *rum* ; ce qui, joint à la bonne nouvelle à laquelle il ne s'attendoit pas, le fit revivre, & lui donna aſſez de force pour ſe mettre ſur ſon ſéant.

Dès que *Vendredi* l'eut bien regardé, & l'eut entendu parler, c'étoit une choſe propre à tirer des larmes des yeux à l'homme le plus inſenſible, de le voir baiſer, embraſſer ce Sauvage; de le voir pleurer, rire, ſauter, danſer à l'entour, enſuite ſe tordre les mains, ſe battre le viſage, puis chanter, ſauter, danſer de nouveau, enfin ſe comporter comme s'il eût été hors du ſens. Pendant quelques momens il n'avoit pas la force de m'expliquer la cauſe de tant de mouvemens oppoſés; mais étant un peu revenu à lui, il me dit que ce Sauvage étoit ſon pere.

Il m'eſt impoſſible d'exprimer à quel degré je fus touché des tranſports que l'amour filial produiſoit dans le cœur du pauvre garçon, à la vue de ſon pere délivré des mains de ſes bourreaux. Il m'eſt tout auſſi difficile de bien dépeindre toutes les tendres extravagances où ce ſpectacle le jetoit: tantôt il entroit dans le canot, tantôt il en ſortoit, tantôt il y rentroit de nouveau ; il s'aſſeyoit auprès de ſon pere, & pour le réchauffer il en tenoit la tête ſerrée contre ſa poitrine pendant des demi-heures entieres ; il lui prenoit les mains & les pieds roidis par la force dont ils avoient été liés, & tâchoit de les amollir en les frottant. Voyant ſon deſſein, je lui donnai de mon *rum*, pour rendre ce frottement plus efficace, ce qui fit beaucoup de bien au pauvre vieillard.

Cet accident nous fit oublier de pourſuivre le canot des Sauvages, qui étoient déja hors de notre vue : ce fut un bonheur pour nous, car deux heures après, lorſqu'ils ne pouvoient pas encore avoir fait le quart du chemin, il ſe leva un vent terrible, qui continua pendant toute la nuit ; & comme il venoit du nord-oueſt, & qu'il leur étoit contraire, il ne me parut alors guere poſſible qu'ils puſſent gagner leurs côtes.

Pour revenir à *Vendredi*, il étoit tellement occupé autour de ſon pere, que pendant aſſez long-tems je n'eus pas le cœur de le tirer de là ; mais quand je crus qu'il avoit ſuffiſamment ſatisfait ſes tranſports, je l'appellai ; il vint en ſautant, en riant & en marquant la joie la plus vive. Je lui demandai s'il avoit donné du pain à ſon pere : *Non*, dit-il, *moi vilain chien manger tout moi-même.* Là-deſſus je lui donnai un de mes gâteaux d'orge que j'avois dans ma poche, & j'y ajoutai un coup de *rum* pour lui-même. Il n'en goûta pas ſeulement, mais alla porter le tout à ſon pere, avec une poignée de raiſins ſecs, que je lui avois donné encore pour ce bonhomme.

Un moment après je le vis ſortir de la barque, & ſe mettre à courir vers mon habitation avec une telle rapidité, que je le perdis de vue dans un inſtant ; car c'étoit le garçon le plus agile & le plus léger que j'aie vu de mes jours. J'avois beau crier, il n'entendoit rien ; mais environ un quart-d'heure après, je le vis revenir avec moins de vîteſſe, parce qu'il portoit quelque choſe.

C'étoit un pot rempli d'eau fraîche & de quelques morceaux de pain, qu'il me donnoit : pour l'eau, il la porta à ſon pere, après que j'en eus bu un petit coup pour me déſaltérer. Elle ranima entiérement le pauvre vieillard, & lui fit plus de bien que toute la liqueur forte qu'il avoit priſe ; car il mouroit de ſoif.

Quand il eut bu, & que je vis qu'il y avoit encore de l'eau de reſte, j'ordonnai à *Vendredi* de la porter à l'Eſpagnol, avec un des gâteaux qu'il m'avoit été chercher. Celui-ci étoit auſſi extrêmement foible, & s'étoit couché ſur l'herbe à l'ombre d'un arbre : il ſe releva pourtant pour manger & pour boire, & je m'en approchai moi-même, pour lui donner une poignée de raiſins. Il me regarda d'un air tendre, & plein de la plus vive reconnoiſſance ; mais il avoit ſi peu de force, quoiqu'il eût marqué tant de vigueur dans le combat, qu'il ne pouvoit pas ſe tenir ſur ſes jambes ; il l'eſſaya deux ou trois fois, mais en vain ; ſes pieds enflés prodigieuſement à force d'avoir été garrotés, lui cauſoient trop de douleur. Pour le ſoulager, j'ordonnai à *Vendredi* de les lui frotter avec du *rum*, comme il avoit fait à ſon pere.

Quoique mon pauvre Sauvage s'acquittât

de ce devoir avec affection, il ne pouvoit pas s'empêcher de moment à autre, de tourner les yeux vers ſon pere, pour voir s'il étoit toujours dans le même endroit & dans la même poſture : une fois entr'autres, ne le voyant pas, il ſe leva avec précipitation, & courut de ce côté-là avec tant de vîteſſe, qu'il étoit difficile de voir ſi ſes pieds touchoient à terre ; mais en entrant dans le canot, il vit qu'il n'y avoit rien à craindre, & que ſon pere s'étoit couché ſeulement pour ſe repoſer. Dès que je le vis de retour, je priai l'Eſpagnol de ſouffrir que *Vendredi* l'aidât à ſe lever, & le conduisît vers la barque, pour le mener de-là à mon habitation, où j'aurois de lui tout le ſoin poſſible. Mon Sauvage n'attendit pas que l'Eſpagnol fît le moindre effort : comme il étoit auſſi robuſte qu'agile, il le chargea ſur ſes épaules, le porta juſqu'à la barque, & le fit aſſeoir ſur un des côtés du canot ; enſuite il le plaça auprès de ſon pere ; puis ſortant de la barque, il la lança à l'eau ; & quoiqu'il fît un grand vent, il lui fit ſuivre le rivage, plus vîte que je n'étois capable de marcher. Après l'avoir fait entrer dans la baie, il ſe mit de nouveau à courir pour chercher l'autre canot des Sauvages, qui nous étoit reſté, & il y arriva avec cette barque auſſi vîte que j'y étois venu par terre. Il me fit paſſer la baie, & enſuite il alla aider nos nouveaux compagnons à ſortir du canot où ils étoient; mais ils n'étoient ni l'un ni l'autre en état de marcher, de ſorte que *Vendredi* ne ſavoit comment faire.

Après avoir médité ſur les moyens de remédier à cet inconvénient, je priai mon Sauvage de s'aſſeoir & de ſe repoſer; pour moi, je me mis à travailler, en attendant, à une eſpece de civiere. Nous les poſâmes tous deux, & les portâmes juſqu'à notre retranchement extérieur. Mais nous voilà dans un plus grand embarras qu'auparavant: je n'avois nulle envie d'abattre ce rempart, & je ne voyois pas comment on pourroit les faire paſſer par-deſſus. Le ſeul partiqu'il y avoit à prendre, c'étoit de travailler à nouveaux frais, & avec l'aide de *Vendredi* je dreſſai, en moins de deux heures, une jolie petite tente, couverte de ramée & de vieilles voiles, entre mon retranchement extérieur & le bocage que j'avois eu ſoin de planter à quelques pas de là. Dans cette hutte, je leur fis deux lits de quelques bottes de paille, ſur chacun deſquels je mis une couverture pour coucher deſſous, & une autre couverture pour les tenir chauds.

Voilà mon île peuplée; je me croyois alors riche en ſujets, & c'étoit une idée fort flatteuſe pour moi, de me conſidérer comme un petit monarque: toute cette île étoit mon domaine à des titres inconteſtables. Mes ſujets m'étoient parfaitement ſoumis; j'étois leur légiſlateur & leur ſeigneur deſpotique; ils m'étoient tous redevables de la vie, & tous ils étoient prêts à la riſquer pour mon ſervice dès que l'occaſion s'en préſenteroit. Ce qu'il y avoit de plus remarquable, c'eſt qu'il y avoit dans mes états trois religions différentes; *Vendredi* étoit proteſtant; ſon pere étoit payen & un Cannibal; l'Eſpagnol étoit catholique-romain; & moi, comme un prince ſage & équitable, j'établiſſois la liberté de conſcience dans tout mon royaume. Cela ſoit dit en paſſant.

Dès que j'eus logé mes deux nouveaux compagnons, je ſongeai à rétablir leurs forces par un bon repas. Je commandai d'abord à *Vendredi* d'aller prendre parmi mon troupeau apprivoiſé un chevreau d'un an ; je le tuai, & en ayant coupé un quartier de derriere, je le mis en petites pieces, je le fis bouillir & étuver, & je leur accommodai un fort bon plat de viande & de bouillon, où j'avois mis de l'orge & du riz. Je portai le tout dans la nouvelle tente, & ayant ſervi, je me mis à table avec mes nouveaux hôtes, que je régalai, & encourageai de mon mieux, me ſervant de *Vendredi* comme de mon interprete, non-ſeulement auprès de ſon pere, mais encore auprès de l'Eſpagnol, qui parloit fort joliment la langue des Sauvages.

Après avoir dîné, ou pour mieux dire ſoupé, j'ordonnai à mon eſclave de prendre un des canots, d'aller chercher nos armes à feu que nous avions laiſſées ſur le champ de bataille; & le jour après je lui dis d'enterrer les morts, qui étant expoſés au ſoleil, nous auroient bientôt incommodés par leur mauvaiſe odeur, & d'enſevelir en

même

même tems les reſtes affreux du feſtin, qui étoient répandus en quantité ſur le rivage. J'étois ſi éloigné de le faire moi-même, que je ne pouvois y penſer ſans horreur, & que j'en détournois les yeux quand j'étois obligé de paſſer par cet endroit. Pour mon Sauvage, il s'en acquitta ſi bien, qu'il ne reſta pas ſeulement l'apparence ni du combat, ni du feſtin, & que je n'aurois pu reconnoître le lieu même, ſans la pointe du bois qui s'avançoit de ce côté-là.

Je crus alors qu'il étoit tems d'entrer en converſation avec mes nouveaux ſujets. Je commençai par le pere de *Vendredi*, à qui je demandai ce qu'il penſoit des Sauvages qui nous étoient échappés, & ſi nous devions craindre qu'ils ne retournaſſent avec des forces capables de nous accabler? Son ſentiment étoit, qu'il n'y avoit aucune apparence qu'ils euſſent pu réſiſter à la tempête, & qu'ils devoient être tous péris, à moins que d'avoir été portés du côté du ſud ſur certaines côtes, où ils ſeroient dévorés immanquablement. A l'égard de ce qui pourroit arriver en cas qu'ils euſſent été aſſez heureux pour regagner leur rivage ; il me dit qu'il les croyoit ſi fort effrayés, par la maniere dont ils avoient été attaqués, ſi étourdis par le bruit & par le feu de nos armes, qu'ils ne manqueroient pas de raconter à leur peuple, que leurs compagnons avoient été tués par la foudre & par le tonnerre, & que les deux ennemis qui leur avoient apparu, étoient, ſans doute, des eſprits deſcendus du ciel pour les détruire. Il étoit confirmé dans cette opinion, parce qu'il avoit entendu dire aux fuyards, qu'ils ne pouvoient pas comprendre que des hommes puſſent *ſouffler foudre, parler tonnerre*, & tuer à une grande diſtance, ſans lever ſeulement la main.

Ce vieux Sauvage avoit raiſon ; car j'ai appris enſuite, que ceux qui s'étoient ſauvés dans le canot, étoient revenus chez eux, & avoient donné une telle épouvante à leurs compatriotes, qu'ils s'étoient mis dans l'eſprit, que quiconque oſeroit approcher de cette *île enchantée*, ſeroit détruit par le feu du ciel : on peut juger s'ils furent aſſez hardis pour s'y expoſer. Mais comme alors ces circonſtances m'étoient inconnues, je fus pendant quelque tems dans des appréhenſions continuelles, qui m'obligerent à être ſur mes gardes, & à tenir toutes mes troupes ſous les armes. Nous étions alors quatre, & je n'aurois pas craint d'affronter une centaine de nos ennemis en raſe campagne.

Cependant, ne voyant pas arriver un ſeul canot ſur mon rivage pendant aſſez de tems, mes frayeurs s'apaiſerent, & je commençai à délibérer ſur mon voyage vers le continent, où le pere de *Vendredi* m'aſſuroit que je ſerois bien reçu par les Sauvages, pour l'amour de lui.

L'exécution de mon deſſein fut un peu ſuſpendue par un entretien fort ſérieux que j'eus avec l'Eſpagnol. Il m'apprit qu'il avoit laiſſé au continent ſeize autres Chrétiens, tant Eſpagnols que Portugais, qui ayant fait naufrage, & s'étant ſauvés ſur ces côtes, y vivoient à la vérité en paix avec les Sauvages, mais avoient à peine aſſez de vivres pour ne pas mourir de faim. Je lui demandai toutes les particularités de leur voyage, & je découvris qu'ils avoient monté un vaiſſeau Eſpagnol, venant de Rio de la Plata, pour porter à la Havana des peaux & de l'argent, & pour s'y charger de toutes les marchandiſes Européennes qu'ils y pourroient trouver; qu'ils avoient ſauvé d'un autre vaiſſeau cinq matelots Portugais; qu'en récompenſe ils en avoient perdu cinq des leurs, & que les autres, à travers une infinité de dangers, étoient arrivés à demi-morts de faim ſur le rivage des Cannibales, ſaiſis de la crainte d'être dévorés auſſi-tôt qu'on les auroit apperçus.

Il me conta encore qu'ils avoient quelques armes avec eux, mais qu'elles leur étoient abſolument inutiles, faute de balles & de poudre, dont ils n'avoient ſauvé qu'une très-petite quantité, qu'ils avoient conſumée les premiers jours de leur débarquement, en allant à la chaſſe.

« Mais, lui dis-je, que deviendront-ils » à la fin? n'ont-ils jamais formé le deſſein » de ſe tirer de-là? Il me répondit qu'ils y avoient penſé plus d'une fois; mais que n'ayant ni vaiſſeau, ni inſtrumens néceſſaires pour en conſtruire un, ni aucune proviſion, toutes leurs délibérations là-deſſus avoient été terminées par des larmes & par le déſeſpoir.

Je lui demandai comment il croyoit qu'ils pouvoient recevoir une propoſition de ma part, tendante à leur délivrance, & s'il ne jugeroit pas qu'elle ſeroit aiſée à exécuter, ſi l'on pouvoit les faire venir tous dans mon île. « Mais, ajoutai-je, je » vous avoue franchement que je crains » fort quelque coup de traître de leur fa» çon. La gratitude n'eſt pas une vertu » fort familiere aux hommes, qui d'ordi» naire conforment moins leur conduite » aux ſervices qu'ils ont reçus, qu'aux » avantages qu'ils peuvent eſpérer. Ce ſe» roit pour moi une choſe bien dure, con» tinuai-je, ſi pour avoir été l'inſtrument » de leur délivrance, ils m'amenoient » comme leur priſonnier dans la Nou» velle Eſpagne, où tout Anglois, par » quelque accident qu'il y puiſſe venir, » ne doit s'attendre qu'à la plus cruelle » deſtinée. Je vous aſſure que j'aimerois » mieux être dévoré tout vivant par les » Sauvages, que de tomber entre les mains » impitoyables de l'inquiſition. Sans cette

» difficulté, ajoutai-je, je croirois mon » deſſein fort aiſé; & s'ils ſe trouvoient » tous ici, on pourroit facilement conſ» truire un bâtiment aſſez grand pour » nous mener, ou du côté du ſud dans » le Bréſil, ou du côté du nord dans les » îles Eſpagnoles. »

Après avoir écouté mon diſcours avec attention, il me répondit avec un air de candeur, que ces gens-là ſentoient avec tant de vivacité tout ce qu'il y avoit de miſérable dans leur ſituation, qu'il étoit ſûr qu'ils auroient horreur de la penſée ſeule de maltraiter un homme qui contribueroit à les en délivrer. « Si vous voulez, pourſuivit-il, j'irai les voir avec le vieux Sau» vage, je leur communiquerai votre in» tention, & je vous apporterai leur ré» ponſe : je n'entrerai point en traité avec » eux ſans qu'ils m'aſſurent de la garder, » par les ſermens les plus ſolemnels. Je » veux ſtipuler qu'ils vous reconnoîtront » pour leur commandant, & je les ferai » jurer par les ſacremens & par l'évangile, » de vous ſuivre dans quelque pays Chré» tien que vous trouverez à propos, & de

» vous obéir exactement juſqu'à ce que » nous y ſoyions arrivés ; & je prétends » vous apporter ſur tout cela un contrat » formel ſigné par toute la troupe. »

Pour me donner plus de confiance en lui, il me propoſa de me prêter ſerment lui-même avant ſon départ, & il me jura qu'il ne me quitteroit jamais ſans mes ordres, & qu'il me défendroit juſqu'à la derniere goutte de ſon ſang, ſi ſes compatriotes étoient aſſez lâches pour manquer à leurs promeſſes dans le moindre point. Au reſte, il m'aſſura que c'étoient tous de fort honnêtes gens, qu'ils étoient accablés de toute la miſere imaginable, deſtitués d'armes & d'habits, & n'ayant d'autres vivres que ceux que leur fourniſſoit la pitié des Sauvages ; qu'ils étoient privés de tout eſpoir de revenir jamais dans leur patrie, & que ſi je voulois bien ſonger à finir leurs malheurs, ils étoient gens à vivre & à mourir avec moi.

Sur ces aſſurances je réſolus fermement de travailler à leur bonheur, & d'envoyer pour traiter avec eux l'Eſpagnol avec le vieux Sauvage ; mais quand tout étoit prêt pour leur départ, mon Eſpagnol lui-même me fit une difficulté, où je trouvai tant de prudence & tant de ſincérité, que je fus très-ſatisfait de lui, & que je ſuivis le conſeil qu'il me donnoit, de différer cette affaire de cinq ou ſix mois. Voici le fait.

Il y avoit déja un mois qu'il étoit avec nous, & je lui avois montré toutes les proviſions que j'avois aſſemblées par le ſecours de la Providence. Il comprenoit parfaitement bien que ce que j'avois amaſſé de bled & de riz, quoique ſuffiſant de reſte pour moi, ne ſuffiroit pas pour ma nouvelle famille, à moins d'une fort grande économie, bien loin de pouvoir fournir aux beſoins de ſes camarades, qui étoient encore au nombre de ſeize. D'ailleurs il en falloit une bonne quantité pour avitailler le vaiſſeau que je voulois faire, pour paſſer dans quelque colonie Chrétienne; & ſon avis étoit de défricher d'autres champs, d'y ſemer tout le grain dont je pouvois me paſſer, & d'attendre une nouvelle moiſſon, avant que de faire venir ſes compatriotes. « La diſette, me dit-il,

» pourroit les porter à la révolte, en leur » faiſant voir qu'ils ne ſont ſortis d'un » malheur que pour tomber dans un autre. » Vous ſavez, pourſuivit-il, que les en» fans d'Iſraël, quoique ravis d'abord » d'être délivrés de la ſervitude d'Égypte, » ſe rebellerent contre Dieu leur libéra» teur, quand ils manquerent de pain dans » le déſert. »

Son conſeil me parut ſi raiſonnable, & j'y trouvai tant de preuves de ſa fidélité, que j'en fus charmé, & que je me déterminai à le ſuivre. Nous nous mettons donc tous quatre à remuer la terre, auſſi bien que nos inſtrumens de bois nous le permettoient; & dans l'eſpace d'un mois, le tems d'enſemencer les terres étant venu, nous en avions aſſez défriché pour y ſemer vingt-deux boiſſeaux d'orge, & ſeize jarres de riz, qui étoit tout le grain que nous pouvions épargner. A peine nous en reſta-t-il pour vivre pendant les ſix mois qui devoient s'écouler avant la nouvelle récolte; car le grain eſt ſix mois en terre dans ce pays-là.

Etant alors aſſez forts pour ne rien craindre des Sauvages, à moins qu'ils ne vinſſent en très-grand nombre, nous nous promenions par toute l'île ſans aucune inquiétude; & comme nous avions tous l'eſprit plein de notre délivrance, il m'étoit impoſſible de ne pas ſonger aux moyens. Entre autres choſes, je marquai pluſieurs arbres, qui me paroiſſoient propres pour mes vues; j'employai *Vendredi* & ſon pere à les couper, & je leur donnai l'Eſpagnol pour inſpecteur. Je leur montrai avec quel travail infatigable j'avois fait des planches d'un arbre fort épais, & je leur ordonnai d'agir de même. Ils me firent une douzaine de bonnes planches de chêne d'à-peu-près deux pieds de large, de trente-cinq de long, & épaiſſes depuis deux pouces juſqu'à quatre. On peut comprendre quelle peine il falloit pour en venir à bout.

Je ſongeois en même tems à augmenter mon troupeau; tantôt j'allois moi-même à la chaſſe avec *Vendredi*, tantôt je l'envoyois avec l'Eſpagnol; & de cette maniere nous attrapâmes vingt-deux chevreaux, que nous joignîmes à notre troupeau apprivoiſé; car quand il nous arrivoit de tuer une chevre, nous ne manquions jamais d'en conſerver les petits. Outre cela, la ſaiſon étant venue de cueillir le raiſin, je fis ſécher une ſi grande quantité de grapes, qu'il y en avoit de quoi remplir plus de ſoixante barils. Ce fruit faiſoit avec notre pain une grande partie de nos alimens, & je puis aſſurer que c'eſt quelque choſe d'extraordinairement nourriſſant.

C'étoit alors le tems de la moiſſon, & notre grain étoit en fort bon état, quoique j'aie vu des années plus fertiles dans l'île. La récolte fut pourtant aſſez bonne pour répondre à nos fins ; de vingt-deux boiſſeaux d'orge que nous avions ſemés, il nous en vint deux cents vingt, & notre riz s'étoit multiplié à proportion ; ce qui étoit une proviſion ſuffiſante pour nous, & pour les hôtes que nous attendions, juſqu'à notre moiſſon prochaine : ou bien, s'il s'agiſſoit de faire le voyage projeté, il y en avoit aſſez pour avitailler abondamment notre vaiſſeau, de quelque côté de l'Amérique que nous vouluſſions diriger notre cours.

Après avoir recueilli ainſi nos grains, nous nous mîmes à travailler en oſier, & à faire quatre grands paniers pour l'y conſerver. L'Eſpagnol étoit extrêmement habile à ces ſortes d'ouvrages, & il me blâmoit ſouvent de n'avoir pas employé cet art à faire mes enclos & mes retranchemens. Mais par bonheur la choſe n'étoit plus néceſſaire.

Tous ces préparatifs étant faits, je permis à mon Eſpagnol de paſſer en Terre-ferme, pour voir s'il y avoit quelque choſe à faire avec ſes compatriotes ; & je lui donnai un ordre par écrit, de ne pas emmener un ſeul homme avec lui, ſans lui avoir fait jurer devant lui, & devant le vieux Sauvage, que bien loin d'attaquer le maître de l'île, & de faire le moindre chagrin à un homme qui avoit la bonté de travailler à ſa délivrance, il ne négligeroit rien pour le défendre contre toutes ſortes d'attentats, & qu'il ſe ſoumettroit entiérement à ſes commandemens, de quelque côté qu'il trouvât bon de le mener. J'ordonnai encore à l'Eſpagnol de m'en rapporter un traité formel par écrit, ſigné de toute

toute la troupe, ſans ſonger que ſelon toutes les apparences elle n'avoit ni papier, ni encre.

Muni de ces inſtructions, il partit avec le vieux Sauvage dans le même canot qui avoit ſervi à les conduire dans l'île, pour y être dévorés par les Cannibales leurs ennemis. Je leur donnai à chacun un mouſquet à rouet, & environ huit charges de poudre & de balles; en leur enjoignant d'en être bons ménagers, & de ne les employer que dans les occaſions preſſantes.

Voilà les premieres meſures que je pris pour ma délivrance depuis vingt-ſept ans & quelques jours que j'avois été dans l'île. Auſſi ne négligeai-je aucune précaution néceſſaire pour les rendre juſtes. Je donnai à mes voyageurs une proviſion de pain & de grapes de raiſins ſecs pour pluſieurs jours, & une autre proviſion pour huit jours, deſtinée aux Eſpagnols. Je convins encore avec eux d'un ſignal qu'ils mettroient à leur retour à leur canot, afin de pouvoir les reconnoître par-là avant qu'ils abordaſſent, & là-deſſus je leur ſouhaitai un heureux voyage.

Ils mirent en mer avec un vent frais pendant la pleine lune. C'étoit au mois d'octobre, ſelon mon calcul; car pour un compte exact des jours, je ne pus jamais m'aſſurer de l'avoir juſte, depuis que je l'eus une fois perdu; je n'étois pas tout-à-fait ſûr même d'avoir compté exactement les années, quoique dans la ſuite je vis que mon calcul s'accordoit parfaitement avec la vérité.

J'avois déja attendu pendant huit jours le retour de mes députés, quand il m'arriva à l'improviſte une aventure, qui n'a peut-être pas ſa pareille dans aucune hiſtoire. C'étoit le matin, & j'étois encore profondément endormi, lorſque *Vendredi* approcha de mon lit avec précipitation, en criant: *Maître, maître, ils ſont venus, ils ſont venus!*

Je me leve, & m'étant habillé, je me mets à traverſer mon bocage, qui étoit déja devenu un bois épais, ſongeant ſi peu au moindre danger, que j'étois ſans armes contre ma coutume; mais je fus bien ſurpris en tournant les yeux vers la mer, de voir à une lieue & demie de diſtance une chaloupe avec une voile, que nous appellons *épaule de mouton*, faiſant cours du côté de mon rivage, & pouſſée par un vent favorable. Je vis d'abord qu'elle ne venoit pas du côté directement oppoſé à mon rivage, mais du côté du ſud de l'île. Là-deſſus je dis à *Vendredi* de ne ſe pas donner le moindre mouvement, puiſque ce n'étoit pas-là les gens que nous attendions, & que nous ne pouvions pas ſavoir encore s'ils étoient amis ou ennemis.

Pour en être mieux éclairci, je fus chercher ma lunette d'approche, & par le moyen de mon échelle, je montai au haut du rocher, comme j'avois accoutumé de faire quand j'appréhendois quelque choſe, & que je voulois le découvrir ſans être découvert moi-même.

A peine avois-je mis le pied ſur le haut de la colline, que je vis clairement un vaiſſeau à l'ancre, à peu-près à deux lieues & demie au ſud-oueſt de moi, & je crus obſerver par la ſtructure du bâtiment, que le vaiſſeau étoit Anglois auſſi-bien que la chaloupe.

Je ne ſaurois exprimer les impreſſions

confuſes que cette vue fit ſur mon imagination. Quoique ma joie de voir un navire, dont l'équipage devoit être ſans doute de ma nation, fût extrême, je ne laiſſois pas de ſentir quelques mouvemens ſecrets, dont j'ignorois la cauſe, qui m'inſpiroient de la circonſpection. Je ne pouvois pas concevoir quelles affaires un vaiſſeau Anglois pouvoit avoir dans cette partie du monde, puiſque ce n'étoit pas la route vers aucun des pays où ils ont établi leur commerce : de plus, je ſavois qu'il n'y avoit eu aucune tempête capable de les porter de ce côté-là malgré eux : par conſéquent j'avois lieu de croire qu'ils n'avoient pas de bons deſſeins, & qu'il valoit mieux pour moi demeurer dans ma ſolitude, que de tomber entre les mains de voleurs & de meurtriers.

Je l'ai déja dit, qu'aucun homme ne mépriſe ces avertiſſemens ſecrets qui lui ſeront inſpirés quelquefois, quoiqu'il n'en ſente pas la vraiſemblance. Je crois que peude gens, capables de réflexion, peuvent nier que ces ſortes d'avertiſſemens ne nous ſoient donnés quelquefois ; je crois encore qu'il eſt inconteſtable que ce ſont des marques de l'exiſtence d'un monde inviſible, & du commerce de certains eſprits avec nous, qui tend à nous détourner du danger. Il n'y a rien de plus naturel à mon ſens, que d'attribuer ces avertiſſemens à quelque intelligence qui nous eſt favorable, ſoit ſuprême, ſoit inférieure & ſubordonnée à la divinité.

Le cas dont je vais parler prouve évidemment la vérité de mon opinion ; car ſi je n'avois pas obéi à ces mouvemens ſecrets, c'étoit fait de moi, & ma condition ſeroit devenue infiniment plus malheureuſe.

Je ne m'étois pas tenu long-tems dans cette poſture, ſans voir la chaloupe approcher du rivage, comme ſi elle cherchoit une baie pour la commodité du débarquement ; mais ne découvrant pas celle dont j'ai parlé ſouvent, ils pouſſerent leur chaloupe ſur le ſable, environ à un demi-quart de lieue de moi : j'en étois ravi, car ſans cela ils auroient débarqué préciſément devant ma porte ; ils m'auroient chaſſé ſans doute de mon château, & auroient pillé tout mon bien.

Lorſqu'ils furent ſur le rivage, je vis clairement qu'ils étoient Anglois, hormis un ou deux que je pris pour des Hollandois, mais qui ne l'étoient pas. Ils étoient onze en tout, mais il y en avoit trois ſans armes, & garrotés, comme je crus m'en appercevoir. Dès que cinq ou ſix d'entre eux eurent ſauté ſur le rivage, ils firent ſortir les autres de la chaloupe, comme des priſonniers : je vis un des trois marquer par ſes geſtes une affliction & un déſeſpoir qui alloient juſqu'à l'extravagance; les deux autres levoient quelquefois les mains au Ciel, & paroiſſoient être fort affligés, mais leur douleur me ſembloit pourtant plus modérée.

Dans le tems que j'étois dans une grande incertitude, ſans concevoir ce que ſignifioit un pareil ſpectacle, *Vendredi* s'écria dans ſon mauvais Anglois : « O maître! » vous voyez hommes Anglois manger » priſonniers auſſi-bien qu'hommes Sau» vages; voyez, eux les vouloir manger.

» Non, non, dis-je, *Vendredi*, je crains » ſeulement qu'ils ne les maſſacrent, mais » ſois ſûr qu'ils ne les mangeront pas. » Je tremblois cependant à cette vue, & à chaque moment je m'attendois à les voir aſſaſſiner; je vis même une fois un de ces ſcélérats lever déja un grand ſabre pour frapper un de ces malheureux, & je crus que je l'allois voir tomber à terre, ce qui glaça tout mon ſang dans mes veines.

Dans ces circonſtances je regrettois extrêmement mon Eſpagnol & mon vieux Sauvage, & je ſouhaitois fort de pouvoir attraper ces indignes Anglois ſans être découvert, à la portée du fuſil, pour délivrer les priſonniers de leurs cruelles mains; car je ne leur vis point d'armes à feu : mais il plut à la Providence de me faire réuſſir dans mon deſſein d'une autre maniere.

Pendant que ces inſolens matelots rodoient par toute l'île, comme s'ils euſſent voulu aller à la découverte du pays, j'obſervai que les trois priſonniers étoient en liberté d'aller où ils vouloient, mais n'en eurent pas le cœur. Ils ſe mirent à terre d'un air penſif & déſeſpéré.

Leur triſte contenance me fit reſſouvenir de celle que j'avois autrefois en abordant le même rivage, me croyant perdu, tournant les yeux de tous côtés, rempli de la crainte d'être la proie des bêtes ſauvages, & réduit par mes frayeurs à paſſer une nuit entiere dans un arbre.

Comme alors je ne m'étois attendu à rien moins qu'à voir notre vaiſſeau porté plus près du rivage par la tempête & par la marée, & de trouver par-là occaſion d'en tirer les moyens de ſubſiſter, de même ces malheureux priſonniers n'avoient pas la moindre idée de la délivrance prochaine, que le Ciel leur préparoit dans le tems qu'ils croyoient tout ſecours impoſſible.

Combien de fortes raiſons n'avons-nous pas dans ce monde de nous repoſer avec joie ſur la bonté de notre Créateur, puiſque nous ſommes rarement dans d'aſſez malheureuſes circonſtances pour ne pas trouver quelque ſujet de conſolation, & puiſque nous ſommes fort ſouvent portés à notre délivrance par les mêmes moyens qui ſembloient nous conduire à notre ruine?

La marée étoit juſtement au plus haut, quand ces gens vinrent à terre ; & partie en parlant avec leurs priſonniers, partie en rodant par tous les coins de l'île, ils s'étoient amuſés juſqu'à ce que la mer, s'étant retirée par le reflux, avoit laiſſé leur chaloupe à ſec.

Ils y avoient laiſſé deux hommes, qui, à force de boire de l'eau-de-vie, s'étoient endormis : cependant, l'un s'éveillant plutôt que l'autre, & trouvant la chaloupe trop enfoncée dans le ſable pour l'en tirer tout ſeul, il fit approcher les autres par ſes cris ; mais ils n'eurent pas aſſez de force tous enſemble pour la tirer de là, parce qu'elle étoit extrêmement peſante, & que le rivage de ce côté-là étoit mou comme un ſable mouvant.

Voyant cette difficulté, en véritables gens de mer, les plus négligens de tous les hommes peut-être, ils réſolurent de n'y plus ſonger, & ils ſe remirent à parcourir l'île. J'en entendis un, qui appellant un de ſes camarades pour le faire venir à terre : *Eh ! Jean*, lui cria-t-il, *laiſſe-la en repos ſi tu peux, la marée pro-*

chaine la remettra bien à flot. Ce diſcours me confirma encore dans l'opinion qu'ils étoient mes compatriotes.

Pendant tout ce tems-là je me tins dans l'enceinte de mon château, ſans aller plus loin que mon obſervatoire, & j'étois bien-aiſe d'avoir eu la prudence de fortifier ſi bien mon habitation; je ſavois que la chaloupe ne pouvoit pas être à flot avant dix heures du ſoir, qu'alors il feroit obſcur, & que je pourrois obſerver leurs diſcours en toute ſûreté.

En attendant, je me préparois pour le combat, mais avec plus de précaution que jamais, perſuadé que j'aurois à faire avec d'autres ennemis que par le paſſé. J'ordonnai à *Vendredi* d'en faire de même, & je m'en promettois de grands ſecours, puiſqu'il tiroit d'une juſteſſe étonnante; je lui donnai trois mouſquets, & je pris moi-même deux fuſils. Ma figure étoit effroyable; j'avois ſur la tête mon terrible bonnet de peau de chevre, à mon côté pendoit mon grand ſabre tout nu, & j'avois deux piſtolets à ma ceinture, & un fuſil ſur chaque épaule.

Mon deſſein étoit de ne rien entreprendre avant la nuit; mais environ à deux heures après midi, au plus chaud du jour, je trouvai que mes drôles étoient allés tous dans le bois, apparemment pour s'y repoſer ; & quoique les priſonniers ne fuſſent pas en état de dormir, je les vis pourtant qui s'étoient couchés à l'ombre d'un grand arbre aſſez près de moi, & hors de la vue des autres.

Là-deſſus je réſolus de me découvrir à eux, pour être inſtruit de leur ſituation ; & dans le moment je me mis en marche, *Vendredi* me ſuivant d'aſſez loin, armé auſſi formidablement que moi, mais ne reſſemblant pourtant pas ſi fort à un ſpectre.

Après que je m'en fus approché ſans être découvert, autant qu'il me fut poſſible, je leur dis d'un ton élevé en Eſpagnol, *qui êtes-vous, meſſieurs ?* Ils ne me répondirent rien ; & je les vis ſur le point de s'enfuir, quand je me mis à leur parler Anglois. « Meſſieurs, leur dis-je, n'ayez » pas peur, peut-être avez-vous trouvé ici » un ami ſans vous y attendre. » *Il nous* *devroit donc être envoyé du ciel*, répondit gravement un d'entre eux, & le chapeau à la main, *car nos malheurs ſont au-deſſus de tout ſecours humain.* « Tout ſecours eſt du ciel, monſieur, lui dis-je; mais ne ne voudriez-vous pas enſeigner à un étranger le moyen de vous ſecourir? car vous paroiſſez accablés d'une grande affliction: je vous ai vu débarquer, & quand vous vous êtes entretenus avec les brutaux qui vous ont conduits ici, j'en ai vu un tirer le ſabre, & faire mine de vouloir vous tuer. »

Le pauvre homme tremblant, & les yeux pleins de larmes, me repartit d'un air étonné: *Parlai-je à un homme, à un Dieu, ou à un ange?* « Tranquilliſez vous là-deſſus, monſieur, lui dis-je; ſi Dieu avoit envoyé un ange à votre ſecours, il paroîtroit à vos yeux ſous de meilleurs habits, & avec d'autres armes. Je ſuis réellement un homme, je ſuis même un Anglois, & tout diſpoſé à vous rendre ſervice. Je n'ai avec moi qu'un ſeul eſclave; nous avons des armes & des munitions; dites librement ſi nous pou-

» vons vous rendre ſervice, & expliquez-» moi la nature de vos malheurs. »

» Hélas ! monſieur, dit-il, le récit en » eſt trop long, pour vous être fait pen-» dant que nos ennemis ſont ſi proche ; » il ſuffira de vous dire que j'ai été com-» mandant du vaiſſeau que vous voyez ; » mes gens ſe ſont révoltés contre moi, » peu s'en faut qu'ils ne m'aient maſſacré ; » mais ce qui vaut preſqu'autant, ils veu-» lent m'abandonner dans ce déſert, avec » ces deux hommes, dont l'un eſt mon » contre-maître, & l'autre un paſſager. » Nous nous ſommes attendus à périr ici » dans peu de jours, croyant l'île inha-» bitée ; & nous ne ſommes pas encore » raſſurés là-deſſus.

Mais, lui dis-je, que ſont devenus vos coquins de rebelles ? *Les voilà couchés*, répondit-il en montrant du doigt une touffe d'arbres fort épaiſſe : « je tremble » de peur qu'ils ne nous aient entendu par-» ler ; ſi cela eſt, il eſt certain qu'ils nous » maſſacreront tous. »

Je lui demandai là-deſſus, ſi les mutins avoient des armes à feu, & j'appris qu'ils n'avoient avec eux que deux fuſils, & qu'ils en avoient laiſſé un dans la chaloupe. Laiſſez-moi donc faire, lui répondis-je, ils ſont tous endormis ; rien n'eſt plus aiſé que de les tuer, à moins que vous n'aimiez mieux les faire priſonniers. Il me conta alors qu'il y avoit parmi eux deux coquins dont il n'y avoit rien de bon à eſpérer ; & que ſi l'on mettoit ceux-là hors d'état de nuire, il croyoit que le reſte retourneroit facilement à ſon devoir : il ajouta qu'il ne pouvoit pas me les indiquer de ſi loin, & qu'il étoit tout prêt à ſuivre mes ordres en tout. « Eh bien, dis-» je, commençons par nous tirer d'ici, » de peur qu'ils ne nous apperçoivent en » s'éveillant, & ſuivez-moi vers un lieu où » nous pourrons délibérer à notre aiſe ſur » nos affaires. »

Après que nous nous fûmes mis à couvert dans le bois : Ecoutez donc, monſieur, lui dis-je, je veux haſarder tout pour votre délivrance, mais ſous deux conditions. Il m'interrompit pour m'aſſurer que ſi je lui rendois ſa liberté & ſon vaiſſeau, il emploieroit l'un & l'autre à me témoigner ſa reconnoiſſance ; & que ſi je ne pouvois lui rendre que la moitié de ce ſervice, il étoit réſolu de vivre & de mourir avec moi dans quelque partie du monde que je vouluſſe le conduire. Ses deux compagnons me donnerent les mêmes aſſurances.

Ecoutez mes conditions, leur dis-je, il n'y en a que deux. « 1. Pendant que » vous ſerez avec moi dans cette île, vous » renoncerez à toute ſorte d'autorité ; & » ſi je vous mets les armes à la main, vous » me les rendrez dès que je le trouverai » bon : vous ſerez entiérement ſoumis à » mes ordres, ſans ſonger jamais à me » cauſer le moindre préjudice. 2. Si nous » réuſſiſſons à reprendre le vaiſſeau, vous » me menerez en Angleterre avec mon » eſclave, ſans rien demander pour le paſſage. »

Il me le promit dans les termes les plus forts qu'un cœur reconnoiſſant pouvoit lui dicter.

Je leur donnai alors trois mouſquets avec des balles & de la poudre, & je demandai au capitaine comment il jugeoit à propos de diriger notre entrepriſe. Il me témoigna toute la gratitude imaginable, & me dit qu'il ſe contenteroit de ſuivre exactement mes ordres, & qu'il me laiſſoit avec plaiſir toute la conduite de l'affaire. Je lui répondis qu'elle me paroiſſoit aſſez épineuſe ; que cependant le meilleur parti étoit, ſelon moi, de faire feu ſur eux tous en même tems pendant qu'ils étoient couchés, & que ſi quelqu'un, échappant à notre premiere décharge, vouloit ſe rendre, nous pourrions lui ſauver la vie.

Il me répliqua avec beaucoup de modération qu'il ſeroit fâché de les tuer, s'il y avoit moyen de faire autrement : « mais » pour ces deux ſcélérats incorrigibles, » dont je vous ai parlé, continua-t-il, & » qui ont été les auteurs de la révolte, s'ils » nous échappent, nous ſommes perdus ; » ils retourneront à bord du vaiſſeau, & » ils ameneront tout l'équipage pour nous » détruire à coup ſûr. »

Cela étant, repartis-je, il faut s'en tenir à mon premier avis ; une néceſſité abſolue rend l'action légitime. Cependant, lui voyant toujours de l'averſion pour le deſſein de répandre tant de ſang, je lui dis, à lui & à ſes compagnons, de prendre les devans, & d'agir ſuivans les circonſtances.

Au milieu de cet entretien nous en vîmes deux ſe lever, & ſe tirer de-là. Je demandai au capitaine ſi c'étoient les chefs de la rebellion dont il m'avoit parlé. Il me dit que non. Eh bien donc, lui dis-je, laiſſons-les échapper, puiſque la Providence ſemble les avoir éveillés exprès pour leur ſauver la vie : pour les autres, s'ils ne ſont pas à vous, c'eſt votre faute.

Animé par ces paroles, il s'avance vers les mutins un mouſquet ſur le bras, & un de mes piſtolets à la ceinture. Ses deux compagnons le devançant de quelques pas, font d'abord un peu de bruit qui réveille un des matelots. Celui-là ſe met à crier pour éveiller ſes camarades, mais en même tems ils font feu tous deux ; le capitaine gardant ſon coup avec beaucoup de prudence, & viſant avec toute la juſteſſe poſſible aux chefs des mutins, ils en tuent un ſur la place. L'autre, quoique dangereuſement bleſſé, ſe leve avec précipitation, & ſe met à crier au ſecours : mais le capitaine le joint, en lui diſant qu'il n'étoit plus tems de demander du ſecours, & qu'il n'avoit qu'à prier Dieu de lui pardonner ſa trahiſon : il l'aſſomme auſſi-tôt d'un coup de croſſe.

Il en reſtoit encore trois, dont l'un étoit légérement bleſſé ; mais me voyant arriver encore, & qu'il leur étoit impoſſible de réſiſter, ils demanderent quartier. Le capitaine y conſentit, à condition qu'ils lui marqueroient l'horreur qu'ils devoient avoir de leur crime, en l'aidant fidélement à recouvrer le vaiſſeau, & à le ramener à la Jamaïque d'où il venoit. Ils lui donnerent toutes les aſſurances de leur repentir & de leur bonne volonté qu'il pouvoit deſirer, & il réſolut de leur ſauver la vie, ce que je ne déſapprouvois pas ; je l'obligeai ſeulement à les garder pieds & poings liés, tant qu'ils ſeroient dans l'île.

Dans ces entrefaites j'envoyai *Vendredi* avec le contre-maître vers la chaloupe, avec ordre de la mettre en ſûreté, & d'en ôter les rames & les voiles, ce qu'ils firent : en même tems trois matelots, qui pour leur bonheur s'étoient écartés de la troupe, revinrent au bruit des mouſquets, & voyant leur capitaine, de leur priſonnier devenu leur vainqueur, ils ſe ſoumirent à lui, & conſentirent à ſe laiſſer garroter comme les autres.

Voyant alors tous nos ennemis hors de combat, j'eus le tems de faire au capitaine le récit de toutes mes aventures : il l'écouta avec une attention qui alloit juſqu'à l'extaſe, ſur-tout la maniere miraculeuſe dont j'avois été fourni de munitions & de vivres. Comme toute mon hiſtoire eſt un tiſſu de prodiges, elle fit de fortes impreſſions ſur lui ; mais quand delà il réfléchiſſoit ſur ſon propre ſort, & qu'il conſidéroit que la Providence ne paroiſſoit m'avoir conſervé que pour lui ſauver la vie, il étoit ſi touché, qu'il répandoit un ruiſſeau de larmes, & qu'il étoit incapable de prononcer une ſeule parole.

Notre converſation étant finie, je le conduiſis avec ſes deux compagnons dans mon château ; je lui donnai tous les rafraîchiſſemens que j'étois en état de lui fournir, & je lui montrai toutes les inventions dont je m'étois aviſé pendant mon ſéjour dans l'île.

Tout ce que je diſois au capitaine, tout ce que je lui montrois, lui paroiſſoit également ſurprenant : il admiroit ſur-tout ma fortification, & la maniere dont j'avois caché ma retraite, par le moyen du bocage que j'avois planté il y avoit déja vingt ans. Comme les arbres croiſſent dans ce pays bien plus vîte qu'en Angleterre, ce petit bois étoit devenu d'une épaiſſeur impénétrable de toutes parts, hormis d'un côté, où je m'étois ménagé un petit paſſage tortueux. Je lui dis que ce qu'il voyoit étoit mon château, le lieu de ma réſidence ; mais que j'avois encore, à l'exemple d'autres princes, une maiſon de campagne, que je lui montrerois une autre fois ; mais qu'à préſent il falloit ſonger aux moyens de nous rendre maîtres du vaiſſeau. Il en convint, mais il m'avoua qu'il ne voyoit pas quelles meſures prendre. Il y a encore, dit-il, vingt-ſix hommes à bord, qui ſachant que par leur conſpiration ils ont mérité de perdre la vie, s'y opiniâtreront par déſeſpoir. Car ils ſont perſuadés, ſans doute, qu'en cas qu'ils ſe rendent, ils ſeront pendus, dès qu'ils arriveront en Angleterre, ou dans quelque colonie de la nation: le moyen donc de ſonger à les attaquer avec un nombre ſi fort inférieur au leur ?

Je ne trouvai ce raiſonnement que trop juſte, & je vis qu'il n'y avoit rien à faire, que de tendre quelque piege à l'équipage, & de l'empêcher au moins de débarquer & de nous détruire. J'étois ſûr qu'en peu de tems les gens du vaiſſeau, étonnés du retardement de leurs camarades, mettroient leur autre chaloupe en mer, pour aller voir ce qu'ils étoient devenus; & je craignois fort qu'ils ne vinſſent armés & en trop grand nombre, pour pouvoir leur réſiſter.

Là-deſſus je dis au capitaine, que la premiere choſe que nous avions à faire, c'étoit de couler la chaloupe à fond, pour qu'ils ne puſſent pas l'emmener, ce qu'il approuva. Nous mettons d'abord la main à l'œuvre, nous commençons à ôter de la chaloupe tout ce qu'il y avoit de reſte, c'eſt-à-dire, une bouteille d'eau de vie, & une autre pleine de *rum*; quelques biſcuits, un cornet rempli de poudre, & un pain de ſucre d'environ ſix livres, enveloppé d'une piece de canevas. Toute cette trouvaille m'étoit fort agréable, ſur-tout l'eau-de-vie & le ſucre, dont j'avois preſque eu le tems d'oublier le goût.

Après avoir porté tout cela à terre, nous fimes un grand trou au fond de la chaloupe, afin que s'ils débarquoient en aſſez grand nombre pour nous être ſupérieurs, ils ne puſſent pas faire uſage de cette barque, & l'emmener.

A dire la vérité, je ne penſois guere ſérieuſement à recouvrer le vaiſſeau; ma ſeule vue étoit, en cas qu'ils fiſſent cours en nous laiſſant la chaloupe, de la reboucher, & de la mettre en état de nous mener vers mes amis les Eſpagnols, dont je n'avois pas perdu l'idée.

Non contens d'avoir fait, dans la chaloupe, un trou aſſez grand pour n'être pas aiſément bouché, nous mîmes toutes nos forces à la pouſſer aſſez haut ſur le rivage, pour que la marée même ne pût pas le mettre à flot. Mais au milieu de cette occupation pénible, nous entendîmes un coup de canon, & nous vîmes en même tems ſur le vaiſſeau le ſignal ordinaire pour faire venir la chaloupe à bord; mais ils avoient beau faire des ſignaux, & redoubler leurs coups de canon, la chaloupe n'avoit garde d'obéir.

Dans le même inſtant nous les vîmes, par le moyen de nos lunettes, mettre leur autre chaloupe en mer, & aller vers le rivage à force de rames; & quand ils furent à la portée de notre vue, nous apperçûmes diſtinctement qu'ils étoient au nombre de dix, & qu'ils avoient des armes à feu. Nous en diſtinguâmes juſqu'aux viſages pendant aſſez long-tems, parce qu'ayant été dérivés par la marée, ils étoient obligés de ſuivre le rivage pour débarquer dans le même endroit où ils découvroient leur premiere chaloupe.

Le capitaine pouvoit ainſi les examiner à loiſir: il n'y manqua pas, & il me dit qu'il voyoit parmi eux trois fort braves garçons, & qu'il étoit ſûr que les autres les avoient entraînés par force dans la conſpiration; mais que pour le Boſſeman qui commandoit la chaloupe, & pour les autres, c'étoient les plus grands ſcélérats de tout l'équipage, qui n'auroient garde de ſe déſiſter de leur entrepriſe, & qu'il craignoit bien qu'ils ne fuſſent trop forts pour nous.

Je lui répondis en ſouriant, que des gens dans notre ſituation devoient être au-deſſus de la peur ; que voyant toutes les conditions preſque meilleures que la nôtre, nous devions conſidérer la mort même comme une eſpece de délivrance ; & qu'une vie comme la mienne, qui avoit été ſujette à tant de revers, méritoit bien que je haſardaſſe quelque choſe pour la rendre plus heureuſe. « Qu'eſt devenu, » continuai-je, votre perſuaſion, que la » Providence ne m'avoit conſervé ici que » pour vous ſauver la vie ? Ayez bon cou- » rage ; je ne vois pour nous dans toute » cette affaire, qu'une ſeule circonſtance » embarraſſante. » *Quelle donc*, me dit-il ? « C'eſt, répondis-je, qu'il y a parmi cette » petite troupe trois ou quatre honnêtes » gens, qu'il faut ſonger à conſerver. S'ils » étoient tous les plus grands coquins de » l'équipage, je croirois que la Providence » les auroit ſéparés du reſte, pour les livrer » entre

» entre nos mains. Car fiez-vous-en à moi, » tout ce qui débarquera ſera à notre diſ» poſition, & nous ſerons les maîtres de » leur vie & de leur mort. »

Ces paroles prononcées d'une voix ferme, & d'une contenance gaie, lui donnerent courage, & il ſe mit à m'aider vigoureuſement à faire nos préparatifs. A la premiere apparence de la chaloupe qui venoit à nous, nous avions déja ſongé à ſéparer nos priſonniers, & à les mettre en lieu ſûr.

Il y en avoit deux, dont le capitaine étoit moins aſſuré que les autres; je les avois fait conduire par *Vendredi*, & par un des compagnons du capitaine, dans ma grotte, d'où ils n'avoient garde de ſe faire voir ou de ſe faire entendre, ni de trouver le chemin au travers des bois, quand même ils ſeroient aſſez induſtrieux pour ſe débarraſſer de leurs liens. Je leur avois donné quelques proviſions, en les aſſurant que s'ils ſe tenoient en repos, je les remettrois dans quelques jours en pleine liberté; mais que s'ils faiſoient la moindre tentative pour ſe ſauver, il n'y auroit point de quartier pour eux. Ils me promirent de ſouffrir leur priſon patiemment, & ils me marquerent une vive reconnoiſſance de la bonté que j'avois de leur donner des proviſions & de la lumiere; car *Vendredi* leur avoit donné quelques chandelles, & ils s'imaginoient qu'il devoit reſter en ſentinelle devant la grotte.

Nos autres priſonniers étoient plus heureux. A la vérité, nous en avions garroté deux, qui étoient un peu ſuſpects; mais pour les trois autres, je les avois pris à mon ſervice à la recommandation du capitaine, & ſur leur ſerment ſolemnel de nous être fideles juſqu'à la mort. De cette maniere nous étions ſept bien armés, & j'étois perſuadé que nous étions en état de venir à bout de nos ennemis, ſur-tout à cauſe des trois ou quatre honnêtes gens, que le capitaine m'aſſuroit avoir découverts parmi eux.

Dès qu'ils furent parvenus à l'endroit où étoit leur premiere chaloupe, ils pouſſerent ſur le ſable celle où ils étoient, & la quittant tous en même tems, ils la tirerent après eux ſur le rivage, ce qui me faiſoit plaiſir ; car je craignois qu'ils ne la laiſſaſſent à l'ancre, à quelque diſtance, avec quelques-uns d'entre eux pour la garder, & qu'ainſi il ne nous fût impoſſible de nous en ſaiſir.

La premiere choſe qu'ils firent, ce fut de courir vers leur autre chaloupe, & nous nous apperçûmes aiſément de la ſurpriſe avec laquelle ils la voyoient percée par le fond, & deſtituée de tous ſes agrès. Un moment après ils pouſſerent tous en même tems deux ou trois grands cris pour ſe faire entendre de leurs compagnons ; mais voyant que c'étoit peine perdue, ils ſe mirent dans un cercle, & firent une décharge générale de leurs armes, dont le bruit fit retentir tout le bois : nous étions bien ſûrs pourtant que les priſonniers de la grotte ne l'entendoient pas, & que ceux que nous gardions nous-mêmes, n'avoient pas le courage d'y répondre.

Ceux de la chaloupe, n'entendant pas le moindre ſigne de vie de la part de leurs compagnons, étoient dans une telle ſurpriſe, comme nous l'apprîmes d'eux dans la ſuite, qu'ils prirent la réſolution de retourner tous à bord du vaiſſeau, pour y aller raconter que l'eſquif étoit coulé à fond, & que leurs camarades devoient être maſſacrés. Auſſi les vîmes-nous lancer leur chaloupe en mer, & y entrer tous.

A peine avoient-ils quitté le rivage, que nous les vîmes revenir, après avoir délibéré apparemment ſur quelques nouvelles meſures pour trouver leurs compagnons, & il en reſta trois dans la chaloupe, & les autres entrerent dans le pays, pour aller à la découverte.

Je conſidérois le parti qu'ils venoient de prendre, comme un grand inconvénient pour nous : en vain nous rendrions-nous maîtres des ſept qui étoient à terre, ſi la chaloupe nous échappoit ; car en ce cas là ceux qui y étoient, auroient regagné certainement leur navire, qui n'auroit pas manqué de faire voile, ce qui nous auroit ôté tout moyen poſſible de le recouvrer.

Cependant le mal étoit ſans remede, d'autant plus que nous vîmes la barque s'éloigner du rivage, & y jeter l'ancre à quelque diſtance de là. Tout ce qui nous reſtoit à faire, c'étoit d'attendre l'événement.

Les ſept qui étoient débarqués, ſe tenoient ſerrés enſemble en marchant du côté de la colline ſous laquelle étoit mon habitation, & nous les pouvions voir clairement ſans en être apperçus. Nous ſouhaitions fort qu'ils approchaſſent davantage, afin de faire feu ſur eux ; ou bien qu'ils s'éloignaſſent, pour que nous puſſions ſortir de notre retraite ſans être découverts.

Quand ils furent au haut de la colline, d'où ils pouvoient découvrir une grande partie des bois & des vallées de l'île, ſurtout du côté du nord-eſt, où le terroir eſt le plus bas, ils ſe mirent de nouveau à crier juſqu'à n'en pouvoir plus ; & n'oſant pas, ce ſemble, ſe haſarder à pénétrer plus avant dans le pays, ils s'aſſirent pour conſulter enſemble. S'ils avoient trouvé bon de s'endormir, comme avoit fait le premier parti que nous avions défait, ils nous auroient rendu un bon ſervice ; mais ils étoient trop remplis de frayeur pour le riſquer, quoiqu'aſſurément ils n'euſſent aucune idée du danger qu'ils craignoient.

Le capitaine, croyant deviner le ſujet de leur délibération, & s'imaginant qu'ils alloient faire une ſeconde décharge pour ſe faire entendre de leurs camarades, me propoſa de tomber ſur eux tous à la fois, dès qu'ils auroient tiré, & de les forcer par-là à ſe rendre, ſans que nous fuſſions obligés de répandre du ſang. Je goûtai fort ce conſeil, pourvu qu'il fût exécuté avec juſteſſe, & que nous fuſſions aſſez près d'eux, pour qu'ils n'euſſent pas le le tems de recharger leurs armes.

Mais ce deſſein s'évanouit faute d'occaſion, & nous fûmes fort long-tems ſans ſavoir quel parti prendre. Enfin, je dis à mes gens qu'il n'y avoit rien à faire avant la nuit, & que ſi alors ils n'étoient pas rembarqués, nous pourrions trouver moyen de nous mettre entre eux & le rivage, & nous ſervir de quelque ſtratagême pour entrer avec eux dans la barque, & pour les forcer à regagner la terre.

Après avoir attendu long-tems le réſultat de leur délibération, nous les vîmes à notre grand regret ſe lever & marcher vers la mer : ils avoient apparemment une idée ſi affreuſe des dangers qui les attendoient dans cet endroit, qu'ils étoient réſolus, comptant leurs compagnons perdus ſans reſſource, de retourner à bord du vaiſſeau, pour pourſuivre leur voyage.

Le capitaine, voyant qu'ils s'en retournoient tout de bon, en étoit au déſeſpoir; mais je m'aviſai d'un ſtratagême pour les faire revenir ſur leurs pas, dont le ſuccès répondit exactement à mes vues.

J'ordonnai au contre-maître & à *Vendredi*, de paſſer la petite baie du côté de l'oueſt, vers l'endroit où j'avois ſauvé le dernier de la fureur de ſes ennemis; qu'auſſi-tôt qu'ils ſeroient parvenus à quelque colline, ils ſe miſſent à crier de toutes leurs forces, qu'ils reſtaſſent-là jusqu'à ce qu'ils fuſſent aſſurés d'avoir été entendus par les matelots, & qu'ils pouſſaſſent un nouveau cri, dès que les autres leur auroient répondu; qu'après cela, ſe tenant toujours hors de la vue de ces gens, ils tournaſſent en cercle, en continuant de pouſſer des cris de chaque colline qu'ils rencontreroient, afin de les attirer par-là bien avant dans ces bois, & qu'enſuite ils revinſſent à moi par les chemins que je leur indiquois.

Ils mettoient juſtement le pied dans la chaloupe, quand mes gens pouſſerent leur premier cri. Ils l'entendirent d'abord, & courant vers le rivage du côté de l'oueſt, d'où ils avoient entendu la voix, ils furent arrêtés par la baie, laquelle, les eaux étant hautes, il leur fut impoſſible de paſſer; ce qui les porta à faire venir la chaloupe, comme je l'avois prévu. Quand elle les eut mis de l'autre côté, j'obſervai qu'on la faiſoit monter plus haut dans la baie, comme dans une bonne rade, & qu'un des matelots en ſortoit, n'y laiſſant que deux autres, qui attacherent la barque au tronc d'un arbre.

C'étoit juſtement ce que je ſouhaitois, & laiſſant *Vendredi* & le contre-maître exécuter tranquillement mes ordres, je pris les autres avec moi, & faiſant un détour pour venir de l'autre côté de la baie, nous ſurprîmes ceux de la chaloupe à l'improviſte. L'un y étoit reſté, l'autre étoit couché ſur le ſable à moitié endormi, & ſe réveilla en ſurſaut à notre approche. Le capitaine, qui étoit le plus avancé, ſauta ſur lui, lui caſſa la tête d'un coup de croſſe,

& cria enſuite à celui qui étoit dans l'eſquif de ſe rendre, ou qu'il étoit mort.

Il ne fallut pas beaucoup de peine pour l'y réſoudre. Il ſe voyoit attaqué par cinq hommes ; ſon camarade étoit aſſommé, & d'ailleurs c'étoit un de ceux dont le capitaine m'avoit dit du bien. Auſſi ne ſe rendit-il pas ſeulement, mais il s'engagea encore avec nous, & nous ſervit avec beaucoup de fidélité.

Dans ces entrefaites, *Vendredi* & le contre-maître ménagerent ſi bien leurs affaires, qu'en criant & en répondant aux cris des matelots, ils les menerent de colline en colline, juſqu'à les avoir mis ſur les dents. Ils ne les laiſſerent en repos, qu'après les avoir attirés aſſez avant dans les bois, pour ne pouvoir pas regagner leur chaloupe, avant qu'il fît tout-à-fait obſcur.

Ils étoient bien fatigués en revenant à moi. Il eſt vrai qu'ils avoient du tems pour ſe repoſer, puiſque le plus ſûr pour nous, étoit d'attaquer les ennemis pendant l'obſcurité.

Ils ne revinrent à leur chaloupe que

quelques heures après le retour de *Vendredi*, & nous pouvions entendre diſtinctement les plus avancés crier aux autres de ſe preſſer ; à quoi les autres répondoient, qu'ils étoient à moitié morts de laſſitude : nouvelle fort agréable pour nous.

Il n'eſt pas poſſible d'exprimer leur étonnement, quand ils virent la marée écoulée, la chaloupe engagée dans le ſable & ſans gardes. Nous les entendions crier les uns aux autres de la maniere la plus lamentable, qu'ils étoient dans une île enchantée ; que ſi elle étoit habitée par des hommes, ils ſeroient tous maſſacrés ; & ſi c'étoit par des eſptits, qu'ils ſeroient enlevés & dévorés.

Ils ſe mirent à crier de nouveau, & à appeller leurs deux camarades par leur nom, mais point de réponſe. Nous les vîmes alors, par le peu de jour qui reſtoit encore, courir çà & là, & ſe tordre les mains, comme des gens déſeſpérés. Tantôt ils entroient dans la chaloupe pour s'y repoſer, tantôt ils en ſortoient pour courir ſur le rivage, & ils continuerent ce manege ſans relâche pendant aſſez de tems.

Mes gens avoient grande envie de donner tous enſemble deſſus, mais mon deſſein étoit de les prendre à mon avantage, afin d'en tuer le moins qu'il me ſeroit poſſible, & de ne pas haſarder la vie d'un ſeul d'entre nous. Je réſolus donc d'attendre, dans l'eſpérance qu'ils ſe ſépareroient ; & pour qu'ils ne m'échappaſſent pas, je fis approcher davantage mon embuſcade, & j'ordonnai à *Vendredi* & au capitaine, de ſe traîner à quatre pieds pour ſe placer auſſi près d'eux qu'il ſeroit poſſible, ſans ſe découvrir.

Ils n'avoient pas été long-tems dans cette poſture, quand le Boſſeman, le chef principal de la mutinerie, & qui ſe montroit dans ſon malheur plus lâche & plus déſeſpéré qu'aucun autre, tourna ſes pas de ce côté-là avec deux autres. Le capitaine étoit ſi paſſionné contre ce ſcélérat, qu'il avoit de la peine à le laiſſer approcher aſſez pour en être ſûr. Il ſe retint pourtant ; mais après s'être donné encore un peu de patience, il ſe leve tout d'un coup avec *Vendredi*, & fait feu deſſus.

Le Boſſeman fut tué ſur la place, un

autre fut bleſſé dans le ventre, mais il n'en mourut que deux heures après, & le troiſieme gagna au pied.

Au bruit de ces coups j'avançai bruſquement avec toute mon armée, qui conſiſtoit en huit hommes; j'étois moi-même généraliſſime, *Vendredi* étoit mon lieutenant-général, & nous avions pour ſoldats le capitaine avec ſes deux compagnons, & les trois priſonniers à qui j'avois confié des armes.

La nuit étoit fort obſcure, de ſorte qu'il leur fut impoſſible de ſavoir combien nous étions. C'eſt pourquoi j'ordonnai à celui que nous avions trouvé dans l'eſquif, & qui étoit alors un de mes ſoldats, de les appeller par leur nom, pour voir s'ils vouloient capituler: ce qui me réuſſit, comme il eſt aſſez aiſé à croire.

Il ſe mit donc à crier tout haut: *Eh Thomas Smith, Thomas Smith!* Celui-là répondit d'abord, *eſt-ce toi, Robinſon?* car il le reconnut à la voix. *Oui, oui*, repartit l'autre: « Au nom de Dieu, Thomas, » mettez bas les armes, rendez-vous, ſans

» cela

» cela vous êtes morts dans le moment » tous tant que vous êtes. »

« A qui faut-il nous rendre, dit Smith? » où ſont-ils? Ils ſont ici, répondit Robinſon, c'eſt notre capitaine avec cinquante hommes, qui vous ont déja cherché pendant deux heures; le Boſſeman » eſt tué, Guillaume Frye eſt bleſſé dangereuſement, je ſuis priſonnier de guerre, » moi; & ſi vous ne voulez pas vous rendre, vous êtes perdus.

» Y aura-t-il quartier, répliqua Smith, » ſi nous mettons les armes bas? Je m'en » vais le demander au capitaine, dit Robinſon. » Le capitaine ſe mit alors à parler lui-même à Smith. « Vous connoiſſez ma voix, Smith, lui cria-t-il; » ſi vous jetez vos armes, vous aurez tous » la vie ſauve, excepté Guillaume Atkins. » Au nom de Dieu, capitaine, s'écria là-deſſus Atkins, donnez-moi quartier; » qu'eſt-ce que j'ai fait plus que les autres? Ils ſont tous auſſi coupables que » moi. » Il ne diſoit pas la vérité, car cet Atkins avoit été le premier à maltraiter le capitaine. Il lui avoit lié les mains, en lui diſant les injures les plus outrageantes.

Auſſi le capitaine lui dit qu'il ne lui promettoit rien, qu'il devoit ſe rendre à diſcrétion, & avoir recours à la bonté du gouverneur. C'étoit moi qu'il déſignoit par ce beau titre.

En un mot, ils mirent tous les armes bas en demandant la vie, & j'envoyai Robinſon & deux autres pour les lier tous; enſuite ma grande armée, prétendue de cinquante hommes, qui réellement n'étoit que de huit avec le détachement, s'avança, & ſe ſaiſit d'eux & de leur chaloupe. Pour moi, je me tins à l'écart avec un ſeul de mes gens, pour des raiſons d'état.

Le capitaine eut alors loiſir de parler avec les priſonniers. Il leur reprocha aigrement leur trahiſon, & les autres mauvaiſes actions dont elle auroit été ſuivie apparemment, & qui ſans doute les auroient entraînés dans les derniers malheurs, & peut-être conduits à la potence.

Ils parurent tous fort repentans, & demanderent la vie d'un air très-ſoumis. Il leur répondit qu'ils n'étoient pas ſes priſonniers, mais du gouverneur de l'île. Vous avez cru, continua-t-il, me reléguer dans une île déſerte, mais il a plu à Dieu de vous diriger de façon que cet endroit ſe trouve habité, & même gouverné par un Anglois. Ce gouverneur eſt le maître de vous prendre tous, mais vous ayant donné quartier, il pourroit bien vous envoyer en Angleterre, pour être livrés entre les mains de la juſtice, excepté pourtant *Atkins*, à qui j'ai ordre de dire de ſa part, de ſe préparer à la mort, car il doit être pendu demain matin.

Cette fiction produiſit tout l'effet imaginable. *Atkins* ſe jeta à genoux, pour prier le capitaine d'intercéder pour lui auprès du gouverneur, & les autres le conjurerent, au nom de Dieu, de faire en ſorte qu'ils ne fuſſent pas envoyés en Angleterre.

Comme je m'étois mis dans l'eſprit que le tems de ma délivrance alloit venir, je me perſuadai que tous ces matelots pourroient être portés aiſément à s'employer de tout leur cœur à recouvrer le vaiſſeau. Pour les duper davantage, je m'éloignai d'eux, afin de ne leur point faire voir quel perſonnage ils avoient pour gouverneur. J'ordonnai alors qu'on fît venir le capitaine, & là-deſſus un de mes gens, qui étoit à quelque diſtance de moi, ſe mit à crier : « Capitaine, le gouverneur veut vous parler. Dites à ſon excellence, répondit » d'abord le capitaine, que je m'en vais » venir dans le moment. » Ils donnerent dans le panneau à merveille, & ne douterent pas un moment que le gouverneur ne fût près de-là avec ſes cinquante ſoldats.

Quand le capitaine fut venu, je lui communiquai le deſſein que j'avois formé pour nous emparer du vaiſſeau. Il l'approuva fort, & réſolut de le mettre en exécution dès le lendemain. Pour nous y prendre d'une maniere plus ſûre, je crus qu'il falloit ſéparer nos priſonniers, & j'ordonnai au capitaine & à ſes deux compagnons, de prendre Atkins avec deux autres des plus criminels de la troupe, pour les mener dans la grotte, où il y en avoit déja deux autres, & qui certainement n'étoit pas un lieu fort agréable, ſur-tout pour des gens effrayés.

J'envoyai les autres à ma maiſon de campagne, qui étoit entourée d'un enclos; & comme ils étoient garrotés, & que leur ſort dépendoit de leur conduite, je pouvois être ſûr qu'ils ne m'échapperoient pas.

C'eſt à ceux-là que j'envoyai le lendemain le capitaine, pour tâcher d'approfondir leurs ſentimens, & pour voir s'il étoit de la prudence de les employer dans l'exécution de notre projet. Il leur parla, & de leur mauvaiſe conduite, & du triſte ſort où elle les avoit réduits; & il leur répéta que, quoique le gouverneur leur eût donné quartier, certainement ils ne laiſſeroient pas d'être pendus, ſi on les envoyoit en Angleterre. « Cependant, ajouta-t-il, » ſi vous voulez me promettre de m'aider » fidélement dans une entrepriſe auſſi juſte » que celle de m'emparer de mon vaiſ» ſeau, le gouverneur s'engagera formel» lement à obtenir votre pardon. »

On peut juger quel effet une pareille propoſition devoit produire ſur ces malheureux. Ils ſe mirent à genoux devant le capitaine, & lui promirent avec les plus horribles imprécations, qu'ils lui ſeroient fideles juſqu'à la derniere goutte de leur ſang, qu'ils le ſuivroient par-tout où il voudroit les mener, & qu'ils le conſidéreroient toujours comme leur pere, puiſqu'ils lui ſeroient redevables de la vie.

« Eh bien, dit le capitaine, je vais » communiquer vos promeſſes au gouver- » neur, & je ferai tous mes efforts pour » vous le rendre favorable. » Là-deſſus il me vint rapporter leur réponſe, & il me dit qu'il ne doutoit pas de leur ſincérité.

Cependant, afin de ne rien négliger pour notre ſûreté, je le priai d'y retourner, & de leur dire qu'il conſentoit à en choiſir cinq d'entre eux, pour les employer dans ſon entrepriſe : mais que le gouverneur garderoit comme ôtages les deux autres, avec les trois priſonniers qu'il avoit dans ſon château, & qu'il feroit pendre, ſur le bord de la mer, ces cinq ôtages, ſi les autres étoient aſſez perfides pour manquer à la foi de leurs ſermens.

Il y avoit là-dedans un air de ſévérité, qui faiſoit voir que le gouverneur ne badinoit pas. Les cinq, dont j'avois parlé, accepterent le parti avec joie, & c'étoit autant l'affaire des ôtages que du capitaine, de les exhorter à faire leur devoir.

L'état des forces que nous avions alors, étoit tel. 1. Le capitaine, ſon contre-maître & ſon paſſager. 2. Deux priſonniers, faits dans la premiere rencontre, auxquels, à la recommandation du capitaine, j'avois donné la liberté, & mis les armes à la main. 3. Les deux que j'avois tenus garrotés juſqu'alors dans ma maiſon de campagne, mais que je venois de relâcher à la priere du capitaine. 4. Les cinq que j'avois mis les derniers en liberté. Selon ce calcul, ils étoient douze en tout, outre les cinq ôtages.

C'étoit là tout ce que le capitaine pouvoit employer pour ſe rendre maître du vaiſſeau; car pour *Vendredi* & moi, nous ne pouvions pas abandonner l'île, où nous avions ſept priſonniers, que nous devions tenir ſéparés, & pourvoir de vivres.

A l'égard des cinq ôtages qui étoient dans la grotte, je trouvai bon de les tenir garrotés, mais *Vendredi* avoit ordre de leur apporter à manger deux fois par jour. Quant aux deux autres, je m'en ſervis pour porter les proviſions à une certaine diſtance, où *Vendredi* devoit les recevoir d'eux.

La premiere fois que je m'étois montré à ces derniers, c'étoit en compagnie du capitaine, qui leur dit que j'étois l'homme que le gouverneur avoit deſtiné pour avoir l'œil ſur leur conduite, avec ordre de n'aller nulle part ſans ma permiſſion, ſous peine d'être menés dans le château & mis aux fers.

Comme ils ne me connoiſſoient point en qualité de gouverneur, je pouvois jouer un autre perſonnage en leur préſence; ce que je fis à merveille, en parlant toujours avec beaucoup d'oſtentation du château, du gouverneur & de la garniſon.

La ſeule choſe qui reſtoit encore à faire au capitaine, pour ſe mettre en état d'exécuter ſon deſſein, c'étoit d'*agréer* les deux chaloupes, & de les *équiper*. Dans l'une il mit ſon paſſager pour capitaine, avec quatre autres hommes. Il monta lui-même dans l'autre avec ſon contre-maître & cinq autres, & il ménagea ſon entrepriſe dans la perfection.

Il étoit environ minuit quand il découvrit le vaiſſeau, & dès qu'il le vit à la portée de la voix, il ordonna à Robinſon de crier, & de dire à l'équipage, qu'ils amenoient la premiere chaloupe avec les matelots, mais qu'ils avoient été longtems avant que de les trouver. Robinſon amuſa les mutins de ces diſcours, & d'autres ſemblables, juſqu'à ce que l'eſquif fût ſous le navire. Le capitaine & le contre-maître y monterent les premiers avec leurs armes, ils aſſommerent d'abord à coups de croſſe le ſecond contre-maître & le charpentier; & fidélement ſecondés par les autres, ils ſe rendirent maîtres de tout ce qu'ils trouverent ſur les ponts. Ils étoient déja occupés à fermer les écoutilles, afin d'empêcher ceux d'en-bas de venir au ſecours de leurs camarades, lorſque les gens de la ſeconde chaloupe monterent du côté de la proue, nettoyerent tout le château d'avant, & s'emparerent de l'écoutille, qui menoit à la chambre du cuiſinier, où ils firent priſonniers trois des mutins.

Etant ainſi maître de tout le tillac, le capitaine commanda au contre-maître de prendre trois hommes avec lui, & de forcer la chambre où étoit le nouveau commandant. Celui-là, ayant pris l'alarme, s'étoit levé, & aſſiſté de deux matelots & d'un mouſſe, s'étoit ſaiſi d'armes à feu. Dès que le contre-maître eut ouvert la porte par le moyen d'un levier, ces quatre mutins firent courageuſement feu ſur lui & ſur ſes compagnons, ſans en tuer un ſeul; mais ils en bleſſerent deux légérement, & caſſerent le bras au contre-maître, qui ne laiſſa pas, tout bleſſé qu'il étoit, de caſſer la tête au nouveau capitaine, d'un coup de piſtolet. La balle lui entra dans la bouche, & ſortit derriere l'oreille; & ſes compagnons le voyant roide mort, prirent le parti de ſe rendre. Le combat finit par-là, & le capitaine recouvra ſon vaiſſeau, ſans être obligé de répandre plus de ſang.

Il m'inſtruiſit d'abord du ſuccès de ſon entrepriſe, en faiſant tirer ſept coups de canon, ce qui étoit le ſignal dont nous étions convenus. On peut juger ſi j'étois charmé de les entendre, puiſque je m'étois tenu ſur le rivage, depuis le départ des chaloupes juſqu'à deux heures après minuit.

Dès que je fus ſûr de cette heureuſe nouvelle, je me mis ſur mon lit, & ayant extrêmement fatigué le jour précédent, je dormis profondément, juſqu'à ce que je fus réveillé par un coup de canon. A peine me fus-je levé pour en apprendre la cauſe, que je m'entendis appeller par mon nom de *gouverneur*. Je reconnus d'abord la voix du capitaine, & dès que je fus monté au haut du rocher où il m'attendoit, il me ſerra dans ſes bras de la maniere la plus tendre, & tendant la main vers le vaiſſeau: « Mon cher ami, me dit-il, mon cher » libérateur, voilà votre vaiſſeau, il vous » appartient, auſſi-bien que nous, & tout » ce que nous poſſédons. »

Là-deſſus je tournai les yeux vers la mer, & je vis effectivement le vaiſſeau qui étoit à l'ancre, à un petit quart de lieue du rivage; car le capitaine avoit fait voile dès qu'il eut exécuté ſon entrepriſe ; & comme le tems étoit beau, il avoit fait avancer le navire juſqu'à l'embouchure de ma petite baie ; & la marée étant haute, il étoit venu avec ſa *pinace*, pour ainſi dire, juſqu'à ma porte.

Je conſidérois alors ma délivrance comme ſûre, les moyens en étoient aiſés, un bon vaiſſeau m'attendoit pour me conduire où je trouverois bon. Mais j'étois ſi ſaiſi de la joie que me donnoit un bonheur ſi inespéré, que je fus long-tems hors d'état de prononcer une parole, & que je ſerois tombé à terre, ſi les embraſſemens du capitaine ne m'avoient ſoutenu.

Me voyant prêt à tomber en foibleſſe, il me fit prendre un verre d'une liqueur cordiale, qu'il avoit apportée exprès pour moi. Après avoir bu, je me mis à terre, & revins à moi peu à peu ; mais je fus encore aſſez long-tems avant que de pouvoir lui parler.

Le pauvre homme n'étoit pas moins ravi de joie que moi, quoiqu'il n'en ſentît pas les mêmes effets : il me dit, pour me tranquilliſer, une infinité de choſes tendres

dres & obligeantes, qui firent enfin finir mon extaſe par un ruiſſeau de larmes, & peu après je repris l'uſage de la parole.

Je l'embraſſai alors à mon tour comme mon libérateur, en lui diſant que je le regardois comme un homme envoyé du ciel à mon ſecours, & que je trouvois dans tout le cours de notre aventure un enchaînement de merveilles, qui me paroiſſoit une preuve evidente que l'univers eſt gouverné par une Providence, qui fait chercher, dans les coins les plus reculés du monde, des reſſources ineſpérées pour les malheureux qu'il veut honorer des marques de ſa bonté infinie.

On peut bien croire que je n'oubliai pas auſſi d'élever mon cœur reconnoiſſant vers le ciel : j'aurois dû être la dureté même, ſi je n'avois pas béni le nom d'un Dieu, qui non-ſeulement avoit pourvu ſi longtems à ma ſubſiſtance d'une maniere miraculeuſe, mais qui vouloit bien me tirer de ce triſte deſert, d'une maniere plus miraculeuſe encore.

Après ces proteſtations mutuelles, le capitaine me dit qu'il m'avoit apporté quelques rafraîchiſſemens, ſelon qu'un vaiſſeau en pouvoit fournir, & un vaiſſeau encore qui venoit d'être pillé par les mutins. Là-deſſus il cria aux gens de la chaloupe de mettre à terre les préſens deſtinés pour le gouverneur : c'étoit en effet un préſent pour un gouverneur, & pour un gouverneur qui devroit reſter dans l'île, & non pas qui fût prêt à s'embarquer, comme c'étoit ma réſolution.

Ce préſent conſiſtoit dans un petit cabaret rempli de quelques bouteilles d'eau cordiale, en ſix bouteilles de vin de *Madere*, contenant chacune deux bonnes pintes, deux livres d'excellent tabac, deux grandes pieces de bœuf, ſix pieces de cochon, un ſac de pois, & environ cent livres de biſcuits. Il y avoit ajouté une boîte pleine de ſucre, & une autre remplie de fleur de muſcade, deux bouteilles de jus de limon, & un grand nombre d'autres choſes utiles & agréables. Mais ce qui me fit infiniment plus de plaiſir, c'étoit ſix chemiſes toutes neuves, autant de cravates fort bonnes, deux paires de gants, une paire de ſouliers, une paire de bas, un chapeau

& un habit complet, tiré de ſa propre garderobe, mais qu'il n'avoit guere porté. En un mot, il m'apporta tout ce qu'il me falloit pour m'équiper depuis les pieds juſqu'à la tête. On s'imaginera ſans peine l'air que je devois avoir dans ces habits, & l'incommodité qu'ils me causerent la premiere fois que je les mis, après m'en être paſſé pendant un ſi grand nombre d'années.

Ayant fait porter tous ces préſens dans ma demeure, je me mis à délibérer avec le capitaine ſur ce que nous devions faire avec nos priſonniers; la choſe en valoit la peine, ſur-tout à l'égard des deux chefs des mutins dont nous connoiſſions la méchanceté opiniâtre & incorrigible. Le capitaine m'aſſuroit que les bienfaits étoient auſſi peu capables de les réduire que les punitions, & que s'il s'en chargeoit, ce ne ſeroit que pour les conduire, les fers aux pieds, en Angleterre, ou à la premiere colonie Angloiſe, afin de les mettre entre les mains de la juſtice.

Comme le capitaine étoit aſſez humain pour ne prendre ce parti qu'à regret, je lui dis que je ſavois un moyen de porter ces deux ſcélérats à lui demander, comme une grace, la permiſſion de demeurer dans l'île, & il y conſentit de tout ſon cœur.

J'envoyai là-deſſus *Vendredi* & deux des ôtages, que je venois de mettre en liberté, à cauſe que leurs compagnons avoient fait leur devoir; je les envoyai, dis-je, à la grotte, pour emmener les cinq matelots garrotés à ma maiſon de campagne, & pour les y garder juſqu'à mon arrivée.

J'y vins quelque tems après, paré de mon habit neuf, en compagnie du capitaine, & c'eſt alors qu'on me traita ouvertement de gouverneur. Je me fis d'abord amener les priſonniers, & je leur dis que j'étois parfaitement inſtruit de leur conſpiration contre le capitaine, & des meſures qu'ils avoient priſes enſemble pour commettre des pirateries avec le vaiſſeau dont ils s'étoient emparés; mais que par bonheur ils étoient tombés eux-mêmes dans le puits qu'ils avoient creuſé pour les autres, puiſque le vaiſſeau venoit d'être recouvré par ma direction, & qu'ils verroient dans le moment leur *nouveau capi-*

taine, pour prix de ſa trahiſon, pendu à la grande vergue ; que quant à eux, je voudrois bien ſavoir ce qu'ils avoient à m'alléguer d'aſſez fort pour m'empêcher de les punir, comme j'étois en droit de le faire, en qualité de pirates pris ſur le fait.

Un d'eux me répondit, qu'ils n'avoient rien à dire en leur faveur, ſinon que le capitaine, en les prenant, leur avoit promis la vie, & qu'ils demandoient grace. Je leur repartis que je ne ſavois pas trop bien quelle grace j'étois en état de leur faire, puiſque j'allois quitter l'île, & m'embarquer pour l'Angleterre ; & qu'à l'égard du capitaine, il ne pouvoit les emmener que garrotés, & dans le deſſein de les livrer à la juſtice comme mutins & comme pirates, ce qui les conduiroit droit à la potence ; qu'ainſi je ne trouvois pas de meilleur parti pour eux que de reſter dans l'île, que j'avois permiſſion d'abandonner avec tous mes gens, & que j'étois aſſez porté à leur pardonner, s'ils vouloient ſe contenter du ſort qu'ils pouvoient ſe ménager dans l'île.

Ils parurent recevoir ma propoſition avec reconnoiſſance, en me diſant qu'ils préféroient infiniment ce ſéjour à la deſtinée qui les attendoit en Angleterre ; mais le capitaine fit ſemblant de ne la point approuver, & de n'oſer pas y conſentir. Sur quoi j'affectai de lui dire, d'un air fâché, qu'ils étoient mes priſonniers, & non pas les ſiens ; que leur ayant offert leur grace, je n'étois pas homme à leur manquer de parole ; & que s'il y trouvoit à redire, je les remettrois en liberté, comme je les avois trouvés, permis à lui de courir après eux, & de les rattraper s'il pouvoit.

Je le fis comme je l'avois dit, & leur ayant fait ôter les liens, je leur dis de gagner les bois, & je leur promis de leur laiſſer des armes à feu, des munitions, & les directions néceſſaires pour vivre à leur aiſe, s'ils vouloient les ſuivre. Enſuite je communiquai au capitaine mon deſſein de reſter encore cette nuit dans l'île, pour préparer tout pour mon voyage, & je le priai de retourner cependant au vaiſſeau, pour y tenir tout en ordre, & d'envoyer le lendemain ſa chaloupe. Je l'avertis auſſi de ne pas manquer à faire pendre à la vergue le nouveau capitaine qui avoit été tué, afin que nos priſonniers l'y puſſent voir.

Dès que le capitaine fut parti, je les fis venir à mon habitation, & j'entrai avec eux dans une converſation très-ſérieuſe touchant leur ſituation. Je les louai du choix qu'ils avoient fait, puiſque le capitaine, s'il les avoit fait conduire à bord du vaiſſeau, les auroit fait pendre certainement, auſſi-bien que le nouveau capitaine, que je leur montrai attaché à la grande vergue.

Quand je les vis déterminés à reſter dans l'île, je leur donnai tout le détail de cet endroit, & leur appris la maniere de faire du pain, d'enſemencer mes terres, & de ſécher mes raiſins; en un mot, je les inſtruiſis de tout ce qui pouvoit rendre leur vie agréable & commode. Je leur parlai encore des ſeize Eſpagnols qu'ils avoient à attendre; je leur laiſſai une lettre pour eux, & leur fis promettre de vivre enſemble en bonne amitié.

Je leur laiſſai mes armes, ſavoir, cinq mouſquets, trois fuſils de chaſſe, & trois ſabres; j'avois encore outre cela un baril & demi de poudre, car j'en avois conſumé fort peu. Je leur enſeignai auſſi ma maniere d'élever mes chevres, de les traire, de les engraiſſer, & de faire du beurre & du fromage. De plus, je leur promis de faire en ſorte que le capitaine leur laiſſât une plus grande proviſion de poudre, & quelques graines pour les jardins potagers, dont j'avois été ravi d'être fourni moi-même, quand j'étois dans leur cas. Je leur fis encore préſent du ſac plein de pois, que le capitaine m'avoit donné, & je les informai juſqu'à quel point ils ſe multiplieroient, s'ils avoient ſoin de les ſemer.

Le jour après je les laiſſai là & je m'embarquai, mais nous ne pûmes pas faire voile ce jour-là, ni la nuit ſuivante. Il étoit environ cinq heures du matin, quand nous vîmes deux de ceux que j'avois laiſſés dans l'île, venant à nous à la nage, & priant, au nom de Dieu, qu'on les laiſſât entrer dans le vaiſſeau, quand même ils devroient être pendus un quart-d'heure après, puiſque certainement les autres trois ſcélérats les maſſacreroient s'ils reſtoient parmi eux.

Le capitaine fit quelque difficulté de les recevoir, ſous prétexte qu'il n'en avoit pas le pouvoir ſans moi; mais il ſe laiſſa gagner à la fin, par les promeſſes qu'ils lui firent de ſe bien conduire; & effectivement, après avoir été fouettés d'importance, ils devinrent de fort braves garçons.

Quelque tems après, la chaloupe fut envoyée à terre, avec les proviſions que le capitaine avoit promis aux *exilés*, & où il avoit fait ajouter, en ma faveur, leurs coffres & leurs habits, qu'ils reçurent avec beaucoup de gratitude. Je leur promis encore, que, ſi je pouvois leur envoyer un vaiſſeau pour les prendre, je ne les oublierois pas.

En prenant congé de l'île, je pris avec moi, pour m'en ſouvenir, mon grand bonnet de peau de chevre, mon paraſol & mon perroquet : je n'oubliai pas non plus l'argent dont j'ai fait mention; il étoit reſté inutile pendant ſi long tems, qu'il étoit tout rouillé, ſans pouvoir être reconnu pour ce que c'étoit, avant d'avoir été un peu manié & frotté:

je n'y laiſſai pas non plus la petite ſomme que j'avois tirée du vaiſſeau Eſpagnol, qui avoit fait naufrage.

C'eſt ainſi que j'abandonnai l'île, le 19 décembre de l'an 1686, ſelon le calcul du vaiſſeau, après y avoir demeuré vingt-huit ans, deux mois & dix-neuf jours, étant délivré de cette triſte vie, le même jour du mois que je m'étois échappé autrefois dans une barque longue des Maures de Salé. Mon voyage fut heureux, & j'arrivai en Angleterre, le onze de juin de l'an 1687, ayant été trente-cinq ans hors de ma patrie.

Quand j'y arrivai, je m'y trouvai auſſi étranger que ſi je n'y avois jamais mis les pieds. Ma fidelle gouvernante, à qui j'avois confié mon petit tréſor, étoit encore en vie, mais elle avoit eu de grands malheurs dans le monde, & étoit devenue veuve pour la ſeconde fois. Je la ſoulageai beaucoup, par rapport à l'inquiétude qu'elle avoit ſur ce dont elle m'étoit redevable, & non-ſeulement je lui proteſtai que je ne l'inquiéterois pas là-deſſus, mais encore, pour la récompenſer de ſa fidélité dans l'adminiſtration de mes affaires, je lui fis autant de bien que ma ſituation pouvoit me le permettre, en lui donnant ma parole que je n'oublierois pas ſes bontés paſſées; auſſi lui en ai-je marqué mon ſouvenir, quand j'en ai eu le moyen, comme on le verra dans la ſuite.

Je m'en fus enſuite dans la province d'York, mais mon pere & ma mere étoient morts, & toute ma famille éteinte, excepté deux ſœurs & deux enfans d'un de mes freres; & comme je paſſois pour mort depuis long-tems, on m'avoit oublié dans le partage des biens; de ſorte que je n'avois d'autres reſſources que mon petit tréſor, qui ne ſuffiſoit pas pour me procurer un établiſſement.

A la vérité je reçus un bienfait auquel je ne m'attendois pas. Le capitaine, que j'avois ſi heureuſement ſauvé avec ſon vaiſſeau & ſa cargaiſon, ayant donné aux propriétaires une information favorable de ma conduite à cet égard, ils me firent venir, m'honorerent d'un compliment fort gracieux, & d'un préſent d'à-peu-près deux cents livres ſterling.

Cependant, en faiſant réflexion ſur les différentes circonſtances de ma vie, & ſur le peu de moyens que j'avois de m'établir dans le monde, je réſolus de m'en aller à Lisbonne, pour voir ſi je ne pourrois pas m'y informer au juſte de l'état de ma plantation dans le Bréſil, & de ce que pouvoit être devenu mon aſſocié, qui, ſans doute, devoit me mettre au nombre des morts.

Dans cette vue, je m'embarquai pour Lisbonne; j'y arrivai au mois de ſeptembre ſuivant, avec mon valet *Vendredi*, qui m'accompagnoit dans toutes mes courſes, & qui me donnoit de plus en plus des marques de ſa fidélité & de ſa probité.

Arrivé dans cette ville, je trouvai, après pluſieurs perquiſitions, à mon grand contentement, mon vieux capitaine, qui m'avoit fait entrer dans ſon vaiſſeau au milieu de la mer, quand je me ſauvois des côtes de Barbarie.

Il étoit fort vieilli, & avoit abandonné la mer, ayant mis à ſa place ſon fils, qui, dès ſa premiere jeuneſſe, l'avoit accompagné

pagné dans ſes voyages, & qui pouſſoit pour lui ſon négoce du Bréſil. Je le reconnus à peine, & il ne me reconnut pas non plus ; mais en lui diſant qui j'étois, je lui retraçai bientôt mon idée, & je me remis auſſi bientôt la ſienne.

Après avoir renouvellé la vieille connoiſſance, on peut bien croire que je m'informai de ma plantation & de mon aſſocié. Le bon-homme me dit là-deſſus, que depuis neuf ans il n'avoit pas été dans le Bréſil ; mais qu'il pouvoit m'aſſurer que quand il y avoit été la derniere fois, mon aſſocié étoit encore en vie, mais que mes facteurs, que j'avois joints à lui dans l'adminiſtration de mes affaires, étoient morts tous deux ; qu'il croyoit pourtant que je pourrois avoir une information fort juſte de mes affaires, puiſque la nouvelle de ma mort s'étant répandue par-tout, mes facteurs avoient été obligés de donner le compte des revenus de ma portion au procureur fiſcal, qui ſe l'étoit appropriée, en cas que je ne revinſſe jamais pour la réclamer, en ayant aſſigné un tiers au roi, & deux tiers au monaſtere de St. Auguſtin, pour être employés au ſoulagement des pauvres, & à la converſion des Indiens à la foi catholique. Que cependant, ſi moi ou quelqu'un de ma part réclamoit mon bien, il devoit être remis à ſon propriétaire; excepté ſeulement les revenus, qui ſeroient réellement employés pour des uſages charitables.

Il m'aſſura en même tems, que l'intendant des revenus des rois, par rapport aux biens-immeubles, & celui du monaſtere, avoient eu grand ſoin de tirer de mon aſſocié, tous les ans, un compte fidele du revenu total, dont ils recevoient toujours la juſte moitié.

Je lui demandai s'il croyoit que ma plantation ſe fût aſſez accrue pour valoir la peine d'y jeter les yeux, & que je ne trouverois point de difficulté pour me remettre en poſſeſſion de la juſte moitié.

Il me répondit qu'il ne pouvoit pas me dire exactement à quel point ma plantation s'étoit augmentée: que ce qu'il ſavoit, c'eſt que mon aſſocié étoit devenu extrêmement riche en jouiſſant de ſa moitié, & que le tiers de ma portion, qui avoit été au roi, & enſuite donnée à un autre monaſtere, alloit au-delà de deux cents *moïdores*. Qu'au reſte il n'y avoit point de doute qu'on ne me remît en poſſeſſion de mon bien, puiſque mon aſſocié vivant encore, pouvoit être témoin de mes droits, & que mon nom étoit placé dans le catalogue de ceux qui avoient des plantations dans ce pays. Il m'aſſuroit de plus, que les ſucceſſeurs de mes facteurs étoient de fort honnêtes gens, & fort à leur aiſe, qui non ſeulement pouvoient m'aider à entrer en poſſeſſion de mes terres, mais qui devoient encore avoir en main pour mon compte une bonne ſomme, qui étoit le revenu de ma plantation pendant que leurs peres en avoient eu ſoin, & avant que, faute de ma préſence, le roi & le monaſtere dont j'ai parlé, ſe le fuſſent approprié ; ce qui étoit arrivé il y avoit environ douze ans.

A ce récit je parus un peu mortifié, & je demandai à mon vieux ami, comment il étoit poſſible que mes facteurs euſſent ainſi diſpoſé de mes effets, dans le tems qu'ils ſavoient que j'avois fait un teſtament en ſa faveur, c'eſt-à-dire du vieux capitaine Portugais, comme mon héritier univerſel.

Il me dit que cela étoit vrai, mais que n'ayant point de preuve de ma mort, il n'avoit pas été en état d'agir en qualité d'exécuteur teſtamentaire; & d'ailleurs qu'il n'avoit pas trouvé à propos de ſe mêler d'une affaire ſi embarraſſée; que cependant il avoit fait enregiſtrer mon teſtament, & qu'il s'en étoit mis en poſſeſſion; que s'il avoit pu donner quelque aſſurance de ma mort ou de ma vie, il auroit agi pour moi comme par procuration, & ſe ſeroit emparé de l'*ingénio*, c'eſt-à-dire, de l'endroit où l'on prépare le ſucre, & que même il avoit donné ordre à ſon fils de le faire en ſon nom.

Mais, dit le bon vieillard, j'ai une autre nouvelle à vous apprendre, qui ne vous ſera peut-être pas ſi agréable; c'eſt que tout le monde vous croyant mort, votre aſſocié & vos facteurs m'ont offert de s'accommoder avec moi par rapport au revenu des ſept ou huit premieres années, lequel j'ai effectivement reçu.

Mais, continua-t-il, ces revenus n'étoient pas grand'choſe alors, à cauſe des grands débourſemens qu'il fallut faire pour augmenter la plantation, pour bâtir un *ingénio*, & pour acheter des eſclaves. Cependant je vous donnerai un compte fidele de tout ce que j'ai reçu, & de la diſpoſition que j'en ai faite.

Après avoir conféré encore pendant quelques jours avec mon vieux ami, il me donna le compte des ſix premieres années de mes revenus, ſigné par mon aſſocié & par mes deux facteurs. Le tout lui avoit été délivré en marchandiſes : ſavoir, du tabac en rouleau, du ſucre en caiſſe, du *rum*, du *moloſſus*, & tout ce qui provient d'un moulin à ſucre ; & je trouvai par-là que le revenu de ma plantation avoit augmenté toutes les années conſidérablement. Mais, comme il a été déja dit, les débourſemens ayant été grands, les ſommes ſe trouvoient fort médiocres. Le bon homme me fit voir pourtant qu'il me devoit 470 *moïdores* d'or, outre 60 caiſſes de ſucre, & 15 rouleaux de tabac, qui avoient été perdus dans un naufrage qu'il avoit fait en retournant à Lisbonne, environ onze ans après mon départ du Bréſil.

Cet honnête vieillard commença alors à ſe plaindre de ſes déſaſtres, qui l'avoient obligé à ſe ſervir de mon argent, pour acquérir quelque portion dans un autre vaiſſeau. Cependant, mon cher ami, continua-t-il, vous ne manquerez point de reſſource dans votre néceſſité, & vous ſerez pleinement ſatisfait dès que mon fils ſera de retour.

Là-deſſus il tira un vieux ſac de cuir, & me donna 160 *moïdores portugais* en or, avec le titre qu'il avoit par écrit du droit qu'il avoit dans la charge du vaiſſeau, avec lequel ſon fils étoit allé au Bréſil, & où il avoit un quart & ſon fils un autre. Il me remit ces papiers pour ma ſûreté.

J'étois extrêmement touché de la probité du pauvre vieillard; & me reſſouvenant de tout ce qu'il avoit fait pour moi, comme il m'avoit pris dans ſon vaiſſeau, comme il m'avoit donné en toutes occaſions des marques de ſa généroſité, dont je venois de recevoir encore des preuves nouvelles, j'avois de la peine à retenir mes larmes : c'eſt pourquoi je lui demandai d'abord s'il étoit dans une ſituation à ſe paſſer de la ſomme qu'il me reſtituoit, & ſi ce rembourſement ne le mettroit pas à l'étroit. Il me répondit qu'en effet il en ſeroit un peu incommodé, mais que dans le fond c'étoit mon argent, & que peut-être j'en avois plus gand beſoin que lui.

Tout ce que me diſoit cet honnête homme, étoit ſi plein de bonté & de tendreſſe, que je ne pouvois m'empêcher de m'attendrir. Je pris cependant cent *moïdores*, & je lui en donnai ma quittance, en lui rendant le reſte, & en l'aſſurant que ſi jamais je rentrois en poſſeſſion de mon bien, je lui rendrois ce que j'avois reçu, comme je le fis auſſi dans la ſuite ; que pour le certificat qu'il vouloit me donner de ſa portion, & de celle de ſon fils dans le vaiſſeau, j'étois fort éloigné de le vouloir prendre, ſachant que ſi j'étois dans le beſoin, il étoit aſſez honnête homme pour me payer ; & que ſi je parvenois à mon but dans le Bréſil, je ne lui demanderois pas un ſou.

Lorſque le capitaine Portugais me vit réſolu de paſſer moi-même dans le Bréſil, il ne le déſapprouva pas; mais il me dit qu'il y avoit d'autres moyens pour faire valoir mes droits, & pour jouir de mes revenus; & comme il y avoit des vaiſſeaux prêts à partir pour le Bréſil, dans la riviere de Lisbonne, il me fit mettre mon nom dans un regiſtre public, avec une dépoſition de ſa part, dans laquelle il déclaroit ſous ſerment que j'étois en vie, & que j'étois la même perſonne qui avoit entrepris & commencé la plantation dont il s'agiſſoit. Il me conſeilla d'envoyer cette dépoſition faite dans les formes pardevant notaire, avec une procuration à un marchand de ſa connoiſſance, qui étoit ſur les lieux, & de reſter avec lui juſqu'à ce qu'on m'eût rendu compte de l'état de mes affaires.

Ces meſures réuſſirent au-delà de mes eſpérances; car en ſept mois de tems il me vint un grand paquet de la part des héritiers de mes facteurs, qui contenoit les papiers ſuivans.

1. Il y avoit un *compte courant* du produit de ma plantation pendant ſix ans, depuis que leurs peres avoient fait leur balance avec le *vieux capitaine*. Par ledit compte, il me revenoit une ſomme de 1174 *moïdores.*

2. Il y avoit un autre compte des quatre dernieres années, avant que le gouvernement ſe fût ſaiſi de l'adminiſtration de mes effets, comme appartenant à une perſonne, qui n'étant pas à trouver, pouvoit être conſidérée comme civilement morte. Le revenu de ma plantation s'étant alors conſidérablement accru, il me revenoit, ſelon la balance de ce compte, la ſomme de 3241 *moïdores.*

3. Il y avoit un compte du prieur du monaſtere, qui avoit joui de mon revenu pendant plus de quatorze ans, & qui n'étant pas obligé de me reſtituer ce dont il avoit diſpoſé en faveur de l'hôpital, déclara avec beaucoup de probité, qu'il avoit encore entre les mains 872 *moïdores*, qu'il étoit prêt à me rendre. Mais pour le tiers

que le roi s'étoit approprié, je n'en tirai rien du tout.

Ledit paquet contenoit, outre cela, une lettre de congratulation de mon aſſocié, ſur ce que j'étois encore en vie, avec un détail de l'accroiſſement de ma plantation, de ſes revenus annuels, du nombre d'acres de terre qui la compoſoient, & de celui des eſclaves qui y étoient employés; il y avoit ajouté 22 *croix* en guiſe de bénédictions; & il m'aſſuroit qu'il avoit dit autant d'*Ave Maria*, pour remercier la Sainte Vierge de ce qu'elle m'avoit conſervé. Il me prioit en même tems avec beaucoup de tendreſſe, de venir moi-même prendre poſſeſſion de mes effets, ou du moins de l'informer à qui je ſouhaitois qu'il les remît.

Cette lettre, qui finiſſoit par des proteſtations pathétiques de ſon amitié & de celle de toute ſa famillle, étoit accompagnée d'un beau préſent, qui conſiſtoit en ſix belles peaux de léopard (qu'il avoit reçues apparemment d'Afrique, par quelqu'un de ſes vaiſſeaux, dont le voyage avoit été plus heureux que le mien) en ſix caiſſes d'excellentes confitures, & dans une centaine de pieces d'or non monnoyées, un peu plus petites que des *moïdores.*

Je reçus dans le même tems, de la part des héritiers de mes facteurs, 1200 caiſſes de ſucre, 800 rouleaux de tabac, & le reſte de ce qui me revenoit en or.

J'avois grande raiſon de dire alors que la fin de Job étoit meilleure que le commencement, & j'ai de la peine à exprimer les différentes penſées qui m'agiterent, en me voyant environné de tant de biens : car comme les vaiſſeaux du Bréſil viennent toujours en flotte, les mêmes navires, qui m'avoient apporté mes lettres, avoient auſſi été chargés de mes effets, & ils avoient été en ſûreté dans la riviere, avant que j'euſſe entre les mains les nouvelles de leur départ. Cette joie ſubite me ſaiſit d'une telle force, que le cœur me manqua, & je ſerois peut-être mort ſur le champ, ſi le bon vieillard ne s'étoit hâté de me chercher un verre d'eau cordiale.

Je continuai pourtant à être aſſez mal pendant quelques heures, juſqu'à ce qu'on fît chercher un médecin, qui, inſtruit de la cauſe de mon indiſpoſition, me fit ſaigner, ce qui me remit entiérement.

Je me voyois alors tout d'un coup maître de plus de 50000 livres ſterling en argent, & d'un bien, dans le Bréſil, de plus de 1000 livres ſterling de revenu, dont j'étois auſſi ſûr, qu'aucun Anglois peut l'être d'un bien qu'il poſſéde dans ſa propre patrie. En un mot, je me voyois dans un bonheur que j'avois de la peine à comprendre moi-même, & je ne ſavois pas trop bien comment me conduire pour en jouir à mon aiſe.

La premiere choſe à laquelle je ſongeai, c'étoit à recompenſer mon bienfaiteur le capitaine Portugais, qui m'avoit donné tant de marques de ſa charité dans mes malheurs, & tant de preuves de ſa probité dans ma bonne fortune.

Je lui montrai tout ce que je venois de recevoir, en l'aſſurant qu'après la Providence divine, c'étoit lui que je conſidérois comme la ſource de toute ma richeſſe, & que j'étois charmé de pouvoir le récompenſer au centuple de toutes les bontés qu'il qu'il avoit eues pour moi. Je commençai d'abord par lui rendre les cent *moïdores* qu'il m'avoit donnés, & ayant fait venir un notaire, je lui donnai une décharge, dans les formes, des quatre cents ſoixante-dix qu'il avoit reconnu me devoir : enſuite je lui donnai une procuration pour être le receveur des revenus annuels de ma plantation, avec ordre à mon aſſocié de les lui envoyer par les flottes ordinaires. Je m'engageai encore à lui faire préſent de cent *moïdores* par an pendant toute ſa vie, & de cinquante par an après ſa mort pour ſon fils : c'eſt ainſi que je trouvai juſte de témoigner à ce bon vieillard la reconnoiſſance que j'avois de tous les ſervices qu'il m'avoit rendus.

Il ne me reſtoit plus qu'à délibérer ſur ce que je ferois du bien dont la Providence m'avoit rendu poſſeſſeur : ce qui certainement me donnoit plus d'embarras, que je n'en avois jamais eu dans la vie ſolitaire que j'avois menée autrefois dans mon île, où je n'avois rien que ce dont j'avois beſoin, & où je n'avois beſoin que de ce que j'avois ; au lieu que dans ma nouvelle ſituation mon bonheur même m'étoit à charge, par l'inquiétude que me donnoit l'envie de mettre mes richeſſes en ſûreté. Je n'avois plus cette grotte, où je pouvois conſerver mon tréſor ſans ſerrure & ſans clé, & où il pouvoit ſe rouiller dans un long repos, ſans être utile à perſonne. Il eſt vrai que le vieux capitaine étoit un homme parfaitement integre; c'étoit là auſſi mon unique reſſource. Ce qui augmentoit mon embarras, c'eſt que mon intérêt m'appelloit dans le Bréſil, & que je ne pouvois pas ſonger à entreprendre ce voyage, avant que d'avoir mis mon argent comptant en mains ſûres. Je penſai d'abord à le confier à ma bonne veuve, dont l'intégrité m'étoit connue; mais elle étoit déja avancée en âge, mal dans ſes affaires, & peut-être endettée. Ainſi il n'y avoit pas d'autre parti à prendre, que de retourner en Angleterre, & de prendre mes effets avec moi.

Pluſieurs mois s'écoulerent pourtant avant que de prendre une réſolution fixe là-deſſus; & pendant ce tems-là, après avoir ſatisfait pleinement aux obligations que j'avois au vieux capitaine Portugais, je penſai auſſi à témoigner ma reconnoiſſance à ma pauvre veuve, dont le mari avoit été mon premier bienfaiteur ; & qu'elle-même avoit été ma fidelle gouvernante, & la ſage directrice de mes affaires. Dans ce deſſein, je trouvai un marchand à Lisbonne, à qui je donnai ordre d'écrire à ſon correſpondant à Londres, de chercher cette bonne femme, pour lui donner de ma part 100 livres ſterling, & pour l'aſſurer que pendant ma vie elle ne manqueroit jamais de rien. En même tems j'envoyai 100 livres ſterling à chacune de mes ſœurs, qui vivoient à la campagne, & qui, quoiqu'elles ne fuſſent pas dans une néceſſité abſolue, étoient bien éloignées pourtant d'être à leur aiſe, l'une étant veuve, & l'autre ayant un mari dont elle n'avoit pas lieu d'être fort contente. Mais parmi tous mes parens & toutes mes connoiſſances, je ne trouvai perſonne à qui pouvoir confier le gros de mes affaires, d'une maniere à être tranquille là-deſſus, avant que de paſſer dans le Bréſil ; ce qui me donna bien de l'inquiétude.

J'avois quelquefois aſſez d'envie de m'établir entiérement dans le Bréſil, où j'étois comme naturaliſé ; mais j'étois retenu par quelques ſcrupules de conſcience. Il eſt vrai qu'autrefois j'avois eu aſſez peu de délicateſſe pour profeſſer extérieurement la religion dominante du pays, & que je ne voyois pas encore qu'il y eût là un ſi grand crime ; mais pourtant, en y penſant plus mûrement, je jugeai qu'il n'étoit pas ſûr pour moi de mourir dans une pareille diſſimulation, & je me repentis d'en avoir jamais été capable.

Cependant, ce n'étoit pas là le plus grand obſtacle qui s'oppoſoit à mon voyage; c'étoit, comme je l'ai déja dit, la difficulté que je trouvois à diſpoſer de mes effets d'une maniere ſûre. Je me déterminai donc à retourner en Angleterre avec mon argent, dans l'eſpérance d'y trouver un ami, ou un parent digne de toute ma confiance, & j'exécutai ce deſſein peu de tems après.

Mais avant que de partir, la flotte du Bréſil étant prête à faire voile, je donnai les réponſes convenables aux lettres obligeantes que j'avois reçues de ce pays. J'écrivis au prieur une lettre pleine de reconnoiſſance, pour le remercier de l'intégrité dont il avoit agi avec moi, & pour lui faire préſent des 872 *moïdores* qu'il avoit à moi, avec priere d'en donner 500 au monaſtere, & d'en diſtribuer 372 aux pauvres, ſelon qu'il le trouveroit bon. Au reſte, je me recommandois à ſes prieres & à celles des autres religieux.

J'écrivis une lettre ſemblable à mes facteurs, ſans l'accompagner d'aucun préſent, ſachant bien qu'ils n'avoient pas beſoin des effets de ma libéralité. On peut bien croire que je n'oubliai pas non plus de remercier mon aſſocié des ſoins qu'il avoit pris pour l'accroiſſement de notre plantation, & de lui donner mes inſtructions ſur la maniere dont je ſouhaitois qu'il dirigeât mes affaires. Je le priai d'envoyer réguliérement les revenus de ma moitié au vieux capitaine, & je l'aſſurai que non ſeulement je viendrois le voir, mais que j'avois encore deſſein de me fixer dans le Bréſil pour tout le reſte de ma vie : j'ajoutai à ces promeſſes un joli préſent de quelques pieces d'étoffes de ſoie d'Italie, de deux pieces de drap d'Angleterre auſſi beau que je pus en trouver à Lisbonne, de cinq pieces de baie noire, & de quelques pieces de ruban de Flandre d'un aſſez grand prix.

Ayant mis ainſi ordre à mes affaires, vendu ma cargaiſon, & réduit toutes mes marchandiſes en argent, je ne trouvois plus rien d'embarraſſant, que le choix de la route que je devois prendre pour paſſer en Angleterre. J'étois fort accoutumé à la mer, & cependant je me ſentois une averſion extraordinaire pour m'y haſarder; & quoique je fuſſe incapable d'en alléguer la moindre raiſon, cette averſion redoubloit ſi fort de jour en jour, que je fis remettre à terre juſqu'à deux ou trois fois mon bagage, que j'avois déja fait embarquer.

J'avoue que j'avois eſſuyé aſſez de malheurs ſur cet élément pour le craindre; mais cette raiſon faiſoit des impreſſions moins fortes ſur mon eſprit, que ces mouvemens ſecrets dont je me ſentois ſaiſi, & que j'avois grande raiſon de ne pas négliger, comme il parut par l'événement. Deux de ces vaiſſeaux où j'avois voulu m'embarquer en différens tems, furent très-malheureux dans leur voyage: l'un fut pris par les Algériens, & l'autre fit naufrage près de Torbay, ſans qu'il s'en ſauvât au-delà de trois perſonnes; par conſéquent, dans lequel des deux que je me fuſſe embarqué, j'aurois été également malheureux.

Mon vieux ami, ſachant l'embarras où je me trouvois par rapport à mon voyage, m'exhorta fort de n'aller point par mer; il me conſeilla plutôt d'aller par terre juſqu'à la Corogne, & de paſſer de-là à la Rochelle par le golphe de Biſcaye, d'où il étoit aiſé de continuer mon chemin par terre juſqu'à Paris, & de venir de-là par Calais à Douvres; ou bien d'aller à Madrid, & de traverſer toute la France par terre.

Mon averſion prodigieuſe pour la mer me fit ſuivre ce dernier parti, qui me la faiſoit éviter par-tout, excepté le petit paſſage de Calais à Douvres. Je n'étois pas fort preſſé, je craignois peu la dépenſe, la route étant agréable; & pour que je ne m'y ennuyaſſe pas, mon vieux capitaine me procura la compagnie d'un Anglois, fils d'un marchand de Lisbonne, qui me fit trouver deux autres compagnons de voyage de la même nation, auxquels ſe joignirent encore deux cavaliers Portugais, qui devoient s'arrêter à Paris ; de maniere que nous étions ſix maîtres & cinq valets. Les deux marchands & les deux Portugais ſe contentoient d'avoir deux valets à eux quatre, mais pour moi j'avois trouvé bon d'augmenter mon domeſtique d'un matelot Anglois, qui devoit me tenir lieu de laquais pendant le voyage, parce que *Vendredi* n'étoit guere capable de me ſervir comme il falloit, dans des pays dont il avoit à peine une idée.

Nous quittâmes donc Lisbonne bien montés & bien armés, faiſant une petite troupe aſſez leſte, qui me faiſoit l'honneur de m'appeller ſon capitaine, non-ſeulement à cauſe de mon âge, mais encore parce que j'avois deux valets, & que j'étois l'entrepreneur de tout le voyage.

Comme je ne ſuis entré dans le détail d'aucun de mes voyages par mer, je ne ferai pas non plus un journal exact de mon voyage par terre. Je m'arrêterai ſeulement à quelques aventures qui me paroiſſent dignes de l'attention du lecteur.

Quand nous vinmes à Madrid, nous réſolûmes de nous y arrêter quelque tems, pour voir la cour d'Eſpagne & tout ce qu'il y a de plus remarquable ; mais l'automne commençant à approcher, nous nous preſſâmes de ſortir de ce pays, & nous abandonnâmes Madrid, environ au milieu d'octobre. En arrivant ſur les frontieres de la Navarre, nous fûmes fort alarmés en apprenant qu'une ſi grande quantité de neige y étoit tombée du côté de la France, que pluſieurs voyageurs avoient été obligés de retourner à Pampelune, après avoir tenté de paſſer les montagnes, en s'expoſant aux plus grands haſards.

Arrivés à Pampelune, nous trouvâmes que cette nouvelle n'étoit que trop fondée: nous y ſentîmes un froid inſupportable, ſur-tout pour moi, qui étois accoutumé à vivre dans des climats ſi chauds, qu'à peine y peut-on ſouffrir des habits. J'y étois d'autant plus ſenſible, que dix jours auparavant nous avions paſſé par la Vieille-Caſtille dans un tems extraordinairement chaud. On peut croire ſi c'étoit un grand plaiſir pour moi d'être expoſé aux vents qui venoient des Pyrénées, & qui cauſoient un froid aſſez rude pour engourdir nos doigts & nos oreilles, & pour nous les faire perdre.

Le pauvre *Vendredi* étoit encore le plus malheureux de nous tous, en voyant pour la premiere fois de ſa vie les montagnes couvertes de neige, & en ſentant le froid, choſe inconnue pour lui juſqu'alors.

La neige cependant continuoit toujours à tomber avec tant de violence, & pendant ſi long-tems, que l'hiver étoit venu avant ſon tems, & que les paſſages, qui juſqu'alors avoient été difficiles, en devinrent abſolument impraticables. La neige étoit d'une épaiſſeur terrible, & n'ayant point acquis de fermeté par une forte gelée, comme dans les pays ſeptentrionaux, elle faiſoit courir riſque aux voyageurs d'y être enterrés tout vifs à chaque pas.

Nous nous arrêtâmes pour le moins une vingtaine de jours à Pampelune; mais, perſuadés que l'approche de l'hiver ne mettroit pas nos affaires en meilleur état (auſſi étoit-ce, par toute l'Europe, l'hiver le plus cruel qu'il y eût eu de mémoire d'homme) je propoſai à mes compagnons d'aller à Fontarabie, & de paſſer de-là par mer à Bordeaux, ce qui n'étoit qu'un très-petit voyage.

Pendant que nous délibérions là-deſſus, nous vîmes entrer dans notre auberge quatre gentilshommes François, qui, ayant été arrêtés du côté de la France, comme nous du côté de l'Eſpagne, avoient eu le bonheur de trouver un guide, qui traverſant le pays du côté du Languedoc, leur avoit fait paſſer les montagnes par des chemins où il y avoit peu de neige, du moins où elle étoit aſſez durcie par le froid, pour ſoutenir les hommes & les chevaux.

Nous fimes chercher ce guide, qui nous aſſura qu'il nous meneroit par le même chemin, ſans avoir rien à craindre de la neige, mais que nous devions être aſſez bien armés, pour pouvoir nous défendre contre les bêtes féroces, ſur-tout contre les loups, qui, devenus enragés faute de nourriture, ſe faiſoient voir par troupes aux pieds des montagnes. Nous lui dîmes que nous ne craignions rien de ces animaux, pourvu qu'il pût nous mettre l'eſprit en repos ſur certains loups à deux jambes, que nous étions en danger de rencontrer, à ce qu'on nous avoit aſſuré, du côté des montagnes qui regardent la France.

Il nous répondit que nous ne ſerions pas expoſés à ce danger dans la route par laquelle il nous meneroit ; & là-deſſus nous nous déterminâmes à le ſuivre, & le même parti fut pris par douze cavaliers François avec leurs valets, qui avoient été obligés de revenir ſur leurs pas.

Nous ſortîmes de Pampelune, le 15 de novembre, & nous fûmes d'abord bien ſurpris de voir notre guide, au lieu de nous mener en avant, nous faire retourner l'eſpace de vingt milles anglois, par le même chemin par lequel nous étions venus de Madrid ; mais ayant paſſé deux rivieres, & traverſé un climat fort chaud & fort agréable, où l'on ne découvroit pas la moindre neige, il tourna tout d'un coup du côté gauche, & nous fit rentrer dans les montagnes par un autre chemin. Nous y apperçûmes des précipices, dont la vue nous faiſoit friſſonner ; mais il ſut nous conduire par tant de détours & de méan-

dres,

dres, qu'il nous fit paſſer la hauteur des montagnes ſans que nous en ſuſſions rien, & ſans être fort incommodés de la neige, & tout d'un coup il nous montra les agréables & fertiles provinces du Languedoc & de la Gaſcogne, qui frappoient nos yeux par une charmante verdure. Il eſt vrai que nous les voyions à une grande diſtance de nous, & qu'il falloit encore faire bien du chemin avant que d'y entrer.

Nous fûmes pourtant bien mortifiés un jour, en voyant tomber la neige dans une telle abondance, qu'il nous fut impoſſible d'avancer ; mais notre guide nous donna courage, en nous aſſurant que toutes les difficultés de la route ſeroient bientôt ſurmontées. Nous trouvâmes effectivement que chaque jour nous deſcendions de plus en plus, & que nous avançions du côté du nord, ce qui nous donna aſſez de confiance en notre guide, pour pouſſer hardiment notre voyage.

Voici une aventure aſſez remarquable, qui nous arriva un jour. Nous avions encore à-peu-près deux heures de jour, quand, nous hâtant vers notre gîte, nous vîmes ſortir d'un chemin creux, à côté d'un bois épais, trois loups monſtrueux, ſuivis d'un ours. Comme notre guide nous avoit aſſez devancé pour être hors de notre vue, deux de ces loups ſe jeterent ſur lui, & ſi nous avions été ſeulement éloignés d'un demi mille Anglois, il auroit été certainement dévoré avant que nous euſſions été en état de lui donner du ſecours. L'un de ces animaux s'attacha au cheval, & l'autre attaqua l'homme avec tant de fureur, qu'il n'eut ni le tems, ni la préſence d'eſprit de ſe ſaiſir de ſes armes à feu ; il ſe contenta de pouſſer des cris épouvantables. Comme *Vendredi* étoit le plus avancé de nous tous, je lui dis d'aller à toute bride voir ce que c'étoit. Dès qu'il découvrit de loin ce dont il s'agiſſoit, il ſe mit à crier de toutes ſes forces : *O maître, maître !* mais il ne laiſſa pas de continuer ſon chemin tout droit vers le pauvre guide, & comme un garçon plein de courage, il appuya ſon piſtolet contre la tête du loup, qui s'étoit attaché à l'homme, & le fit tomber à terre roide mort.

C'étoit un grand bonheur pour le pauvre guide, que *Vendredi* étant accoutumé, dans ſa patrie, à ces ſortes de bêtes, ne les craignoit guere, ce qui l'avoit rendu aſſez hardi pour tirer ſon coup de près; au lieu que quelqu'un de nous, tirant de plus loin, auroit couru riſque, ou de manquer le loup, ou de tuer l'homme.

Auſſi-tôt que le loup, qui avoit attaqué le cheval, vit ſon camarade à terre, il abandonna ſa proie & s'enfuit. Il s'étoit heureuſement attaché à la tête du cheval, où ſes dents, rencontrant les boſſettes de la bride, n'avoient pu porter des coups bien dangereux. Il n'en étoit pas ainſi de l'homme, qui avoit reçu deux morſures cruelles, l'une dans le bras, & l'autre au-deſſus du genou, & qui avoit été ſur le point de tomber de ſon cheval qui ſe cabroit, dans le moment que *Vendredi* étoit venu ſi heureuſement à ſon ſecours.

On croira facilement qu'au bruit du coup de piſtolet de mon Sauvage, nous doublions tous le pas, autant qu'un chemin extrêmement rabotteux pouvoit nous le permettre.

A peine nous fûmes-nous débarraſſés

des arbres qui nous barroient la vue, que nous vîmes très-bien ce qui venoit d'arriver, ſans pourtant pouvoir diſtinguer d'abord quelle eſpece d'animal c'étoit, que *Vendredi* venoit de tuer.

Mais voici un ſecond combat bien plus ſurprenant: il ſe donna entre le même Sauvage & l'ours dont je viens de parler, & nous divertit beaucoup, quoique nous en fuſſions fort alarmés au commencement. Il ſera bon, pour l'intelligence de cette aventure, de la faire précéder d'une courte deſcription du caractere de meſſieurs les ours. On ſait que l'ours eſt un animal groſſier & peſant, & fort éloigné de pouvoir galoper comme un loup, qui eſt fort léger & très-alerte; mais on ignore peut-être qu'il a deux qualités eſſentielles, qui font la regle générale de la plupart de ſes actions.

Premiérement, comme il ne conſidere pas l'homme comme ſa proie, à moins qu'une faim exceſſive ne le faſſe ſortir de ſon naturel, il ne l'attaque pas s'il n'en eſt attaqué le premier. Si vous le rencontrez dans un bois, & ſi vous ne vous mêlez pas de ſes affaires, il ne ſe mêlera pas des vôtres : mais ayez bien ſoin de le traiter avec beaucoup de politeſſe, & de lui laiſſer le chemin libre ; car c'eſt un cavalier fort pointilleux, qui ne fera pas un ſeul pas hors de ſa route pour un monarque. S'il vous fait peur, le meilleur parti que vous puiſſiez prendre, c'eſt de détourner les yeux, & de continuer votre chemin ; car ſi vous vouliez vous arrêter pour le regarder fixement, il pourroit bien s'en offenſer : mais ſi vous étiez aſſez hardi pour lui jeter quelque choſe, & qu'elle le touchât, ne fût-ce qu'un morceau grand comme le doigt, ſoyez ſûr qu'il le prendroit pour un affront ſanglant, & qu'il abandonneroit toutes ſes autres affaires pour en tirer vengeance ; car il eſt extrêmement délicat ſur le point-d'honneur : c'eſt-là ſa premiere qualité. Il en a encore une autre, qui eſt tout auſſi remarquable : c'eſt que s'il ſe fourre dans l'eſprit que vous l'ayez offenſé, il ne vous abandonnera ni de nuit, ni de jour, juſqu'à ce qu'il en ait ſatisfaction, & que l'affront ſoit lavé dans votre ſang.

Je reviens au combat, dont j'ai promis

la relation. A peine *Vendredi* eut-il aidé à deſcendre de cheval notre guide, encore plus effrayé qu'il n'étoit bleſſé, que nous vîmes l'ours ſortir du bois, & je puis proteſter que je n'en ai jamais vu d'une taille plus monſtrueuſe.

Nous étions tous un peu effrayés à ſa vue, hormis *Vendredi*, qui marquant dans toute ſa contenance beaucoup de joie & de courage, s'écria : « O maître, maître, » vous me donner congé, moi lui toucher » dans la main, moi vous faire bon rire ! » Que voulez-vous dire, grand fou que vous êtes, lui dis-je ? il vous mangera. « Lui manger moi, lui manger moi ! ré» pondit-il ; moi manger lui, vous tous » reſter là, moi vous donner bon rire ! » Auſſi-tôt le voilà à bas de ſon cheval ; il ôte ſes bottes dans le moment, chauſſe une paire d'eſcarpins qu'il avoit dans ſa poche, donne ſon cheval à garder à mon autre laquais, ſe ſaiſit d'un fuſil, & ſe met à courir comme le vent.

L'ours, ſe promenant cependant au petit pas, ſans ſonger à malice, juſqu'à ce que *Vendredi* s'en étant approché, commença à lier converſation avec lui, comme ſi l'animal étoit capable de l'entendre : *Ecoute donc, écoute donc*, lui cria-t-il, *moi te vouloir parler un peu*. Pour nous, nous le ſuivions à quelque diſtance. Nous étions déja deſcendus des montagnes du côté de la Gaſcogne, & nous nous trouvions dans une vaſte plaine, où pourtant il y avoit une aſſez grande quantité d'arbres répandus par-ci par-là.

Vendredi étant, pour ainſi dire, ſur les talons de l'ours, ramaſſe une grande pierre, la jette à cet affreux animal, & l'attrapa juſtement à la tête, ſans pourtant lui faire plus de mal que ſi le caillou avoit donné contre une muraille. Auſſi mon drôle n'avoit-il d'autre but que de ſe faire ſuivre par l'ours, & de nous donner *bon rire*, ſelon ſa maniere de s'exprimer. L'ours, ſelon ſa louable coutume, ne manqua pas d'aller droit à lui, en faiſant des pas ſi terribles, que pour le ſuivre on auroit dû mettre ſon cheval à un médiocre galop.

Il n'avoit garde pourtant d'attraper *Vendredi*, que je vis, à mon grand étonnement, prendre ſa courſe de notre côté, comme s'il avoit beſoin de notre ſecours, ce qui nous détermina à faire tous feu ſur la bête en même tems, pour délivrer mon valet de ſes griffes : j'étois pourtant dans une furieuſe colere contre lui, pour avoir attiré l'ours ſur nous, dans le tems qu'il ne ſongeoit qu'à aller droit ſon chemin. Cela s'appelle-t-il nous faire rire, maraud ? lui dis-je ; viens vîte, & prends ton cheval, afin que nous puiſſions tuer ce diable d'animal que tu as mis à nos trouſſes. *Point*, *point*, répondit-il tout en courant, *non tirer*, *non tirer*, *vous point bouger*, *vous avoir grand rire*. Comme mon drôle couroit deux fois plus vîte que l'ours, & qu'il y avoit encore un aſſez grand eſpace entre l'un & l'autre, il prend tout d'un coup à côté de nous, où il voyoit un grand chêne très-propre à l'exécution de ſon projet, & nous faiſant ſigne de le ſuivre, il met bas ſon fuſil à quelques pas de l'arbre, & y grimpe avec une adreſſe étonnante. Nous ſuivions cependant à quelque diſtance l'ours irrité, qui prenoit le même chemin. Etant proche de l'arbre, il s'arrête auprès du fuſil, le flaire, & le laiſſant là, il ſe met à grimper contre le tronc de l'arbre, à la maniere des chats, quoiqu'il fût d'une peſanteur extraordinaire.

J'étois ſurpris de la folie de mon valet, & juſques-là je ne voyois pas le mot pour rire dans toute cette affaire. L'ours avoit déja gagné les branches de l'arbre, & il avoit fait la moitié du chemin depuis le tronc juſqu'à l'endroit où *Vendredi* s'étoit mis ſur l'extrémité foible d'une groſſe branche. Dès que l'animal eut mis les pattes ſur la même branche, & qu'il ſe fut mis en devoir d'aller juſqu'à mon valet, il nous cria qu'il alloit apprendre à danſer à l'ours, & en même tems il ſe met à ſauter ſur la branche, & la remuer de toutes ſes forces, ce qui fit chanceler l'ours, qui regardoit déja en arriere pour voir comment il ſe tireroit de là; ce qui nous fit rire en effet de tout notre cœur. Mais la farce n'étoit pas encore jouée juſqu'au bout. Quand *Vendredi* vit l'animal s'arrêter, il lui parla de nouveau, comme s'il avoit été ſûr de lui faire entendre ſon mauvais Anglois : *Quoi !* lui dit-il , *toi ne pas venir plus loin , toi prié encore un peu venir :* en même tems il ceſſe de remuer la branche , & l'ours , comme s'il étoit ſenſible à ſon invitation , fait effectivement quelques pas en avant ; & auſſi ſouvent qu'il plaiſoit à mon drôle de remuer la branche , l'ours trouvoit à propos d'arrêter tout court.

Je crus alors qu'il étoit tems de lui caſſer la tête , & pour cette raiſon je criai à *Vendredi* de ſe tenir en repos ; mais il me pria de n'en rien faire , & de lui permettre de le tuer lui-même quand il le voudroit.

Pour abréger l'hiſtoire , mon Sauvage danſoit ſi ſouvent ſur la branche , & l'ours, en s'arrêtant , ſe mettoit dans une poſture ſi groteſque, que nous en mourions de rire. Nous ne connoiſſions pourtant rien dans le deſſein de *Vendredi* ; nous avions cru d'abord qu'en remuant la branche il avoit envie de faire culbuter cette lourde bête du haut en bas : mais elle étoit trop fine pour s'y laiſſer attraper , & elle ſe cramponnoit à la branche avec ſes quatre griffes, d'une telle force qu'il étoit impoſſible de la faire tomber, & par conſéquent nous avions de la peine à comprendre par quelle plaiſanterie l'aventure finiroit.

Vendredi nous tira bientôt d'embarras, car voyant que l'ours n'avoit pas envie d'approcher davantage : *Bon*, *bon*, me dit-il, *toi ne pas venir plus à moi*, *moi venir à toi* ; & là-deſſus il s'avance vers l'extrémité de la branche, & s'y pendant par les mains il la fait plier aſſez pour ſe faire tomber à terre ſans riſque.

Lui

L'ours voyant ſon ennemi décamper ainſi, prend la réſolution de le ſuivre ; il ſe met à marcher à reculons ſur la branche, mais avec beaucoup de lenteur & de précaution, ne faiſant pas un pas ſans regarder en arriere. Quand il fut arrivé au tronc, il en deſcendit avec la même circonſpection, toujours à reculons, & ne remuant jamais un pied qu'il ne ſentît l'autre bien fermement attaché à l'écorce. Il alloit juſtement appuyer une de ſes jambes ſur terre, quand *Vendredi* s'avança ſur lui, & lui mettant le bout du fuſil dans l'oreille, le fit tomber roide mort.

Après cette expédition, mon gaillard

s'arrêta pendant quelques momens d'un air grave, pour voir ſi nous ne riions pas ; & voyant qu'effectivement il nous avoit fort divertis, il fit un terrible éclat de rire, en diſant que c'étoit ainſi qu'on tuoit les ours dans ſon pays. Comment! lui répondis-je, le moyen que vous les tuiez de cette maniere ? vous n'avez point de fuſils. *Oui*, repartit-il, *point fuſils ; mais nous tirer beaucoup grands longs fleches.*

Il eſt certain qu'il nous avoit tenu parole, & que cette comédie nous avoit donné beaucoup de plaiſir. Cependant j'en aurois encore ri de meilleur cœur, ſi je ne m'étois pas trouvé dans un lieu ſauvage, où les hurlemens des loups me donnoient beaucoup d'inquiétude. Le bruit qu'ils faiſoient étoit épouvantable, & je ne me ſouviens pas d'en avoir jamais entendu un pareil, qu'une ſeule fois ſur le rivage d'Afrique, comme je crois l'avoir déja dit.

Si ce bruit affreux & l'approche de la nuit ne nous avoient pas tirés de là, nous aurions ſuivi le conſeil de *Vendredi*, en écorchant la bête, dont la peau valoit la peine

peine d'être conſervée ; mais nous avions encore trois lieues à faire avant que d'arriver au gîte, & notre guide nous preſſoit de pouſſer notre voyage.

Toute cette route étoit couverte de neige, quoique moins épaiſſe que dans les montagnes, & par conſéquent elle étoit moins dangereuſe. Mais en récompenſe, les loups enragés de faim étoient deſcendus par bandes entieres dans les plaines & dans les forêts, & avoient fait des ravages affreux dans pluſieurs villages, où ils avoient tué une grande quantité de moutons & de chevaux, ſans épargner les hommes, dont ils en avoient dévoré pluſieurs.

Nous apprîmes de notre guide, qu'il nous reſtoit encore à traverſer un endroit fort dangereux, & où nous ne manquerions pas de rencontrer des loups.

C'étoit une petite plaine environnée de bois de tous côtés, & ſuivie d'un défilé fort étroit, par où nous devions paſſer abſolument pour ſortir des forêts, & pour gagner le bourg où nous devions coucher cette nuit.

Nous entrâmes dans le premier bois une

demi-heure avant le coucher du ſoleil, & dans la plaine une demi-heure après. Dans ce bois nous ne rencontrâmes rien qui fût capable de nous effrayer, hormis que dans une fort petite plaine, d'environ un demi-quart de mille, nous vîmes cinq grands loups traverſer le chemin tous à la file, comme s'ils couroient après une proie aſſurée. Ils ne firent pas ſeulement ſemblant de nous appercevoir, & en moins de rien ils étoient hors de notre vue. Cependant notre guide, qui étoit un poltron achevé, nous pria de nous préparer à la défenſe, puiſqu'apparemment ces loups ſeroient ſuivis d'une grande quantité d'autres.

Nous ſuivîmes ſon conſeil, ſans ceſſer un moment de tourner les yeux de tous côtés, mais nous n'en découvrîmes pas un ſeul dans tout le bois, qui étoit long de plus d'une demi-lieue. Il n'en fut pas de même dans la plaine dont j'ai fait mention : le premier objet qui nous y frappa, étoit un cheval tué par ces animaux, ſur le cadavre duquel ils étoient encore au nombre de quelques douzaines, occupés non à en devorer la chair, mais à en ronger les os.

Nous ne trouvâmes point du tout à propos de troubler leur feſtin, & de leur côté ils ne ſongeoient pas à le quitter pour nous troubler dans notre voyage. *Vendredi* avoit pourtant grande envie de leur lâcher quelques coups de fuſil, mais je l'en empêchai, prévoyant que bientôt nous aurions des affaires de reſte. Nous n'avions pas encore traverſé la moitié de la plaine, quand nous entendîmes à notre gauche des hurlemens terribles : un moment après, nous vîmes une centaine de loups venir à nous par rangs & par files, comme s'ils avoient été mis en bataille par un officier expérimenté.

Je crus que le ſeul moyen de les bien recevoir, étoit de nous arranger tous dans une même ligne, & de nous tenir bien ſerrés, ce que nous exécutâmes dans le moment. Je donnai encore ordre à mes gens de faire leur décharge, en ſorte qu'il n'y eût que la moitié qui tirât à la fois, & que l'autre ſe tînt prête à faire dans le moment une ſeconde décharge ; & ſi malgré tout cela les loups ne laiſſoient pas de pouſſer leur pointe, qu'ils ne s'amuſaſſent pas à recharger leurs fuſils, mais qu'ils miſſent promptement le piſtolet à la main. Nous en avions chacun une paire, ainſi nous étions en état de faire ſix décharges de ſuite. Mais pour lors toutes nos armes ne nous furent pas néceſſaires; car à nos premiers coups les ennemis s'arrêterent tout court. Il y en eut quatre de tués, & pluſieurs autres de bleſſés, qui en ſe tirant de la foule, laiſſoient ſur la neige les traces de leur ſang. Voyant pourtant que le reſte ne ſe retiroit pas, je me reſſouvins d'avoir entendu dire, que les bêtes, même les plus féroces, étoient effrayées du cri des hommes, & conſéquemment j'ordonnai à tous mes compagnons d'en pouſſer un de toutes leurs forces.

Je vis par-là que cette opinion n'étoit pas ſi mal fondée; car dans le moment ils commencerent leur retraite, & après avoir fait faire une ſeconde décharge ſur leur arriere-garde, ils prirent le galop pour s'enfuir dans les bois.

Leur fuite nous donna le loiſir néceſſaire pour recharger nos armes, tout en chemin faiſant; mais à peine eûmes-nous pris cette précaution, que nous entendîmes dans le même bois du côté gauche, mais plus en avant que la premiere fois, des hurlemens encore plus effroyables.

La nuit s'approchoit cependant, ce qui mettoit nos affaires en plus mauvais état, ſur-tout quand nous vîmes paroître en même tems trois troupes de loups, l'une à la gauche, l'autre derriere nous, & la troiſieme à notre front, de maniere que nous en étions preſque environnés. Néanmoins, comme ils ne tomberent pas d'abord ſur nous, nous jugeâmes à propos de gagner toujours pays, autant que nous pouvions faire avancer nos chevaux, ce qui n'étoit tout au plus qu'un bon trot, à cauſe des mauvais chemins.

De cette façon, nous découvrîmes bientôt le défilé par lequel il falloit paſſer de néceſſité, & qui étoit au bout de la plaine, comme je l'ai déja dit; mais étant ſur le point d'y entrer, nous fûmes ſurpris par la vue d'un nombre confus de loups, qui faiſoient mine de vouloir nous diſputer le paſſage.

Tout d'un coup, nous entendîmes d'un autre côté un coup de fuſil, & dans le même inſtant, nous vîmes un cheval ſellé & bridé ſortir du bois, & s'enfuir comme le vent, ayant à ſes trouſſes ſeize ou dix-ſept loups, qui devoient bientôt l'atteindre, puiſqu'il étoit impoſſible qu'il ſoutînt encore long-tems une courſe ſi vigoureuſe.

En nous avançant du côté de l'ouverture dont ce cheval venoit de ſortir, nous vîmes les cadavres d'un autre cheval & de deux hommes fraîchement dévorés par ces bêtes enragées, l'un deſquels devoit être néceſſairement celui à qui nous avions entendu tirer un coup de fuſil; car nous en trouvâmes un déchargé à terre auprès de lui, & nous le vîmes lui-même tout défiguré, ſa tête & lé haut de ſon corps ayant déja été rongés juſqu'aux os.

Ce ſpectacle nous remplit d'horreur, & nous ne ſavions pas de quel côté nous tourner, quand ces abominables bêtes nous forcerent à prendre une réſolution, en avançant ſur nous de tous côtés, au nombre de trois cents au moins.

Par bonheur nous découvrîmes, tout près du bois, pluſieurs grands arbres, abattus apparemment pendant l'été, pour ſervir à la charpente. Je plaçai ma petite troupe au beau milieu, après lui avoir fait mettre pied à terre, & je l'arrangeai en forme de triangle devant le plus grand de ces arbres, qui pouvoit lui ſervir de rempart.

Cette précaution ne nous fut pas inutile, car ces loups endiablés nous chargerent avec une fureur inexprimable, & avec des hurlemens capables de faire dreſſer les cheveux, comme s'ils tomboient ſur une proie aſſurée; & je crois que leur rage étoit ſur-tout animée par la vue des chevaux, que j'avois fait placer au milieu de nous. J'ordonnai à mes gens de tirer de la même maniere qu'ils avoient fait dans la premiere rencontre; ils l'exécuterent ſi bien, qu'ils firent tomber un bon nombre de nos ennemis par la premiere décharge; mais il étoit néceſſaire de faire un feu continuel, car ils venoient ſur nous comme des diables, ceux de derriere pouſſant les premiers en avant.

Après notre ſeconde décharge, nous les vîmes s'arrêter un peu, & j'eſpérois déja que nous en ſerions bientôt quittes, mais je me trompois fort. Nous fûmes encore obligés de faire feu deux fois de nos piſtolets, & je crois que dans ces quatre décharges nous en tuâmes bien dix-ſept ou dix-huit, en bleſſant plus du double de ce nombre.

J'aurois été fort fâché de faire tirer notre dernier coup ſans la derniere néceſſité: je fis donc venir mon valet Anglois, car *Vendredi* étoit occupé à charger mon fuſil & le ſien: je lui ordonnai de prendre un cornet à poudre, & de faire une large traînée ſur l'arbre qui nous ſervoit de rempart, & ſur lequel les loups ſe jetoient à tout moment avec une rage épouvantable. Il le fit, & dès que je vis nos ennemis montés ſur l'arbre, j'eus juſtement le tems de mettre le feu à ma traînée, en lâchant deſſus le chien d'un piſtolet déchargé. Tous ceux qui ſe trouvoient ſur l'arbre furent grillés par le feu, dont la force en jeta ſept ou huit parmi nous, que nous dépêchâmes en moins de rien. Pour les autres, ils étoient ſi effrayés de cette lumiere ſubite, augmentée par l'obſcurité de la nuit, qu'ils commencerent à ſe retirer un peu. Là-deſſus je fis faire ſur eux la derniere décharge, que nous accompagnâmes d'un grand cri, qui acheva de les mettre entiérement en fuite. Enſuite nous fimes une ſortie l'épée à la main ſur une vingtaine d'eſtropiés ; & en les tailladant, nous fimes en ſorte que leurs hurlemens plaintifs contribuaſſent à épouvanter les autres, qui avoient regagné les bois.

Nous en avions tué tout au moins une ſoixantaine, & ſi ç'avoit été en plein jour, nous en aurions bien dépêché davantage : cependant le champ de bataille nous reſtoit; mais nous avions encore tout au moins une lieue à faire, & nous entendions toujours de tems en tems un bruit affreux dans les bois. Nous crûmes même plus d'une fois en voir près de nous, ſans en être bien ſûrs, à cauſe de la neige qui nous ébIouiſſoit les yeux.

tinuel, car ils venoient ſur nous comme des diables, ceux de derriere pouſſant les premiers en avant.

Après notre ſeconde décharge, nous les vîmes s'arrêter un peu, & j'eſpérois déja que nous en ſerions bientôt quittes, mais je me trompois fort. Nous fûmes encore obligés de faire feu deux fois de nos piſtolets, & je crois que dans ces quatre décharges nous en tuâmes bien dix-ſept ou dix-huit, en bleſſant plus du double de ce nombre.

J'aurois été fort fâché de faire tirer notre dernier coup ſans la derniere néceſſité: je fis donc venir mon valet Anglois, car *Vendredi* étoit occupé à charger mon fuſil & le ſien: je lui ordonnai de prendre un cornet à poudre, & de faire une large traînée ſur l'arbre qui nous ſervoit de rempart, & ſur lequel les loups ſe jetoient à tout moment avec une rage épouvantable. Il le fit, & dès que je vis nos ennemis montés ſur l'arbre, j'eus juſtement le tems de mettre le feu à ma traînée, en lâchant deſſus le chien d'un piſtolet déchargé. Tous ceux qui ſe trouvoient ſur l'arbre furent grillés par le feu, dont la force en jeta ſept ou huit parmi nous, que nous dépêchâmes en moins de rien. Pour les autres, ils étoient ſi effrayés de cette lumiere ſubite, augmentée par l'obſcurité de la nuit, qu'ils commencerent à ſe retirer un peu. Là-deſſus je fis faire ſur eux la derniere décharge, que nous accompagnâmes d'un grand cri, qui acheva de les mettre entiérement en fuite. Enſuite nous fimes une ſortie l'épée à la main ſur une vingtaine d'eſtropiés; & en les tailladant, nous fimes en ſorte que leurs hurlemens plaintifs contribuaſſent à épouvanter les autres, qui avoient regagné les bois.

Nous en avions tué tout au moins une ſoixantaine, & ſi ç'avoit été en plein jour, nous en aurions bien dépêché davantage: cependant le champ de bataille nous reſtoit; mais nous avions encore tout au moins une lieue à faire, & nous entendions toujours de tems en tems un bruit affreux dans les bois. Nous crûmes même plus d'une fois en voir près de nous, ſans en être bien ſûrs, à cauſe de la neige qui nous éblouiſſoit les yeux.

Après avoir marché encore une heure dans de pareilles inquiétudes, nous arrivâmes au bourg où nous devions paſſer la nuit. Nous y trouvâmes tout le monde ſous les armes, à cauſe que la nuit d'auparavant un grand nombre de loups & quelques ours y étoient entrés, & leur avoient donné une alarme bien chaude, qui les obligeoit à ſe tenir continuellement en ſentinelle; ſur-tout pendant la nuit, afin de défendre leurs troupeaux, & de ſe défendre eux-mêmes.

Le jour après, notre guide étoit ſi mal, & les membres où il avoit été bleſſé, étoient tellement enflés, qu'il lui fut impoſſible de nous ſervir davantage; ainſi nous fûmes obligés d'en prendre un autre pour nous conduire juſqu'à Toulouſe. C'eſt là que nous trouvâmes, au lieu de montagnes de neige & de loups, un climat chaud, & une campagne riante & fertile.

Quand nous contâmes notre aventure, on nous dit que rien n'étoit plus ordinaire que d'en avoir de ſemblables au pied des montagnes, ſur-tout quand il y avoit de la neige : ils étoient fort ſurpris de ce que nous avions trouvé un guide aſſez hardi pour nous mener par cette route dans une ſaiſon ſi rigoureuſe , & que nous avions été heureux de ſauver notre vie de la fureur de tant de loups affamés. Quand je leur fis le récit de notre ordre de bataille , ils nous blâmerent fort de nous y être pris ainſi , & ils étoient convaincus que les loups avoient redoublé leur rage , à cauſe des chevaux que nous avions placés derriere nous , & qu'ils avoient conſidéré comme une proie qui leur étoit due. A leur avis, il y avoit cinquante contre un que nous aurions été tous détruits , ſans le ſtratagême de la traînée de poudre dont je m'étois aviſé , & ſans le feu continuel que nous avions eu ſoin de faire : ils ajouterent encore que nous aurions couru moins de danger ſi nous étions reſtés à cheval , & ſi nous avions ainſi tiré ſur eux , parce que voyant les chevaux montés , ces animaux n'ont pas la coutume de les conſidérer ſi facilement comme leur proie ; qu'enfin , ſi nous avions voulu mettre pied à à terre nous aurions bien fait de ſacrifier nos chevaux, à cauſe que, ſelon toutes les apparences, c'eſt ſur eux qu'ils ſe ſeroient tous jetés, en nous laiſſant en repos, nous voyant en grand nombre & bien armés.

Le danger auquel nous venions d'échapper, étoit véritablement terrible : j'avoue que j'en étois plus frappé que d'aucun autre que j'euſſe couru de ma vie, & que je m'étois cru perdu abſolument, en voyant deux ou trois centaines de ces bêtes endiablées venir à nous la gueule béante, ſans que je puſſe trouver aucun lieu de refuge pour me mettre à l'abri de leur fureur.

Je ne crois pas que j'en perde jamais l'idée, & déſormais j'aimerois mieux faire mille lieues par mer, quand je ſerois ſûr d'eſſuyer une tempête toutes les ſemaines, que de traverſer encore une ſeule fois les mêmes montagnes.

Je ne dirai rien de mon voyage par la France, puiſque pluſieurs autres ont infiniment mieux parlé de tout ce qui concerne ce pays, que je ne ſaurois le faire. Je dirai ſeulement que, ſans m'arrêter beaucoup je paſſai de Toulouſe à Calais par Paris, & que j'arrivai à Douvres, le 14 de janvier, après avoir eſſuyé un froid preſque inſupportable.

J'étois parvenu alors au comble de mes deſirs, ayant avec moi tout mon bien, & voyant toutes mes lettres de change payées ſans aucun délai.

Dans cette heureuſe ſituation, je me ſervois de ma bonne veuve comme de mon conſeiller-privé; ſes bontés pour moi étoient animées & redoublées par la reconnoiſſance, & elle ne trouvoit aucun ſoin trop embarraſſant, ni aucune peine trop fatigante, quand il s'agiſſoit de me rendre ſervice. Auſſi avois-je une ſi parfaite confiance en elle, que je croyois tous mes effets en ſûreté entre ſes mains, & certainement, pendant tout le tems que j'ai joui de ſon amitié, je me ſuis cru heureux d'avoir trouvé une perſonne d'une probité ſi inaltérable.

J'étois déja réſolu à lui laiſſer la direction de toutes mes affaires, & à partir pour Lisbonne, pour aller fixer ma demeure dans le Bréſil, quand une délicateſſe de conſcience m'en vint détourner. J'avois réfléchi ſouvent, ſur-tout pendant ma vie ſolitaire, ſur le peu de ſûreté qu'il y a à vivre dans la religion Catholique-Romaine, & je ſavois qu'il m'étoit impoſſible de m'établir dans le Bréſil ſans en faire profeſſion, & que d'y manquer, ne ſeroit autre choſe que m'expoſer à ſouffrir le martyre entre les cruelles mains de l'inquiſition. Cette conſidération me fit changer de ſentiment, & prendre le parti de reſter dans ma patrie, ſur-tout ſi j'étois aſſez heureux pour trouver le moyen de me défaire avantageuſement de ma plantation.

Dans cette intention, j'écrivis à mon vieux ami de Lisbonne, qui me répondit qu'il y trouveroit aiſément le moyen de vendre ma plantation; mais qu'il jugeoit plus à propos, ſi j'y conſentois, de l'offrir en mon nom aux deux héritiers de mes facteurs, qui étoient riches, & qui, ſe trouvant ſur les lieux, en connoiſſoient parfaitement la valeur; que pour lui il étoit ſûr qu'ils ſeroient ravis d'en faire l'achat, & qu'ils m'en donneroient du moins quatre ou cinq mille pieces de huit, au-delà de ce que j'en pourrois tirer de tout autre.

J'y conſentis, & l'affaire fut bientôt réglée; car huit mois après, la flotte du Bréſil étant revenue en Portugal, j'appris par une lettre du vieux capitaine, que mon offre avoit été acceptée, & que mes facteurs avoient envoyé à leur correſpondant à Lisbonne 330000 pieces de huit pour payer le prix dont on étoit convenu.

Je ne balançai pas un moment à ſigner les conditions de la vente, telles qu'on les avoit dreſſées à Lisbonne; & en ayant envoyé l'acte à mon vieux ami, il me fit tenir des lettres de change de la valeur de 328000 pieces de huit pour le prix de ma plantation, à condition qu'elle reſteroit chargée du paiement de cent *moïdores* par an, tant que le vieux capitaine vivroit, & de cinquante pendant la vie de ſon fils.

C'eſt par-là que je finis la premiere partie de l'hiſtoire d'une vie ſi pleine de révolutions, qu'on pourroit l'appeller une *marquetterie de la Providence.* On y voit une ſi grande variété d'aventures, que je doute fort qu'aucune autre hiſtoire véritable en puiſſe fournir une pareille. Elle commence par des extravagances qui ne préparent le lecteur à rien d'heureux, & elle finit par un bonheur qu'aucun événement qu'on y trouve ne ſauroit promettre.

On croira indubitablement que, ſatisfait d'une fortune ſi ſupérieure à mes eſpérances, je n'étois pas homme à vouloir m'expoſer à de nouveaux haſards; mais quelque raiſonnable que puiſſe être ce ſentiment, on ſe trompe. J'étois accoutumé à une vie ambulante, je n'avois point de famille, & quoique riche, je n'avois pas fait beaucoup de connoiſſances.

Il eſt vrai que je m'étois défait de ma plantation dans le Bréſil, mais ce pays m'étoit encore cher; j'avois ſur-tout un deſir violent de revoir mon île, & de ſavoir ſi les Eſpagnols y étoient arrivés, & comment les ſcélérats que j'y avois laiſſés en uſoient avec eux.

Cependant je n'exécutai pas d'abord ce deſſein, & les conſeils de ma bonne veuve firent aſſez d'effet ſur mon eſprit, pour me retenir encore ſept ans dans ma patrie. Pendant ce tems-là je pris ſous ma tutele mes deux neveux, fils de mon frere. L'aîné avoit quelque bien, ce qui me détermina à l'élever comme un homme de famille, & à faire en ſorte qu'après ma mort il eût de quoi ſoutenir la maniere de vivre que je lui faiſois prendre. Pour l'autre, je le confiai à un capitaine de vaiſſeau, & le trouvant, après cinq années de voyages, ſenſé, courageux & entreprenant, je lui confiai un vaiſſeau. On verra dans la ſuite que ce même jeune homme m'a engagé dans de nouvelles aventures, malgré mon âge qui devoit m'en détourner.

Je m'étois marié cependant d'une maniere avantageuſe & ſatisfaiſante, & je me trouvois pere de trois enfans; ſavoir, de deux garçons & d'une fille; mais ma femme étant morte, mon neveu qui revenoit d'un voyage fort heureux en Eſpagne, excita, par ſes importunités, mon inclination naturelle de courir, & me perſuada de m'embarquer ſur ſon vaiſſeau comme un marchand particulier, pour aller négocier aux Indes orientales. J'entrepris ce voyage l'an 1694.

Dans cette courſe je n'oubliai pas de rendre viſite à ma chere île. J'y vis mes ſucceſſeurs les Eſpagnols, qui me donnerent l'hiſtoire entiere de leurs aventures, & de celles des ſcélérats que j'y avois laiſſés. J'appris comment ils avoient inſulté les Eſpagnols, & la néceſſité où ces derniers avoient été de ſe les ſoumettre par force, après avoir vu que c'étoit la ſeule maniere de vivre en repos avec eux. Si l'on ajoute à ces circonſtances les nouveaux ouvrages qu'ils avoient faits dans l'île, quelques batailles qu'ils avoient été forcés de donner aux Sauvages du continent, qui avoient fait pluſieurs deſcentes ſur leur rivage; & une entrepriſe qu'ils avoient exécutée à leur tour ſur les terres de leurs ennemis, où ils avoient fait priſonniers cinq hommes & onze femmes, qui avoient déja, à mon arrivée, peuplé l'île d'une vingtaine d'enfans; ſi l'on raſſemble, dis-je, toutes ces particularités, on verra que ſi leur hiſtoire étoit écrite, elle ne ſeroit pas moins curieuſe que la mienne.

Je quittai l'île après y avoir ſéjourné une vingtaine de jours, & j'y laiſſai une bonne quantité de proviſions néceſſaires, qui conſiſtoient ſur tout en armes, poudre, plomb, habits, outils; j'y laiſſai encore un charpentier & un forgeron, que j'avois amenés avec moi d'Angleterre, dans cette vue.

J'avois trouvé encore à propos de partager l'île à tous les habitans, & je l'avois fait à leur ſatisfaction, quoique je me fuſſe réſervé la propriété & la ſouveraineté de tout, & que je les euſſe engagés à ne pas abandonner ce nouvel établiſſement.

Je m'en fus delà dans le Bréſil, d'où j'envoyai une barque vers l'île, avec de nouveaux habitans, parmi leſquels il y avoit ſept femmes propres pour le ſervice, & pour le mariage, ſi quelqu'un en vouloit. Je promis en même tems aux Anglois de leur envoyer des femmes de leur patrie, avec une bonne cargaiſon de tout ce qui leur étoit néceſſaire, pourvu qu'ils vouluſſent s'appliquer de tout leur cœur à faire des plantations, & dans la ſuite je leur ai tenu parole; auſſi devinrent-ils fort honnêtes gens, après qu'on les eut mis ſous le joug, & qu'on leur eut aſſigné leur portion à part. Je leur envoyai encore du Bréſil ſix vaches, dont trois étoient pleines, avec quelques cochons; & je trouvai tout cela fort multiplié, en retournant dans l'île une ſeconde fois.

Je pourrois bien entrer un jour dans un détail plus particulier de tout ce que je viens de toucher légérement, & y ajouter l'hiſtoire d'une guerre nouvelle, qu'eurent les habitans de mon île avec les Cannibales. On y verroit de quelle maniere ces Sauvages entrerent dans l'île au nombre de plus de trois cents, & comment ils donnerent deux batailles à ceux de ma colonie, qui, ayant eu le deſſous dans la premiere, perdirent trois hommes; mais qui dans la ſuite, une tempête ayant abîmé les canots des ennemis, avoient trouvé le moyen de les détruire tous par le fer ou par la famine, & étoient rentrés ainſi dans la poſſeſſion tranquille de leurs plantations.

Tous ces événemens, joints à mes propres aventures que j'ai eues pendant dix ans, pourroient faire un volume digne de l'attention du public.

6 FE 67

Fin du ſecond Volume.

je
our-

lans
que
y
le,
les
ma-
au
om-
eux
ous
es;
ant
ent
par
trés
urs

ro-
dix
de